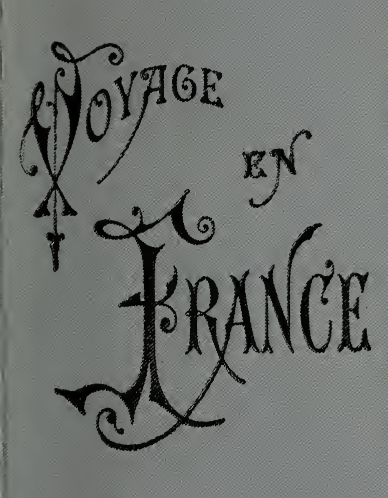
ARDOUIN-DUMAZET



NORD

Vermandois
Artois
Gohelle
Alleu
Weppes
Escrebieux
Cambrésis
Ostrevent
Hainaut

PARIS
BERGER-LEVRAULT ET Cie





ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

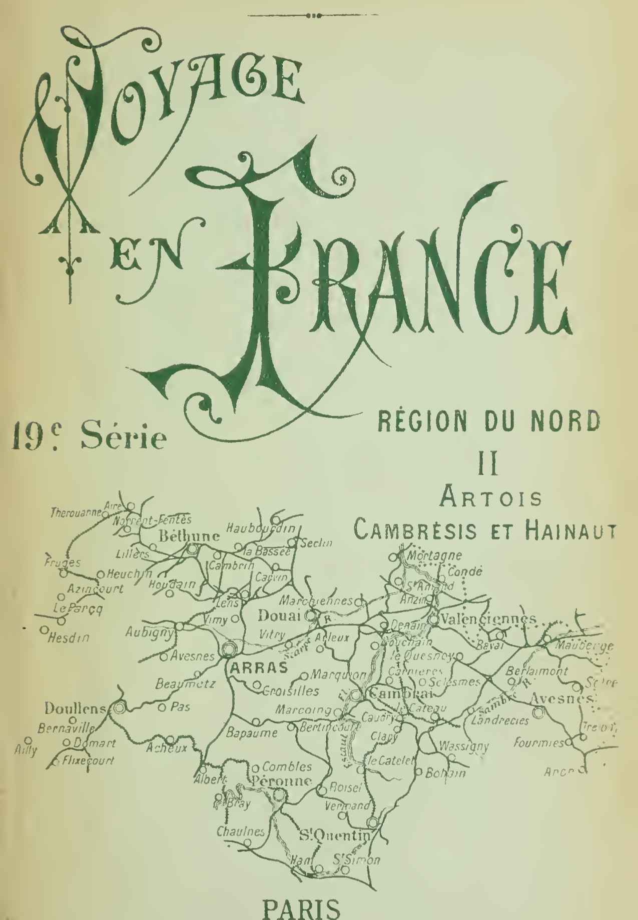
19e Série

RÉGION DU NORD

II

ARTOIS

CAMBRÉSIS ET HAINAUT



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume grand in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres et par la Société de géographie de Paris. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche. *2e édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime (1894).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire (1896).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux (1896).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez (1896).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime. *2e édition* (1899).
— 14e Série : La Corse (1898).
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine (1898).
— 16e Série : De Vendée en Beauce (1898).
— 17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie (1898).
— 18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord (1899).
— 19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut (1899).

Sous presse :

— 20e Série : Des Ardennes au plateau de Langres.

Quinze autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

19e SÉRIE

RÉGION DU NORD

II. — ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT

VERMANDOIS — HAUT-PONTHIEU

ARTOIS — ALLEU — WEPPES — CAREMBAULT — ESCREBIEUX

CAMBRÉSIS — OSTREVENT — HAINAUT

Avec 28 cartes ou croquis



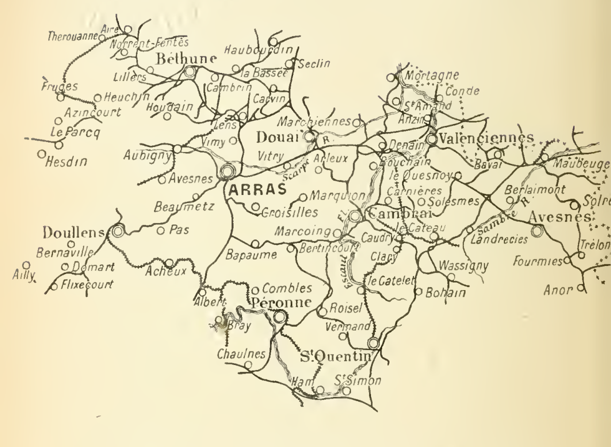
BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY — 18, RUE DES GLACIS

1899

CARTE D'ENSEMBLE DE LA XIXe SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80,000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LES SOURCES DE LA SOMME

Le béguinage de Saint-Quentin. — La rigole de l'Oise. — Fonsommes et Fervaques. — Les sources de la Somme. — Saint-Quentin. — Sa transformation en grande ville. — L'industrie d'autrefois et l'industrie moderne. — L'hôtel de ville. — Les pastels de Quentin Delatour. — Les usines. — Dans une fabrique d'apprêts. — Rideaux et piqués de lingerie. — L'alcoolisme.

Saint-Quentin. Septembre.

Debout trop tôt pour visiter Saint-Quentin, j'ai fait prix avec un cocher, dont la stupéfaction a été grande en m'entendant parler d'aller à la source de la Somme. Quoi, sa rivière avait si près, à Fonsommes, son point d'origine et cela valait la peine de se déranger! Il m'a regardé d'abord avec quelque pitié; ensuite, avec la philosophie coutumière des cochers de fiacre, il m'a conduit à travers les faubourgs de Saint-Quentin.

A la sortie de la ville, le chemin passe devant un *béguinage,* suite de pavillons à pignon aigu, construit en briques et pierre blanche. Chaque pavillon porte le nom du fondateur. Ce béguinage ne ressemble pas à ceux de Belgique : c'est une institution purement laïque; les fondateurs ont eu en vue de loger de vieux serviteurs pour le reste de leurs jours. A la mort du titulaire, le logement revient à la commune, qui l'attribue à un ménage de vieillards.

Le chemin descend à la Somme et franchit le canal de Saint-Quentin, majestueux entre ses hauts peupliers. Sur l'eau immobile, des gabares ventrues, venant du Nord, attendent leur tour de franchir l'écluse. Au pied du remblai portant la voie navigable, coule vif, gai, limpide, un joli ruisseau aux ondes abondantes. C'est la Somme, qui va perdre presque aussitôt ses allures prestes dans l'étang de Saint-Quentin, pour devenir le fleuve immobile des tourbières.

La vallée est peu profonde, les pentes dénudées sont couvertes de labours et de betteraves. Cependant, grâce à la Somme, au canal, aux arbres qui le bordent, il y a un peu de fraîcheur et de vie.

Les villages sont nombreux : Morcourt, Omissy, Lesdins, Remaucourt, Essigny-le-Petit, Fonsommes font comme une rue. Ils sont assez mal

tenus, mais si la chaussée est sale, les vitres nettes et propres laissent apercevoir, devant les rideaux bien blancs, des pots de fleurs superbes, fuchsias ou géraniums.

A Lesdins, le canal abandonne la Somme pour aller, par des tranchées et de longs tunnels, percer le faîte qui sépare la vallée de celle de l'Escaut, en reliant ainsi les sources des deux fleuves. Mais la Somme continue à être longée par un cours d'eau artificiel, encaissé entre des murs droits, assez large et profond pour donner passage à des bateaux, si les passerelles basses n'empêchaient la circulation. C'est une *rigole* dérivée de l'Oise au-dessous de Guise[1], pour alimenter le canal de Saint-Quentin.

Fonsommes est un gros village assis sur la dernière pente d'un coteau, d'où l'on descend à un bouquet de grands arbres entourant une vaste ferme appelée Fervaques, édifiée sur les ruines d'une abbaye célèbre. Là naît le fleuve de Ham, d'Amiens et d'Abbeville.

— C'est donc à Fervaques que vous allez, me dit le cocher, quand je lui indique la route. Il n'y a pas de source ici !

Nous descendons cependant, et là, à deux pas

1. La ville de Guise et le reste du département de l'Aisne seront décrits dans la 20e série du *Voyage en France*.

de la ferme, je montre au bonhomme ébahi le bassin dans lequel les premières eaux de la Somme débouchent par de nombreuses fontaines.

— J'ai pourtant mené bien du monde à Fervaques, me dit-il, jamais je n'ai pensé à regarder sous ces arbres.

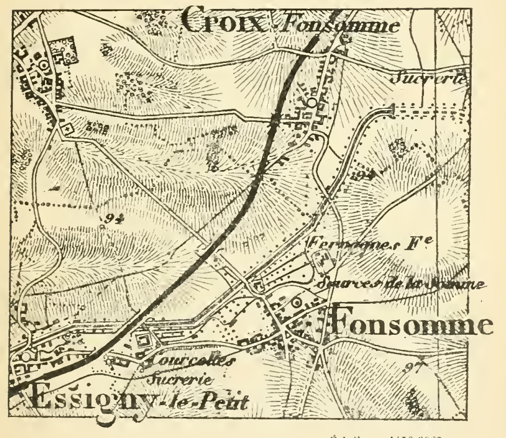
Il n'est pas le seul Saint-Quentinois ignorant ainsi une des curiosités de la Picardie, car la source de la Somme mérite ce nom. Certes, il ne faut pas chercher le site grandiose de Vaucluse[1], la masse superbe des eaux de la Touvre[2], ni les cascades de la Loue et du Lison[3], mais bien des cours d'eau plus importants que la Somme n'ont pas de sources aussi abondantes et pittoresques. Dans un bassin arrondi, sorte de conque produite par l'érosion de la craie, dort un petit lagon entouré d'ormes superbes, dont les racines noueuses, mises à nu, plongent dans la roche friable. Entre ces souches, par de mignonnes cavernes ouvertes dans la roche tendue, vingt ou trente ruisselets viennent alimenter le lagon transparent où des bandes de canards laissent des traînées blanches en remuant la vase.

Le bassin se resserre, il s'en échappe un fort

1. 11e série du *Voyage en France*, chapitre XXII.
2. 14e série du *Voyage en France*, chapitre V.
3. 22e série du *Voyage en France*.

ruisseau qui s'en va dans un lit étroit, entre les peupliers.

Pour rentrer plus vite, j'ai abandonné ma voiture à la gare d'Essigny-le-Petit et suis venu à



Échelle au 1/50,000^e.

Saint-Quentin par le train. En quelques minutes, le trajet est accompli.

La gare est un édifice de bois et de briques assez élégant, mais peu digne de la grande ville industrielle qu'est devenue Saint-Quentin. Celle-ci

comptait à peine 10,000 habitants au commencement du siècle; le dernier recensement (1896) en donne près de 50,000[1]. La population a donc quintuplé. La transformation de l'industrie a amené cette prospérité; les manufactures ont peu à peu attiré dans la capitale du Vermandois une partie des tisseurs des campagnes. Vosgien disait, il y a quatre-vingts ans, que l'activité du Saint-Quentinois se manifestait « sous mille formes agréables et variées ». Les ouvriers, ajoutait-il, « travaillent de préférence dans des caves humides et sombres, produisant des « basins, gazes, linons, mousselines, batistes, calicots, perkales (*sic*) cotonnades, piqués, schals (*sic*) façons cachemires, dentelles d'argent ». C'est encore le fond de l'industrie à ces origines de la Somme, mais la vapeur a prodigieusement étendu le chiffre des affaires, en même temps de nouveaux articles contribuaient à accroître l'importance des manufactures[2].

Saint-Quentin, cependant, a échappé au sort de tant de villes de fabriques du Nord; s'il y a en

1. Exactement 48,868.

2. En 1838, la Banque de France faisait pour 18 millions d'affaires à Saint-Quentin, vingt ans après, on atteignait 131 millions. En 1896, après l'installation de succursales de grandes banques, le mouvement des affaires de la Banque de France atteint encore 99,968,400 fr. Cette succursale est au 16e rang, venant avant celles de villes plus populeuses : Amiens, Limoges, Nîmes, Nice, etc.

nombre de hautes cheminées d'usines, elles ne se dressent pas en forêts comme à Fourmies, autour de Valenciennes et de Roubaix. La ville, vue du dehors, domine la vallée marécageuse de la Somme, cultivée en hortillonnages comme à Amiens et à Péronne, en une masse amphithéâtrale de toits au-dessus desquels se dresse l'église collégiale, élégante et haute. Cette apparition donne à Saint-Quentin l'aspect d'une grande cité, que ne démentent pas trop les larges boulevards de ceinture et la rue montueuse par laquelle on atteint la place de l'Hôtel-de-Ville, cœur géométrique et cœur vivant.

Au pied de la colline, vers la gare, un monument dû au ciseau de Barrias rappelle l'énergique résistance de Saint-Quentin en 1870. Sur la place, en face de l'admirable façade de gothique flamboyant d'un des plus beaux palais municipaux de France, est un autre monument, plus considérable, de grande allure, qui rappelle la défense de Saint-Quentin en 1557, par l'amiral de Coligny, héroïquement aidé par les bourgeois.

Tout autour de la place, les magasins, les cafés, les banques, les stations de voitures donnent une activité incessante; mais, sauf deux ou trois rues par où la foule s'écoule vers les faubourgs, le reste de la ville est d'un calme profond. La popu-

lation ouvrière, celle qui pourrait produire l'animation, habite au delà des boulevards tracés à la place des remparts, surtout dans le grand faubourg d'Isle, sur la rive gauche de la Somme, ou dans les vastes quartiers neufs qui prolongent sans cesse la ville à l'ouest et au nord par leurs petites maisons de briques.

En dehors de son hôtel de ville, ouvrant si dignement la série d'admirables maisons communes dont les Flandres sont peuplées, Saint-Quentin a deux édifices qui lui mériteraient une visite : son admirable collégiale, dont la nef gothique est une des plus vastes de France, et le musée, installé dans un bel hôtel donné à sa ville natale par M. Lécuyer, pour recevoir les objets d'art légués par MM. Le Sérurier.

La collégiale produit une impression profonde ; sous les hautes voûtes portées par des piliers sveltes, semblent régner le recueillement et la paix. Il est de plus vastes basiliques, bien peu inspirent un tel apaisement. Le musée, déjà remarquable en lui-même, a une valeur inestimable par une collection de 87 pastels de Quentin-Delatour[1]. Ces portraits admirables, d'une vie si

1. Le nom du grand peintre est plus fréquemment imprimé de la Tour.

intense, d'un charme si exquis, les couleurs harmonieuses, chatoyantes et délicates des étoffes rendues par Delatour, font du musée de Saint-Quentin un lieu de pèlerinage pour les artistes et pour les amants du XVIIe siècle. Jamais cette époque pimpante n'a été mieux rendue que dans les pastels de Delatour, et nulle part ailleurs on ne saurait trouver une si complète exposition de cette période brillante de la vie française.

Non loin du musée, une vaste promenade, d'un calme provincial, semble prête à s'éveiller pour recevoir les seigneurs, les abbés et les belles dames que Delatour a si prestigieusement su conserver à la postérité. Involontairement on peuple ces « Champs-Élysées » de carrosses et de promeneurs semblables à ceux que le crayon du peintre évoque pour nous. C'est un mail solennel et tranquille, planté d'ormes et de tilleuls, au-dessus desquels on voit surgir la haute abside de la collégiale soutenue par d'élégants contreforts. L'aristocratie et le grand commerce ont fait construire quelques beaux hôtels particuliers au bord de ces allées ombreuses. Le goût moderne a détruit une partie des avenues d'une solennelle mélancolie, pour en faire un jardin anglais aux fraîches pelouses, aux arbustes à feuillage coloré. Il y a là d'admirables massifs de frênes panachés.

Tout autour des Champs-Élysées, les rues sont propres et bordées de jolies maisons, mais le calme est absolu, pas un passant ne se montre. Soudain, on débouche de nouveau sur la grande place, où la foule affairée afflue par toutes les artères.

Les usines de Saint-Quentin ne sont pas des producteurs complets de tissus; sauf pour la broderie, elles se bornent à préparer les matières premières pour les tisseurs des campagnes, puis à blanchir et apprêter les étoffes apportées par ceux-ci. Le nombre des métiers battant dans les villages du Vermandois est considérable encore. Les tissus mélangés de coton, de laine et de soie, sont produits dans l'Aisne par 47 établissements, utilisant pour leur compte ou à façon 208 métiers mécaniques et 3,168 métiers à bras[1]; 33 autres établissements travaillent le coton, le chanvre ou le lin au moyen de 2,366 métiers mécaniques et 901 métiers à bras. Le nombre de ces derniers dépasse donc 4,000[2].

Les filés de coton et de lin sont achetés en

1. Pour la France entière, 26,505 métiers mécaniques ; 9,681 à bras.

2. Pour la France entière, 86,300 métiers mécaniques, 211,811 à bras.

grande partie au dehors. Quatre filatures de coton existent dans le département, dont trois à Saint-Quentin même, et participent à l'approvisionnement des métiers. Elles emploient 51,830 broches à filer et 8,792 broches de retordage. Peu de chose, en somme, dans la production nationale.

Les fabricants de Saint-Quentin ont, dans les campagnes, des dépôts appelés *magasins* tenus par des agents chargés de distribuer les fils et de recevoir les tissus. Ces agents apportent ensuite les étoffes à la ville, où elles sont apprêtées. Pour le rideau de vitrage, Saint-Quentin possède en France une situation prépondérante, mais cet article entre pour une moins grande part que le *piqué* dans l'activité locale.

Pour se rendre compte de ces divers articles, il faut visiter une des grandes usines où, par les apprêts, on donne aux tissus leur aspect marchand. Grâce à mon excellent ami Marty, sous-préfet de Saint-Quentin, qui me fut déjà d'un si précieux secours en Corse[1], lorsqu'il présidait aux destinées de l'arrondissement de Bastia, il m'a été donné de parcourir les vastes établissements Cliff, dont le directeur, M. Feillet, m'a fait les honneurs avec une courtoisie exquise.

---

1 14e série du *Voyage en France*.

Ces puissants ateliers ne se bornent pas aux apprêts, ils possèdent des métiers pour la production mécanique des rideaux et des imitations de dentelles. Le rideau à bon marché, qui peut descendre au prix invraisemblable de 11 centimes le mètre, dont 4 centimes représentent le blanchiment et l'apprêt, est obtenu sur un métier pouvant donner une pièce de tissu longue de 150 mètres à 15 divisions, soit une longueur de 2,500 mètres.

Le rideau est devenu un luxe de première nécessité. Dans les pays du Nord surtout, où l'on n'a pas, comme dans le Midi, à atténuer les éclats trop ardents du soleil, on se contente de stores légers ou de rideaux plus légers encore, et l'on apporte un grand soin au choix des dessins et du tissu. Ce goût particulier a fait naître tout un art charmant; il est tel rideau sorti des ateliers de Saint-Quentin, dont l'ornementation à fleurs ou à ramages est véritablement merveilleuse.

Ce tissu transparent prend toute sa valeur par le blanchiment et l'apprêt. Les industriels de Saint-Quentin sont passés maîtres pour cette mise en œuvre des étoffes sans consistance sorties des grands métiers mécaniques de la ville ou des métiers à bras de la campagne. Aussi les villes de la

région, Roubaix, Lille, Caudry[1], s'adressent-elles ici pour ces préparations. Les rideaux, les cotonnades diverses viennent à flots à Saint-Quentin. On les voit entrer gris et ternes dans les cuves immenses où ils bouillonnent au bruit ronflant des machines, ils s'imprègnent d'apprêts, passent entre des cylindres et s'en vont aux ateliers où d'autres machines les coupent et les bordent, où des femmes armées de ciseaux dessinent entre les lèzes des festons élégants.

Il semble que chaque coup de ciseau va causer d'irréparables dégâts; mais les ouvrières ont des doigts de fée : avec une rapidité extraordinaire, elles suivent toutes les indentations et donnent toute sa grâce au frêle tissu.

Ces ateliers clairs, visités sous la lumière électrique, sont le triomphe du blanc; on est comme baigné dans cette teinte éclatante avivée par un azurage léger. Les ateliers Cliff peuvent apprêter jusqu'à 14,000 pièces par jour.

Une partie du travail de découpage et de bordage se fait à domicile, les ouvrières viennent chercher le tissu à l'usine et le préparent chez elles, mais le nombre est plus grand des femmes et des jeunes filles employées à l'atelier. Pour un

1. Sur Lille et Roubaix voyez la 18e série du *Voyage en France;* sur Caudry voyez le chapitre XIV du présent volume.

travail de 12 heures, elles arrivent à gagner 3 fr., salaire supérieur à celui de tant d'autres industries féminines.

A côté des rideaux on voit le piqué, cette étoffe damassée à envers pelucheux servant à faire des jupons. Les six ateliers d'apprêts et de blanchiment de Saint-Quentin en préparent chaque jour d'énormes quantités.

M. Feillet me fait parcourir ses autres ateliers où l'on tisse la valenciennes, en articles semblables à ceux de Lyon, Caudry et Calais. Des métiers actifs produisent la voilette et la bretonne, mêlant au fil de lin et de coton le fil plus luxueux de la soie. Jadis on employa ici 10,000 kilos de soie, on en tisse maintenant 4,000 à peine, par suite des changements de la mode.

Cette extension de l'industrie à Saint-Quentin paraît destinée à s'accroître; une maison de Caudry installe en ce moment 14 métiers à rideaux dans la grande ville manufacturière[1]; l'exemple sera sans doute suivi. Des fabricants de lingerie ont voulu profiter de la main-d'œuvre si abondante dans ce grand centre, et une nouvelle source d'activité est née. Tout semblerait donc présager une prospérité croissante à cette population de

1. Renseignements de 1897.

travailleurs, si l'alcoolisme ne faisait de tels ravages dans le pays. Mais villes et campagnes sont décimées par le fléau. Dans le canton industriel de Bohain [1], on a constaté au tirage au sort 18 p. 100 d'épileptiques. La race se ruine. En traversant tout à l'heure une rue ouvrière, je voyais ces mots sur un estaminet : Lapin le *lundi*. Hélas, si l'on se bornait à manger la gibelotte, en ce jour de chômage volontaire des ouvriers ! Mais l'eau-de-vie aura la grande part dans les réjouissances de la journée.

---

1. Voyez chapitre XIII.

II

LE CHAMP DE BATAILLE DE SAINT-QUENTIN

La broderie en Vermandois. — Ses origines. — Début de la broderie mécanique. — L'usine d'Harly. — Le pantographe. — Ingénieuses machines. — Le champ de bataille. — Le moulin de Tous-Vents. — Souvenirs d'un témoin.

Oëstres. Septembre.

Il me restait à visiter un des établissements de broderies qui, dans Saint-Quentin et la région, sont venus depuis trente ans à peine apporter un nouvel élément de richesse. Cette industrie est analogue à celle qui fait la prospérité de Plauen en Saxe, de Saint-Gall en Suisse, des communes du Vorarlberg et, à un degré moindre, d'Angers, de Lyon, de Nancy, de Manoncourt-sur-Seille. La broderie existait depuis longue date en Picardie, mais elle n'a pas pris un développement comparable à ce qu'elle est devenue en Lorraine, c'est-à-dire dans les Vosges, Meurthe-et-Moselle et la Meuse[1]. Elle est confinée, pour le travail à la

1. 21e série du *Voyage en France*.

main, dans les campagnes des cantons de Bohain et du Catelet. Vers 1865, quelques essais de broderie mécanique furent tentés ; M. Daltrof installa près de la ville, à Harly, une usine qui a pris de grands développements depuis 1875. Elle occupe aujourd'hui 400 ouvriers, dont 100 à la préparation du travail et 80 dans la campagne. Ce premier essai a été suivi ailleurs ; on me signale même l'entrée en lice de Calais, jusqu'alors confiné dans la préparation du tulle.

L'usine de Harly est aux portes de Saint-Quentin, à quelques cents mètres des dernières maisons du faubourg d'Isle, sur ces terrains ondulés où se livra la bataille du 19 janvier 1871. C'est un établissement conçu sur les données les plus modernes, où l'hygiène de l'ouvrier s'allie au souci de la production la plus perfectionnée. En d'immenses ateliers éclairés par de multiples fenêtres, de larges métiers brodent sur la mousseline ou le tulle ; le conducteur du métier se sert du pantographe rapporté sur un dessin original, pour faire reproduire par les aiguilles les lignes de la broderie. Aucun ouvrier picard n'étant accoutumé à cet instrument, on a dû faire venir une trentaine de Suisses ou d'Allemands pour dresser les brodeurs du pays.

La machine Heillmann, de Mulhouse, qui pro-

duit ces broderies délicates, est une merveille d'ingéniosité. A la voir trouer le canevas, puis former autour des trous les ornements d'un art si souple, on est stupéfait. Voyez ces garnitures en soie pour les robes, n'est-ce pas œuvre exquise de fée? Quel chatoiement, quel coloris semblent naître à mesure que les organes de fer et d'acier travaillent avec une obéissante diligence! Derrière chaque métier, une femme enfile les aiguilles, remplace les fils cassés et permet ainsi au mystérieux engin de ne jamais interrompre sa marche.

D'autres métiers à fil continu sont employés à faire la dentelle de Saxe et les articles ordinaires.

Quand l'aiguille et le fil viennent entamer l'étoffe à dessiner et soulèvent la chaîne, on croirait voir des gouttelettes d'eau qui courent, transparentes.

Que d'inventions sont venues rendre le travail plus rapide, abaisser le prix de revient et, par là, démocratiser des produits jadis réservés à la fortune! Une machine ingénieuse enfile automatiquement les aiguilles et fait le nœud. Une autre recouvre de fil les bobines et s'arrête net dès que la longueur nécessaire est atteinte. La chimie est venue en aide à l'ingénieur; pour certaines broderies, on a réussi à se débarrasser du

canevas. Celui-ci est en soie, la broderie se fait au filé de coton. Le tissu achevé est plongé dans un bain qui détruit les matières animales, mais respecte les fibres végétales, la soie est ainsi éliminée et l'on obtient une broderie achevée autrefois après de patients découpages au moyen de ciseaux.

Les ateliers se suivent. Dans celui-ci, les femmes renouent et raccommodent les parties faibles; dans celui-là, on tisse le canevas destiné aux machines brodeuses. A côté, des dessinateurs reproduisent par le compas ou par un curieux procédé de transparences et d'ombres, les dessins préparés par des artistes spéciaux de Saint-Quentin ou de Paris. D'immenses salles sont peuplées d'ouvrières qui découpent, plient, mettent en carte. Des jeunes filles manient avec une rapidité extraordinaire les ciseaux servant à découper les festons; elles ouvrent les œillets, elles repassent.

Des femmes encore procèdent aux apprêts, puis tendent les étoffes : celles-ci deviennent rigides et montrent alors l'élégance et la pureté des ornements.

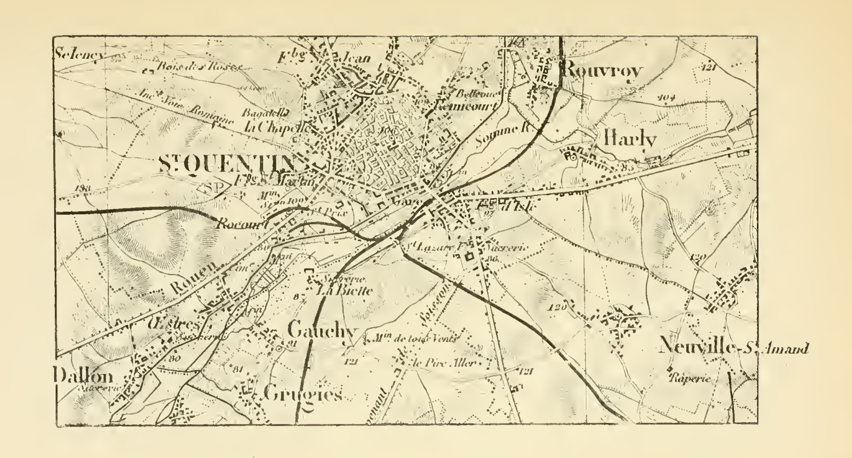
Ces ouvrières très propres, bien vêtues, coquettement même, montrent que la broderie est un travail rémunérateur, s'il est œuvre de goût. Les ouvriers gagnent de 4 à 10 fr. par jour, les

fillettes qui les aident arrivent à des salaires de 2 ou 3 fr. par jour.

L'industrie de la broderie m'avait mené sur le champ de bataille de Saint-Quentin. Je voulus le visiter, mais la nuit est venue, et ce matin seulement j'ai pu parcourir l'étroite zone de terrains sur laquelle Faidherbe a tenu toute la journée contre une armée allemande, d'heure en heure alimentée de troupes fraîches, et qui parvint à la nuit à nous enlever nos positions, sans oser nous poursuivre, tant elle était elle-même à bout de forces.

Il y a vingt-huit ans de cela. Sans les monuments commémoratifs élevés dans les cimetières des villages, rien ne rappellerait cette lutte terrible pendant laquelle plus de 6,000 hommes furent tués ou blessés. Dans les murs de brique, les faibles éraflures des balles disparaissent sous la patine produite par les brumes de la Somme et la fumée des usines. Les trous creusés par les obus ont été bouchés, les toitures crevées ont été remplacées. On a quelque peine à se figurer la grande mêlée dans laquelle notre jeune armée du Nord fut vaincue, mais se couvrit de gloire.

Au point du jour, ce matin, par un temps assez clair, très doux, rappelant le dégel du 19 janvier



Seleney
Bois des Roses
Fbg St Jean
Rouvroy
Belleoue
Remicourt
Harly
Anc. Voie Romaine
Bagatelle
La Chapelle
Somme R.
St QUENTIN
Fbg St Martin
SP
Gare
Fbg d'Isle
Rocourt
St Lazare
Sucrerie
Rouen
La Biette
Œstres
Gauchy
Mln de tous Vents
le Pire Aller
Neuville-St Amand
Râperie
Dallon
Grugies
121
104
85
120
121
80
81

1871, je suis monté au moulin de Tous-Vents, où se porta l'effort principal de la bataille. C'est au sud-est de la ville, au bord de la route de Chauny, appelée encore chaussée Brunehaut, comme tant d'autres voies romaines de Picardie et d'Artois. Après avoir suivi l'interminable et large rue du faubourg d'Isle, si énergiquement défendue le soir de la bataille et par laquelle les Allemands firent leur entrée, on atteint les hauteurs, vastes ondulations de terre argileuse, portant au sommet quelques groupes d'ormes entourant les hameaux et les villages. Le panorama, très vaste, s'étend jusqu'aux masses sombres des bois de Villequier et aux collines occupées par les forts du camp retranché de la Fère ; il serait cependant morose sans le pittoresque amphithéâtre des toits de Saint-Quentin, couronnés par l'église.

Ce plateau est terminé, au sud, par une dépression longue de près de deux lieues, décrivant un quart de cercle depuis le village de Neuville Saint-Amand jusqu'à la Somme. Au-dessus de cette dépression, Faidherbe avait disposé le 22e corps.

Au point culminant, à 121 mètres, près du village de Cauchy, un moulin à vent s'élève au-dessus de pentes allant rapidement à la Somme. De tous les environs de Saint-Quentin on aper-

çoit ce moulin, aucune colline ne lui masque la vue ; de là ce nom de moulin de Tous-Vents sous lequel il est connu.

En 1871, et même quelques années après, le moulin de Tous-Vents faisait gaiement tourner ses grandes ailes, mais il a cessé de moudre, tué, comme tant d'autres, par les moulins à vapeur. Ses voisins ont été abattus ; lui seul est resté : préservé par son rôle pendant la bataille, on l'a classé parmi les monuments historiques.

S'il conserve encore sa base ronde en briques et sa haute charpente de bois revêtue de bardeaux, ses ailes s'en vont par vétusté ; on ne les entretient plus. Une jonche le sol, une autre est à demi-brisée, une seule se dresse encore ; mais vermoulue, moisie, elle ne tardera pas à s'en aller à son tour. Le moulin est un but de pèlerinage pour la population ; les officiers de Saint-Quentin et des garnisons voisines y viennent fréquemment ; de là on peut lire le combat sur le sol et le suivre avec une netteté singulière.

Les parois, la porte, le revêtement en zinc sont couverts d'inscriptions d'un chauvinisme naïf, parfois brutal. Si quelques visiteurs se bornent à un nom ou à « Vive la France ! », d'autres sont plus ardents. Un enfant de troupe a dessiné un écusson entouré de deux palmes de laurier, dans

lequel il a écrit : « Mort aux Prussiens! » Un autre a mis en capitales : « Souvenez-vous, Français ! » Plus loin : « Vengeance aux soldats morts le 19 janvier 1871 ! »

Pendant la bataille, le moulin fut occupé par une partie de l'artillerie de Faidherbe, si bien servie et commandée que l'ennemi ne put aborder la position. Sept heures durant, celui-ci chercha à dépasser la dépression creusée au pied du plateau. De la ville, on voyait cette résistance superbe ; en constatant que notre canon tonnait toujours, on croyait au succès final. Vers trois heures, la brume se leva et masqua le mamelon ; à ce moment, un mouvement de l'ennemi, menaçant de déborder notre extrême gauche, obligea les batteries à se déplacer. La lutte, sur cette partie du champ de bataille, fut terrible. Tous ces mamelons aux pentes molles ont été témoins de l'héroïsme de nos jeunes troupes. Non seulement elles tinrent bon sur leurs positions, mais, à deux reprises, elles réussirent à refouler l'ennemi. Là, grièvement blessé, tomba le général du Bessol ; là fut tué le colonel Aynès, chef d'une brigade, au moment où il venait aider le colonel Pittié.

Malheureusement pour nous, toutes les troupes capables d'un effort étaient engagées ; on n'osa

faire entrer en ligne les mobilisés du Pas-de-Calais, mal armés, à peine entraînés, n'ayant jamais vu le feu. Pendant ce temps, les Allemands recevaient par chemin de fer d'incessants renforts; de Rouen, du siège de Paris, de Beauvais, plus de 10,000 hommes vinrent dans la journée prendre part à la lutte.

C'était, d'ailleurs, ce que voulait Faidherbe, Gambetta lui ayant demandé d'attirer sur lui le plus d'ennemis possible pendant la sortie suprême des Parisiens.

Comblant les vides, étendant à l'aile droite le mouvement enveloppant, les renforts allemands obligèrent enfin le 22e corps à la retraite, mais nos troupes défendirent pas à pas les abords de la ville jusqu'à la nuit sombre et, quand elles traversèrent Saint-Quentin devant Faidherbe, celui-ci put admirer leur ferme et belle contenance. Un seul moment, une panique se produisit dans un groupe; le commandant Zédé, aujourd'hui gouverneur de Lyon, dut se servir de ses armes pour retenir les fuyards. A part ce pénible incident, la masse qui, par six fois, dans la journée, avait repoussé les assauts de l'ennemi, fit montre de la plus absolue discipline.

Chose singulière, le moulin de Tous-Vents, témoin et but de cette lutte gigantesque, ne reçut

pas une égratignure. Aucun obus ne put le frapper, ces lourds projectiles passaient entre les ailes. Le meunier vit encore; il a 80 ans aujourd'hui. Sa fille m'a fait visiter la ferme et raconté ces heures douloureuses. Les obus arrivaient de tous les côtés; plusieurs atteignirent le toit de la grange. Faidherbe eut son képi traversé par un éclat. Les blessés emplissaient la maison, on hissa un drap à une perche au-dessus du toit, et les artilleurs allemands cessèrent de la prendre pour cible; mais le moulin fut de plus en plus visé et demeura cependant intact. Pendant toute l'occupation allemande, les officiers vinrent à Tous-Vents et ne cessèrent de s'émerveiller de cette chance inouïe.

Pourtant les morts et les blessés furent nombreux. Le meunier, me disait sa fille, était un lecteur assidu de faits militaires; il avait passé bien des nuits à lire l'histoire de nos campagnes, mais quand il vit la réalité il fut terrifié, « il ne croyait pas que cela était la guerre ». Toute la journée la canonnade, toute la journée des blessés amenés à l'ambulance et poussant des cris affreux, puis le soir les vainqueurs, furieux, pillant et dévastant tout.

Tous les témoins de la bataille en ont gardé un souvenir aussi profond; un paysan, d'un geste

large, me montrait les hauteurs des deux rives de la Somme et il ajoutait :

« Il y avait partout des canons, partout des bataillons; parfois on semblait près de s'attaquer à la baïonnette, tant nos soldats étaient ardents. On les aurait battus, les Prussiens; mais de tous les côtés, d'Itancourt, d'Urvillers, d'Essigny, de Seraucourt, il arrivait des renforts aux ennemis; c'en était noir partout. »

Au pied du moulin de Tous-Vents, le village de Cauchy a vu une résistance acharnée; les mobiles du 91ᵉ et du 46ᵉ y méritèrent les éloges de Faidherbe. De l'autre côté de la Somme est le hameau d'Oëstres, faubourg de Saint-Quentin; le cimetière renferme une pyramide dédiée « aux soldats morts pour la patrie ».

La route de Paris traverse Oëstres. De ce côté, le 23ᵉ corps lutta jusqu'au soir, lui aussi. Refoulé, il organisa la défense du faubourg Saint-Martin au moyen de barricades; en empêchant l'ennemi de pénétrer dans la ville, il assura la retraite.

On ne parcourt pas sans émotion le théâtre de ces rencontres sanglantes dans lesquelles Faidherbe sut obtenir de ses soldats une ténacité comparable à celle de l'ennemi. Il est hors de

doute que si tous les éléments de l'armée du Nord avaient été armés, équipés et vêtus comme l'étaient les Allemands, on aurait pu faire combattre une partie des troupes que le général n'osa mettre en ligne, mais qui, adroitement manœuvrées au loin et simulant des réserves, empêchèrent les ennemis de poursuivre leur succès.

A distance, quand l'effet de ces désastres s'est atténué, on juge mieux les causes de nos derniers revers. Sans excuser la défaillance de quelques-uns, on en vient à la comprendre. Aussi éprouve-t-on une confiance plus grande dans l'avenir. Notre hétéroclite et petite armée du Nord, souffrant du froid et de la faim, mal armée, a tenu en échec un ennemi aguerri, fier de ses victoires; si la dernière rencontre fut une défaite, l'armée se retira solide encore, sans avoir abandonné un seul de ses canons et ayant résisté un jour entier sur un terrain à peine grand comme la moitié de Paris.

III

LA VALLÉE DE L'OMIGNON

Vermand et le Vermandois. — Les tombes de Pœuilly. — Le duché de Saint-Simon. — En bateau sur le canal. — Ham et son château. — Retour en Santerre. — De Chaulnes à Péronne. — Péronne. — Le cachot de Charles le Simple. — Une héroïne picarde.

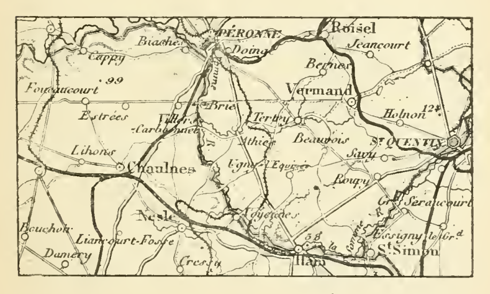
Péronne. Septembre.

Quand on examine une carte à grande échelle de la région picarde, on voit très nettement d'immenses chemins ou routes tracés pendant des lieues et des lieues venir se croiser non loin de Saint-Quentin, en un bourg appelé Vermand, situé au cœur de l'ancien pays de Vermandois dont Saint-Quentin fut la capitale. Malgré ce nom significatif, malgré les voies et les ruines romaines, les archéologues ont décidé que Vermand ne fut pas la cité primitive de la peuplade gauloise des Vermandues. Cependant, il est bien difficile d'admettre l'existence antique de deux villes importantes aussi rapprochées l'une de l'autre. D'ailleurs, le site de Vermand répond bien à l'idée

que l'on se fait d'une cité gauloise : le bourg couvre un mamelon isolé, au-dessus de la vallée profonde de l'Omignon, les maisons entourent une énorme butte gazonnée dont la forme régulière, les talus escarpés et la vaste étendue indiquent un camp puissant. Au milieu de ces retranchements est l'église du bourg.

Je suis venu à pied à Vermand, espérant trouver de ce côté un paysage moins monotone que dans le sud et l'est de Saint-Quentin. Mais ce sont toujours les mêmes plateaux ondulés et secs. Cependant les bois y sont assez nombreux, et l'Omignon, qui vient de naître par d'abondantes sources, arrose de belles prairies et des parcs de château ; l'un d'eux, aux abords du village de Caulaincourt, est le domaine de la famille de ce nom qui donna à Napoléon le général diplomate dont il fit un duc de Vicence. La vallée est très fraîche, tourbeuse même comme tous ces plis creusés dans le plateau crayeux. De nombreux ravins, secs d'abord, puis rendus humides par les suintements des eaux, aboutissent à l'Omignon ; dans l'un, à Pœuilly, tranquille, frais, idyllique à cette heure matinale, deux petits monuments rappellent un des épisodes du combat de Vermand le 18 janvier 1871. Ce sont les tombes du capitaine Pinchenelle, du sergent Morand et d'un

garde mobile, victime anonyme. Deux grandes tombes renferment d'autres corps ; un enclos fermé de haies vives bien taillées sert de sépulture aux Allemands tués dans cette rencontre. Une croix de fer portant une inscription en lettres gothiques, à demi effacées, se dresse au centre de l'enclos.



Échelle au 1/600.000e.

A travers la plaine monotone, par des chemins de terre traversant les champs où eut lieu la revue finale des grandes manœuvres de 1897, passée par le président de la République sous les yeux du roi de Siam, j'ai gagné la vallée de la Somme au Grand-Seraucourt. Chemin fastidieux dans les betteraves, les trèfles, les chaumes que la charrue commence à retourner. La vallée marécageuse,

avec ses tourbières, ses prés, son canal incessamment parcouru par les bateaux, fait oublier ces plaines monotones. Les villages sont nombreux et étendus, mais peu peuplés, le canton dont fait partie cette région fut jadis un duché-pairie, son nom est devenu illustre grâce à deux des ducs : Saint-Simon, qui écrivit de si vivants mémoires sur le règne de Louis XIV, et un de ses descendants, créateur de la doctrine saint-simonienne. Le bourg de Saint-Simon a 600 habitants à peine, malgré ses allures de petite ville. Le duc annaliste n'y vint jamais : il préférait son château de la Ferté-Vidame[1], en Normandie. Le château ducal a disparu à la Révolution. Le bourg occupe une situation gracieuse sur un mamelon à demi entouré par la Somme et la Sommette, à la jonction des canaux Crozat ou de Saint-Quentin et de la Somme, qui traversent de vastes tourbières.

J'ai prié un gabarier de me prendre à son bord jusqu'à Ham, car l'étape a été dure par les plaines sans ombre du Vermandois. Ma demande a été cordialement accueillie. Assis près de la cabine aux parois soigneusement peintes en blanc, dont le toit est fleuri de plantes en pots, j'ai fait ainsi le trajet de sept kilomètres qui sépare Saint-Simon

---

1. 6e série du *Voyage en France*, p. 321.

de la vieille cité forte. Le voyage fut long et médiocrement intéressant. Mais bientôt apparut Ham, dont les murailles massives et le lourd donjon de briques fauves si singulièrement coupé d'embrasures pour l'artillerie donnent une apparence guerrière au paysage. Ce formidable ensemble de constructions féodales est la seule forteresse antique qui ait encore de nos jours, sous son aspect primitif, un rôle militaire. Ham possède une garnison, le fort est aménagé pour défendre quelques heures ce passage de la Somme; en 1871 encore, il vit un succès de nos armes. Le château, occupé par les Allemands, 12 officiers et 210 hommes, capitula sur la simple sommation du commandant Tramond, détaché de l'armée de Faidherbe. Mais ces « tours sourcilleuses », comme les appelait Abel Hugo, furent surtout une prison politique. Jeanne d'Arc y fut détenue, et nombre d'autres personnages célèbres. La Révolution, la Restauration, le gouvernement de juillet, le prince président, en 1851, suivirent l'exemple. Ce dernier avait été l'hôte le plus fameux du château; il s'en évada en 1846.

Au-dessus de la vallée rétrécie, dominant de ses briques et de ses pierres les ormes et les peupliers, la forteresse écrase le paysage de sa masse et tient sous ses embrasures la petite ville très

vivante, un des rares centres ruraux en voie d'accroissement. Ham avait à peine 1,500 habitants au commencement du siècle, elle en a 3,500 aujourd'hui. A ce chiffre, il faut ajouter la population de divers faubourgs, communes autonomes. En tout près de 5,000 âmes vivant par le commerce avec la riche contrée agricole appelée le Hamois.

Peu de monuments; le château de si fière mine, grâce à la tour du Connétable, haute et large de 33 mètres, aux murs de 11 mètres d'épaisseur, « éteint » les autres édifices et empêche le voyageur de leur accorder une longue attention. Cependant, quand on a parcouru la rue principale bordée de magasins, on trouve, non loin de la statue du général Foy, le grand orateur, né à Ham, un coin de petite ville vieillot et charmant. Un beffroi gothique de la Renaissance, le musée de style Louis XIII, un bâtiment appelé la *bibliothèque,* débris d'une abbaye et redevenu maison religieuse, l'église, puis, au-dessous, près de la Somme encore ruisseau, une caserne, forment comme une cité bien à part. Un boulevard tracé sur l'emplacement du mur d'enceinte et planté de beaux arbres, passe au pied de ce quartier et se continue, solitaire, tout autour de la ville.

L'industrie, assez importante, est purement

agricole. Des sucreries[1] et des distilleries animent les faubourgs, favorisées pour les transports par le canal de la Somme, la grande voie ferrée d'Amiens à Reims et une ligne à voie étroite reliant Ham à Péronne et Albert.

Je comptais atteindre Péronne par cette dernière ligne qui m'aurait fait passer près du village au nom très laconique d'Y; mais il n'y a pas de train avant la nuit. Je gagnerai donc Chaulnes, d'où une voiture me conduira à Péronne par une partie du Santerre que je n'ai pu parcourir.

Le chemin, au départ de Chaulnes, traverse les débris de l'ancien parc ducal, dont les massifs sont tombés sous la hache; on n'a guère respecté que les arbres de bordure des belles allées seigneuriales. Le pays dans lequel on s'engage est assez frais. Les villages, tels Pressoir et Ablancourt, sont entourés de haies bien taillées. La luzerne est cultivée en grand, à côté des betteraves dont les feuilles rigides semblent plus raides encore près de ces nappes palpitantes. Les jardins sont vastes, bien tenus, peuplés d'arbres fruitiers. Par contraste avec les plateaux jusqu'ici parcou-

1. La sucrerie de Ham produit chaque année 25,000 sacs de sucre; Eppeville en a deux faisant 47,000 sacs.

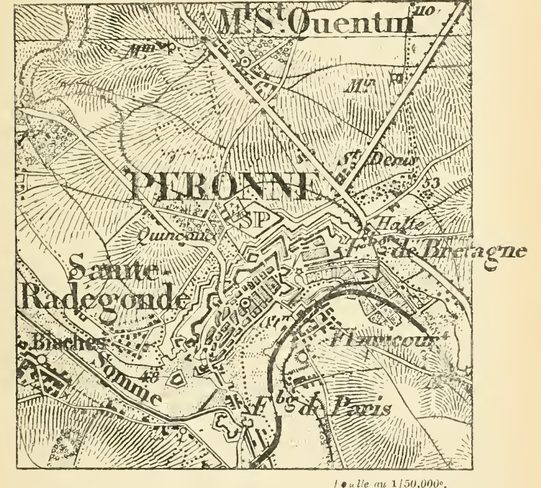
rues, cela me semble charmant ; d'ailleurs le crépuscule est venu et le paysage s'imprègne de la mélancolie douce des beaux soirs dans la plaine.

Berny-en-Santerre est enveloppé par les arbres ; on dirait un véritable bois : des haies, des ormeaux, des rangées d'arbres fruitiers encadrent de verdoyantes prairies ; sous l'ample ramure de saules énormes dort une mare sillonnée de canards et d'oies. De près, le village perd de sa poésie, à cause des granges qui masquent les habitations ; cependant, quelques maisons se construisent à front de rue et commencent à transformer l'aspect morne de la bourgade.

Voici la route d'Amiens à Péronne, dont la partie rectiligne, ancienne voie romaine, plantée de grands arbres, forme une avenue pleine de majesté. Nous traversons Barleux et, par des croupes nues, atteignons enfin la Somme ; la nuit se fait et des lumières commencent à scintiller. On traverse des étangs et des bras de rivière, on franchit des poternes, des ponts-levis, des chemins couverts, toute une série de chicanes pittoresques et bizarres ; on suit un long faubourg de maisons basses pour cotoyer des étangs couverts de nénuphars et de grands roseaux, passer sous d'autres portes et enfin suivre une large rue montueuse bordée de belles demeures. Cette ville

forte, dont l'entrée est ainsi machinée, c'est la cité historique de Péronne.

Au centre est une vaste place irrégulière à laquelle des magasins, des cafés, un hôtel de



Feuille au 1/50,000e.

ville coiffé d'un haut campanile et des pignons pittoresques donnent un certain caractère.

Au jour, je parcours la ville : elle est proprette et gaie et mérite une visite. La grande place est

la seule partie vivante ; dans un recoin planté d'arbres, on a récemment inauguré une belle statue représentant Catherine de Poix, populairement nommée Marie Fourré ou Marie de l'Arc. Pendant le siège fameux de 1536, renouvelant l'héroïsme de Jeanne Hachette, elle brisa la tête d'un soldat de Charles Quint qui montait à l'assaut avec un étendard dont elle s'empara.

Les églises de Péronne sont intéressantes, mais le monument par excellence est le château, aujourd'hui englobé dans l'enceinte, où Charles le Simple mourut de faim, où l'astucieux Louis XI, pris au piège, se vit enfermer par Charles le Téméraire. Cette forteresse historique a bien perdu de son caractère ; elle sert encore à la garnison comme magasin aux équipements et aux vivres. En ce moment, la place est vide, les troupes sont aux manœuvres, la garde du château est confiée à un réserviste naïf. Malgré les vêtements bourgeois que mon compagnon et moi portons, il voit en nous des officiers et veut à toute force nous faire signer le cahier du poste ! Le portier-consigne vient enfin ; il nous fait visiter les galeries sombres et les souterrains où, d'après la tradition, Charles le Simple et Louis XI auraient été enfermés.

Le château sera sans doute restauré, quand tomberont les murailles que ne put entamer le

canon allemand pendant le bombardement de 1870-1871. Cette dévastation dura treize jours et ruina une grande partie de la ville. Péronne va en effet être démantelée : elle ne pourrait être utile à la défense qu'à la condition d'être entourée de forts détachés. On recule devant la dépense nécessaire pour rendre à la Somme son caractère d'obstacle militaire.

Même débarrassée de son enceinte, Péronne restera un point de passage précieux en cas d'invasion. Le petit fleuve picard est une ligne de défense des plus importantes, car les marais et les tourbières sont infranchissables, sauf par d'étroites chaussées faciles à garder.

Du haut du rempart qui enveloppe les dernières tours du vieux château historique, la vue est très étendue sur le mamelon de Mont-Saint-Quentin dominant la ville, et les plateaux vallonnés, les croupes nues aux horizons vastes et monotones. Plaines et croupes sont uniformément revêtues de chaumes jaunis, de betteraves à la verdure sans éclat. Pas de grands bois, mais des bosquets servant de remises au gibier et, autour des villages, des rideaux d'ormeaux masquant les maisons. Sans le clocher pointant au-dessus des arbres, on ne soupçonnerait souvent pas l'existence de lieux habités.

Une des portes, dite de Bretagne, devrait être conservée : c'est un des plus charmants spécimens d'entrée de ville légués par les derniers siècles. D'ailleurs Péronne perdra beaucoup de son pittoresque en faisant tomber cette enceinte qui l'isole des immenses marais ou plutôt des étangs dont elle est entourée au sud et à l'est, au milieu desquels la tourbeuse Dologne atteint la Somme plus tourbeuse encore.

Comme Ham sa voisine, Péronne n'a d'autre industrie que l'exploitation des produits du sol. Dans toute la contrée, les sucreries sont nombreuses, il en est plusieurs autour de la ville, dans les communes faubouriennes. Sur 358 sucreries comptées en France, la Somme en possède 55, dont 34 dans le seul arrondissement de Péronne. Aussi cette petite ville est-elle le lieu de rendez-vous pour les fabricants de sucre et les producteurs de betteraves.

IV

DE LA SOMME A L'ANCRE

Les marais de la Somme. — Le méandre de Frise. — Bray. — Le site de Vaux. — Albert. — Les *Alpes picardes !* — Grottes et cascades. — Notre-Dame de Brébières. — L'industrie d'Albert.

Albert. Septembre.

Les environs de Péronne, consacrés à la production de la racine sucrière, offrent un aspect rustique peu varié : sans la vallée de la Somme que les marais et les falaises rendent intéressante, rien n'arrêterait l'attention. Je remporte cependant de ma course vers Bray et Albert un vif souvenir, car il y a sur le petit fleuve des sites bien curieux. Après avoir traversé Herbécourt, je m'étais fait conduire entre Frise et Éclusier, sur la colline crayeuse au pied duquel la Somme coule, très lente, en grands méandres dessinés au milieu des marais et des étangs. De hauts escarpements blanchâtres ferment les cirques verdoyants creusés par le fleuve aux temps géologiques.

Les villages et les bourgs sont assis au fond de

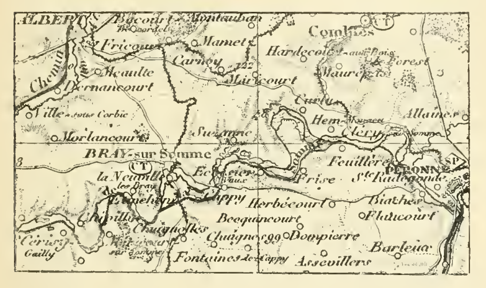
la vallée, appuyés aux pentes abruptes ; des chaussées jetées en travers des terres mouillées et bordées de maisons de torchis les relient à l'autre rive. Le plus grand de ces centres d'habitation, Bray-sur-Somme est assis dans un repli de la rivière où le village de Laneuville forme une longue rue.

Par un chemin courant entre la Somme et les collines, j'ai traversé le marais à Éclusier pour visiter une exploitation de craie phosphatée, près du hameau de Vaux. La route, après avoir gravi la colline, longe la crête même d'une falaise dominant l'ample méandre de Frise. Il y a là un paysage charmant. Vaux est bâti dans les marais, ses maisons rouges se détachent nettement dans les arbres ; aux abords du hameau, la Somme, retenue par des barrages, est obligée de s'engager dans d'étroits chenaux de bois garnis de nasses. Ce sont des pêcheries. L'eau frémissante, les roseaux ondulants sous la brise, les nappes étincelantes des étangs produits par l'extraction de la tourbe, les blessures béantes de la colline exploitée pour le phosphate, tout cela fait de ce coin ignoré de la Picardie un site étrange et saisissant.

Mais aussitôt qu'on a regagné le plateau, le paysage redevient monotone. Le grand ravin de

Fricourt, où se rejoignent les petits chemins de fer de Rosières, de Péronne et d'Albert, est une désolation par sa nudité, il faut aborder la vallée de l'Ancre pour retrouver la verdure.

Le cocher a hâte de me voir admirer les merveilles de sa ville natale. Albert, me dit-il, « c'est



Échelle au 1/320,000e.

comme dans les Alpes », il y a des rochers, des grottes, des cascades. Et le brave homme, avant même de me conduire à l'hôtel, s'en va droit, par de petites rues, à une place sur laquelle s'ouvre une grille; une femme apparaît et nous conduit à ces fameuses Alpes picardes.

Oh ! ne cherchez pas de cimes, ces rochers factices de ciment, hauts comme le tiers de l'Obélisque, voilà les Alpes qui inspirent tant de fierté

aux habitants de l'ancienne petite ville d'Ancre, devenue Albert en l'honneur d'Albert de Luynes, favori de Louis XIII, mis en possession des biens de Concini, maréchal d'Ancre, à la mort de celui-ci. Ce personnage avait de même imposé son nom provençal de Luynes au bourg tourangeau de Maillé[1].

Sous ces rochers factices, ou tout au moins *complétés* par un architecte paysagiste, s'ouvre une grotte, elle-même en partie retouchée, œuvre évidente du travail des eaux. La petite rivière d'Ancre[2] née dans la craie, aux confins de l'Artois et de la Picardie, est très chargée de matières calcaires, elle roule ses eaux claires dans une vallée de tourbières et de marais; elle a accumulé les débris, roseaux et brindilles, à une sorte d'étranglement d'où elle s'échappait en rapides, point où, pour garder le passage, devait un jour s'élever la ville d'Ancre. Cet amas de plantes et de branches s'est incrusté de calcaire et, peu à peu, par cette pétrification, est devenu un rocher sous lequel la rivière s'est frayé un passage sinueux; ce lit souterrain a été détourné plus tard, la rivière con-

---

1. Voyez, sur Luynes de Touraine, page 195 de la 1re série du *Voyage en France;* sur Luynes de Provence, berceau de cette famille, la 12e série du *Voyage en France*, page 242.

2. Appelée aussi Encre.

duite par un canal est allée former une chûte, et les couloirs mystérieux sont devenus la grotte que les gens d'Albert font visiter. Elle est curieuse d'ailleurs, malgré les restaurations des concrétions au moyen de ciment.

Tel est, pour parler comme le guide à Notre-Dame de Brebières, ce *coin de nos Alpes ou de nos Pyrénées* encadré dans un site picard. La cascade est une beauté naturelle de même ordre, c'est-à-dire fortement aidée par l'homme. La rivière se précipite, sur un plan très incliné, en deux chutes pouvant avoir une hauteur totale de 10 mètres. Le murmure des eaux est le principal charme de cette curiosité, avec le voisinage d'une partie des anciens remparts de la ville construits en tuf, et dont les brèches ont été bouchées par des briques. Des vignes en espalier et des jardins couvrent ces débris du passé militaire d'Albert.

Grotte et cascades sont très visitées par les pèlerins accourus en foule à Notre-Dame-de-Brebières. Ce pèlerinage, fameux dans tout le Nord de la France, aurait son origine au XIe siècle. Voici comment l'album vendu à l'église raconte le miracle qui lui donna lieu :

Dans la seconde moitié du XIe siècle, un berger, qui gardait son troupeau à peu de distance de la ville

d'Ancre, s'aperçut qu'une de ses brebis s'attachait obstinément à une touffe d'herbe, sans chercher ailleurs sa pâture; il l'appelle, il lance les chiens qui la harcèlent; mais la brebis, oublieuse de sa timidité naturelle, ne s'éloigne pas. Impatienté, le berger frappe rudement cette touffe d'herbe d'un coup de sa houlette. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il entend une voix qui lui dit : « Arrête berger, tu me blesses », et que, reposant sa houlette, il la voit tout ensanglantée. Sa colère fait place à la stupeur; l'instrument s'échappe de ses mains. Enfin, revenu à lui-même, il se met à creuser doucement la terre à l'endroit d'où cette voix est venue, et il ne tarde pas à découvrir une statue qui porte au front la marque du coup qu'il lui a donné! C'est une Vierge mère tenant son fils entre ses bras.

Cette statue de pierre dure, naïvement peinte, était jadis dans un couvent au dehors de la ville; elle fut transportée à l'église paroissiale, remplacée de nos jours par un somptueux monument byzantin, dû à l'initiative du curé d'Albert, M. l'abbé Godin. Avec une ardeur extraordinaire, il a recueilli des sommes considérables, attiré des artistes et conduit à bonne fin le plan d'un architecte de grand talent, M. Duthoit. Peu d'édifices religieux modernes sont aussi riches et renferment en telle quantité des œuvres d'art; quelques-unes sont de premier ordre. Et cependant ces ors, ces marbres, ces mosaïques, ces bronzes, ces

théories de saints déroulant plus de 300 personnages, n'inspirent pas autant de vénération que l'humble chapelle primitive aujourd'hui en partie rétablie près des grottes.

La basilique d'Albert n'en est pas moins une des rares œuvres architectoniques modernes méritant d'être louée. Quand les teintes trop vives se seront émoussées, peut-être donnera-t-elle une impression de foi plus profonde.

Elle restera surtout comme une marque de ce que peut la volonté humaine. En treize ans, M. l'abbé Godin, par sa seule action, a réussi à doter d'un édifice digne des époques de grande ferveur cette petite ville industrielle peuplée de moins de 7,000 âmes. Il a inspiré la même ardeur à tous ceux qui l'entourent. Ce matin, avant 6 heures, je voyais ce prêtre, à la physionomie intelligente et fine, arpentant la place devant le porche pour s'assurer que les ouvriers arrivaient à l'heure, car tout n'est pas fini encore, on va hisser au sommet de la tour une statue colossale de la Vierge en bronze doré[1].

Le pèlerinage annuel, du 8 au 22 septembre, attire les visiteurs par dizaines de mille, il débute par une *procession des bergers*. Cet afflux de

1. Cette statue surmonte aujourd'hui le clocher (1898).

peuple est pour la ville une source de prospérité peut-être supérieure au bien-être que répand une industrie des plus actives. Albert, doté de nombreux établissements métallurgiques : fabriques d'aciers, de limes et autres outils, de machines, de fonderies de fer et de cuivre, prend une place de plus en plus considérable parmi les villes du Nord. A parcourir ses rues actives, on devine une population ardente au travail. Ce développement est d'autant plus remarquable, qu'Albert n'a pas de voie navigable comme celle dont dispose sa voisine Corbie. Si l'on avait pu canaliser l'Ancre et la relier à la Scarpe à Arras, l'ancienne cité d'Ancre serait devenue une ruche bien plus considérable encore. Un tel canal serait d'ailleurs de la plus haute importance pour tout le bassin amiénois ; il amènerait à peu de frais les houilles du Nord qui doivent aujourd'hui venir par wagons ou, si elles sont chargées sur chaland, faire un énorme détour par Saint-Quentin et Saint-Simon.

V

LE PAYS DES PHOSPHATES

Les plateaux de l'Amiénois. — Le canton d'Acheux. — Beauquesne. — Doullens. — Beauval. — La fabrication des toiles d'emballage. — La fièvre des phosphates. — Découverte des gisements. — Splendeur et décadence. — Dans les carrières. — Retour à Doullens. — La citadelle.

Doullens. Mai.

Les chemins de fer à voie étroite construits par le département de la Somme, aidé par la puissante Compagnie du Nord, intéressée à accroître le trafic sur son réseau, permettent de pénétrer rapidement au sein de régions que des grandes lignes n'auraient peut-être jamais traversées. A celle-ci les grandes relations de ville à ville, le parcours des vallées, à celles-là les vastes plateaux pauvrement peuplés, mais riches par leurs grandes cultures, à elles aussi l'exploitation des gisements de phosphates qui ont valu à toute une partie de la Picardie une si grande et rapide richesse. La ligne de Péronne à Albert et Doullens a été particulièrement favorisée.

Après avoir vu les gisements de craie phosphatée de Vaux[1] je tenais à parcourir la région de Doullens qui donna pendant quelque temps, toutes proportions gardées, le spectacle des mines de Californie et d'Australie, lors de la découverte des gisements aurifères. J'y suis venu par la ligne d'Albert, qui décrit jusqu'à Beauquesne un immense détour à travers un pays monotone, où les villages sont nombreux mais d'infime population. Ce plateau fortement ondulé, plissé de ravins, forme le canton d'Acheux; il compte 26 communes et une population de 10,000 âmes à peine : c'est dire combien les centres sont minuscules. Une seule commune, Toutencourt, a plus de 1,000 habitants, elle en possède 1,011. Le chef-lieu du canton n'en renferme pas 650. Ces villages sont très groupés, les fermes isolées sont rares. L'un d'eux, Varennes, est signalé comme une curiosité parce que ses deux rues se coupent à angle droit! Plus intéressant est Mailly, dont l'église possède un portail peuplé de sculptures admirables. Moins pourvu encore en grosses agglomérations est un autre canton de la Somme, celui de Bernaville; ses 27 communes ont 8,600 habitants, dont 913 au chef-lieu. Quatre n'ont

1. Voyez page 42.

pas 100 habitants et l'une d'elles, Épécamps, en possède 32 seulement.

Mais en approchant du versant de l'Authie, dans le canton de Doullens, on trouve quelques centres plus considérables, Beauquesne et Beauval sont presque des villes. Beauquesne couronne un large mamelon sur lequel s'enchevêtrent de nombreuses rues aux maisons basses, habitées par des tisserands qui font de la toile à sac.

Ce gros bourg, voisin de Rubempré, dont Balzac a choisi le nom pour un de ses héros, est déjà dans la région des phosphates ; ses gisements sont moins considérables que ceux de Beauval. J'avais espéré visiter le soir même les principales exploitations, mais le dernier train passe de bonne heure, j'ai dû aller coucher à Doullens.

Au matin j'ai parcouru la ville, gentiment assise au bord de la fraîche et claire Authie, entre ses boulevards naissants gagnés sur l'emplacement des remparts détruits, type de villette bourgeoise et coquette, où l'existence s'écoule paisible. Peu de restes intéressants du passé dans ces rues larges, propres et tranquilles. Le beffroi du XVII[e] siècle rappelle de fort loin les pittoresques tours échevinales de l'Artois et des Flandres. Le principal édifice est l'hôtel de ville, tout battant neuf, qui

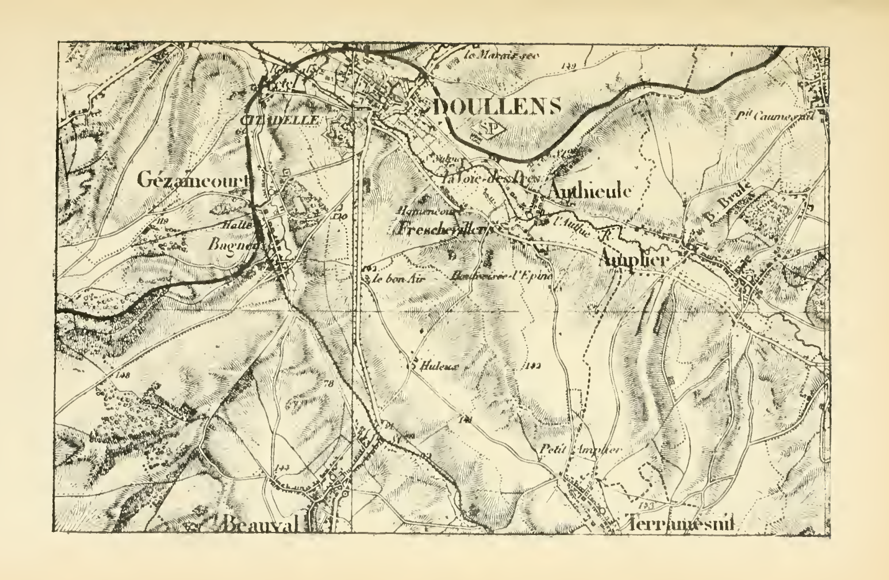
révèle chez l'architecte un réel souci d'art et de modernité. Les grandes lignes sont d'un pur style, inspiré de la Renaissance. L'intérieur répond bien aux nécessités d'un tel monument.

Aucune fabrique dans la ville, mais, au bord de l'Authie, à Rouval, est une vaste filature et retorderie de coton renfermant 39,000 broches. A côté de la gare, située hors de l'agglomération, à l'extrémité d'une avenue que borde une coquette et monumentale caserne de gendarmerie, plusieurs grands établissements lavent et blutent les phosphates tirés de Beauval et d'Orville, ce dernier village, très proche de Doullens, appartenant au Pas-de-Calais[1].

Ces usines, qui donnent un caractère fort industriel à la station où les lignes de Saint-Pol, Arras, Amiens et Albert aboutissent, sont entourées de vastes bassins où les phosphates, broyés et lavés pour les débarrasser de la craie, se déposent par décantation.

Le chemin de fer d'Albert amène les phosphates de Beauval ; les carrières d'Orville, n'étant pas sur une voie ferrée, doivent envoyer leurs produits aux usines par la route, mais la teneur en est riche

1. En 1897, les cinq carrières d'Orville occupaient 130 ouvriers ; elles ont produit 66,500 tonnes.


DOULLENS
CITADELLE
Gézaincourt
Authieule
Amplier
Terramesnil
Beauval
le Marais sec
la Voie-des-Prés
l'Authie R.
Frescheviller
Halte
Bagneux
le bon Air
Huleux
Petit Amplier
B. Brûlé
149
140
142
143
148
78
193

et permet ces frais. Les gisements de Beauval sont eux-mêmes assez loin de la voie ferrée, ils s'étendent aux abords immédiats du bourg et les rails suivent le fond d'un profond vallon. Celui-ci, aux abords de Doullens, est très vert et riant, jusqu'à Gézaincourt, joli village ouvrier, puis il se prolonge vers Beauquesne en une simple fissure du plateau.

Beauval est dans un vallon secondaire, il le remplit en entier, ses maisons couvrent le coteau de la base au faîte. La plupart des habitations sont des chaumières où des tisserands font une étoffe grossière au moyen de fils de chanvre ou de jute, épais et lâches. Cette étoffe est destinée à la confection de sacs. Beauval étant en quelque sorte le berceau de cette industrie. Les frères Saint, qui sont à la tête de la production en France, sont originaires de Beauval ; ils fournissent à la population du bourg les éléments de leur travail. Pour accroître l'importance de la production, ils faisaient édifier une immense usine près de la gare ; elle s'est effondrée pendant un ouragan, avant même d'avoir reçu son toit.

Entre les maisons basses, de jolies demeures modernes, construites en briques avec des cordons et des ornements de pierre blanche se dressent, toute neuves ; elles indiquent une prospérité récente que le phosphate nous expliquera.

Neuve aussi est l'église, vaste et fort belle, mais les phosphates n'y sont pour rien, la famille Saint a apporté un si précieux concours, que la bourgade picarde peut s'enorgueillir d'un des monuments modernes les plus complets. L'église se dresse au-dessus d'un perron de 33 marches et gagne à cette situation une allure élancée, accentuée encore par une haute tour surmontée d'une flèche ajourée, aux arêtes armées de crochets. Les voûtes ogivales, les faisceaux de colonnettes, le déambulatoire sont dignes de nos vieilles cathédrales. Quand le temps aura éteint la blancheur de la pierre, bruni les stalles du chœur, la chaire et la tribune de l'orgue taillées en plein chêne, on pourra comparer l'église de Beauval aux œuvres de nos vieux imagiers. Ce bel édifice a pour architecte M. Delefortrie.

Les phosphates ne se montrent point dans le village, c'est-à-dire dans le vallon, les carrières s'ouvrent au-dessus. La formation même des gisements l'explique. Les dépôts constituent des sortes de poches, creusées par des déluges géologiques qui ont balayé le plateau picard-artésien.

Les craies délayées ont envoyé à la mer, par les vallées, leurs parties les plus ténues ; les phosphates de chaux dont elles étaient remplies étant plus lourds, sont allés se déposer dans les poches

produites par les érosions diluviennes, formant des dépôts de teneur variée, tantôt sable phosphaté presque pur, tantôt sables phosphatés mélangés de craie. Les sables riches ont jusqu'à 80 p. 100 de phosphate, les craies phosphatées sont amenées à 50 ou 55 p. 100 par le lavage. Autour de Doullens les sables dominent ; vers Péronne et dans l'Oise, près de Breteuil, ce sont les craies phosphatées [1].

La découverte du phosphate remonte à 1886 seulement. Certes, on le connaissait déjà : les sables phosphatés de Beauval étaient réputés..... pour la construction. Il y a une trentaine d'années, des géologues proposaient de les exploiter pour l'amendement des terres, mais il fallut les recherches raisonnées de MM. Merle et Poncin pour amener leur mise en valeur, commencée par M. Desailly — fils du premier exploitant de phosphates, à Grandpré (Ardennes) en 1855.

Alors on vit, pendant quelques années, une véritable furie pour l'achat et la vente des terrains. Beauval était le premier endroit où l'on rencontrait le phosphate à l'état presque pur ; avoir une poche de phosphate sur sa terre, c'était

1. Sur les phosphates de Breteuil. voyez la 17e série, p. 213 et 214.

posséder une fortune. Or, le gisement couvrait 200 hectares, avec une teneur moyenne en acide phosphorique de 37 p. 100.

Dans les parties hautes du village, plus d'une maison fut vendue et rasée pour permettre de fouiller le sous-sol. Le prix des terres s'éleva parfois à dix, vingt ou trente fois la valeur primitive. On raconte à ce sujet des histoires souvent extraordinaires ; en voici une qui est classique dans tout le pays de Doullens : Peu de temps avant la *fièvre des phosphates,* un bonhomme de Beauval entra, après boire, chez un notaire au moment où l'on allait adjuger un méchant morceau de terrain sur la mise à prix de 100 fr. ; il en offrit 105 et fut déclaré adjudicataire. En rentrant chez lui, il annonça la chose à sa femme : celle-ci, exaspérée d'être propriétaire d'un terrain dont elle n'avait cure, administra au bon ivrogne une formidable raclée. Quelques temps après commençait l'exploitation des phosphates ; le ménage, jusqu'alors brouillé, se raccommoda en recevant 5,000 fr. pour sa petite parcelle.

Pendant quelques années, ce fut une animation extrême dans ce pays. Les routes surchargées par un roulage incessant étaient défoncées au point qu'il fallait combler les trous et les ornières avec des fascines ; des chemins de fer industriels par-

couraient tout le plateau; 1,500 ouvriers, dont beaucoup d'Italiens, étaient venus accroître la population ; dix usines s'étaient élevées autour des carrières. En dix ans, tout cela a presque disparu. Il ne reste que deux usines à Beauval ; il y en a trois ou quatre à Doullens. Le wagon se vendait 800 fr., il vaut à peine 150 à 200 fr.

Au moment où je visite Beauval, on vient de vendre pour 2,000 fr. une chaumière dont on refusa 10,000 autrefois. Jamais on ne vit prospérité et déchéance plus rapides.

Les causes sont nombreuses : l'agriculture de l'étranger, anglaise et belge surtout, s'approvisionnait à Beauval ; mais on a rencontré depuis lors en Belgique, à Ciply, près de Mons, des gisements sinon aussi riches que ceux de Beauval, du moins beaucoup plus étendus. Plus récemment, la découverte des admirables et riches gisements d'Algérie et de Tunisie est venue faire une concurrence terrible aux phosphates de Picardie et d'Artois. En même temps, ceux-ci, livrés à une extraction intensive, s'appauvrissaient.

Cependant, il y a encore des phosphates et des bénéfices à réaliser ; je coupe dans un journal de Doullens une annonce mettant en vente des terrains à 100,000 fr. l'hectare pour le seul droit « d'extraire et exploiter les matières phosphatées ».

18 ares faisant partie du chemin de Beauval à Beauquesne sont offerts à 18,000 fr. ; il est vrai que 5 ares faisant partie du jardin du curé sont mis à prix à 400 fr. seulement. Un autre terrain de 20 ares était proposé à 3,000 fr.

Dans trois ans, on aura déplacé le cimetière, et l'ancienne demeure des morts sera elle-même transformée en carrières de phosphates.

Si les gisements si riches de Beauval s'épuisent, les dépôts d'Orville continuent à donner de beaux rendements. Ceux de Marcheville, dans la forêt de Crécy, commencent à peine à être exploités[1].

Rien n'est plus curieux que les carrières à phosphates ; ce sont d'immenses excavations dont quelques-unes à demi comblées ont déjà leurs pentes revêtues d'herbes. Celles encore exploitées sont de larges et profondes fosses circulaires creusées dans la craie blanche. Au fond de ces fosses alternent des couches d'argile et de phosphates. Le plateau tout entier est bouleversé, criblé de trous, hérissé de talus, sillonné de chemins boueux. C'est d'un effet absolument fantastique. Quand les dernières poches auront été vidées, ce pays, devenu naturellement impropre à la culture, méritera une visite, car on pourra

---

1. 18e série du *Voyage en France*, chap. XXV.

facilement le croire crevassé par des forces volcaniques.

Le département de la Somme compte encore 70 carrières produisant 250,000 tonnes, valant 8 millions. Le traitement des phosphates de chaux est fait dans le seul département par 17 usines ; 4 autres, dont une à Doullens, une à Amiens, et 2 à Roisel, transforment les phosphates en superphosphates.

Je suis revenu à pied de Beauval à Doullens. Une route très large, bien entretenue, monte droit sur les collines pour atteindre la ville. Du point culminant, appelé le Bon-Air, on a une vue immense sur le Ponthieu. Par la verte vallée de l'Authie le regard s'étend jusqu'aux plaines basses du Marquenterre. Vers le nord, les premières pentes de l'Artois limitent bientôt l'horizon. Cette province est très proche : au-dessous même de Bon-Air, deux villages, Amplier et Orville — si riches en phosphates — sont déjà dans le Pas-de-Calais.

L'ensemble du paysage est d'une grandeur sereine et tranquille que ne déparent point les lignes régulières de la citadelle de Doullens à laquelle on parvient bientôt. Cette forteresse, qui a joué un grand rôle dans les guerres, a été rétablie par

Vauban et passe pour un des chefs-d'œuvre du grand ingénieur. De nos jours, elle ne tiendrait guère : le coteau du Bon-Air la domine ; aux abords mêmes le terrain est plus haut ; on a dû l'abandonner en tant qu'ouvrage de défense, ses constructions abritent aujourd'hui des femmes détenues. Elle dépend de la ville de Paris, comme annexe de la prison de Saint-Lazare.

La citadelle, malgré son rôle nouveau, a conservé son aspect guerrier, les arbres qui couvrent les remparts lui donnent un caractère pittoresque. Elle domine de haut la petite ville si gentiment groupée dans la verdure, pressant ses toits d'ardoise autour du beffroi.

Voici l'Authie, claire, babillant sur les roues des moulins, et la grande rue solitaire où les reverbères commencent à s'allumer.

VI

LA NIÈVRE PICARDE

Le chemin de fer de Doullens à Gamaches. — Le bassin de Montrelet. — Les sources de la Nièvre. — Le bassin de Domart-en-Ponthieu. — Saint-Léger. — L'usine d'Harondel. — L'industrie des toiles d'emballage. — Origines de la maison Saint frères. — Flixecourt. — Le jute. — A l'usine des Moulins Bleus. — Les maisons ouvrières. — Filature et tissage du jute. — L'usine de Flixecourt. — Couture des sacs. — Fabrication des bâches. — La fabrication des câbles. — La bistouille.

Longpré-les-Corps-Saints. Mai.

Doullens est relié à Amiens et à Gamaches par un chemin de fer qui se bifurque à Canaples, au fond d'une des plus profondes fissures de ce plateau du Ponthieu, si profondément érodé par les déluges qui ont accumulé les phosphates de chaux dans les poches creusées par la violence des eaux. Pour atteindre ce fond de ravin, la ligne, à partir de Gézaincourt, s'élève à 100 mètres au-dessus de l'Authie pendant un trajet de moins de 10 kilomètres. C'est dire la raideur des pentes. On a voulu éviter les grands travaux d'art, les tunnels dont la longueur aurait été excessive; c'est pour-

quoi, dans toute cette région coupée de petits fleuves, de la Seine aux plaines de Flandre, les lignes ferrées, allant du sud au nord, sont rarement en palier : ce sont des montées très fortes aussitôt suivies de descentes rapides.

L'ascension se fait dans un pays bien cultivé, semé de grands bouquets de bois de hêtres et de chênes, croissant à l'origine des ravins. Beaucoup de céréales et de betteraves, alternant avec de grands champs d'un petit trèfle (?) à fleurs jaunes.

Dans le ravin de Longuevillette, rempli de hêtres hauts et droits, le train monte lentement pour atteindre l'arête en un point où le plateau est à 153 mètres au-dessus du niveau de la mer, entre les villages de Candas et de Fienvillers, peuplés de tisserands pour la grosse toile à sacs. Il n'y a pas cinq cents mètres de palier, on descend presque aussitôt sur une pente rapide pour atteindre le bassin profond où sont blottis les villages de Montrelet et de Fieffes. Le site est d'aspect heureux, si charmant que j'abandonne le train pour poursuivre la route à pied.

Montrelet est un nid de verdure, dont les maisons apparaissent à peine, tant les arbres sont hauts et touffus; l'église elle-même est cachée dans ce bosquet. Une source abondante naît au-dessous du village, c'est l'origine permanente

d'une petite rivière appelée Nièvre comme celle du Nivernais[1], mais dont le rôle industriel est plus considérable; sur son cours de 18 kilomètres, elle alimente des usines qui sont parmi les plus considérables de France.

Montrelet, écrit jadis Monstrelet, d'où le nom donné au chroniqueur Enguerrand de Monstrelet, à qui nous devons de si intéressants récits sur la France du xve siècle, se prolonge par un chemin bordé de maisons jusqu'à l'église de Fieffes, autre village non moins riant. Mais Montrelet est plus pittoresque, grâce à sa situation à la jonction de quatre vallons. Un de ces plis de terrain est suivi par la route de Bonneville, village singulier formé par deux longues rues se croisant en étoile et dont le carrefour est occupé par l'église.

Claire et rapide descend la Nièvre de Picardie, appelée aussi ruisseau de Fieffes, jusqu'à Canaples, l'ourlet vert de ses prés dominé par les pentes cultivées. A Canaples, le petit cours d'eau s'accroît par deux ruisselets dont les vallons servent d'assiette aux rues du bourg.

Désormais élargie, la vallée, devenue rue de florissants villages, sert de limite entre deux pays de l'ancienne Picardie : l'Amiénois, rappelé par

---

1. 1re série du *Voyage en France.*

le village de Vaux-en-Amiénois, et le Ponthieu, qui donne son nom à Domart-en-Ponthieu. Après le château de Canaples, dont les belles façades de pierres blanches font face à ce croisement important de routes et de voies ferrées, voici Halloy-lès-Pernois, Pernois, Berteaucourt-les-Dames, et, sur l'autre rive, le centre très important de Saint-Léger-lès-Domart, bourg composé en grande partie de cités ouvrières, très simples mais propres ; presque toutes ont leurs fenêtres fleuries, rares celles qui n'ont pas au moins un pot de géranium ou de fuchsia. Au-dessous de Saint-Léger naissent de claires et grandes fontaines, un ruisseau abondant le traverse et va gonfler la Nièvre. Il lui apporte les eaux du cirque de ravins d'érosion de Domart qui se réunissent près de ce chef-lieu de canton.

Au bord de la rivière est une immense usine, bâtie, en 1870, sur l'emplacement d'une minoterie encore indiqué sur la carte de l'état-major sous le nom de moulin d'Arondel. C'est la filature et tissage de jute d'Harondel, un des principaux parmi les établissements Saint que je viens visiter. Harondel comprend 7,520 broches à filer le chanvre, le lin et le jute sur les 26,728 utilisées dans les quatre filatures de la maison ; il renferme 457 métiers à tisser. A 1,500 mètres plus bas, se trouve

une autre usine, plus considérable encore, pour la filature, puisqu'elle compte 8,320 broches; elle a amené dans le petit village de Saint-Ouen une population considérable, résidant en grande partie dans des maisons ouvrières construites par les établissements Saint. Il y a 226 de ces habitations fort bien tenues.

La vallée, jusqu'alors étroite, s'élargit au-dessous de Saint-Ouen; les collines s'abaissent et s'éloignent, le plan de prairies est beaucoup plus étendu, des tourbières annoncent l'approche de la vallée de la Somme. Une grosse agglomération, un somptueux château, de gigantesques usines apparaissent bientôt, formant de leur masse comme un barrage appuyé aux collines sur chaque rive. C'est Flixecourt[1], centre social de la puissante maison Saint frères.

Le Flixecourt primitif est un bourg minuscule assis au bord de la route d'Amiens à Calais, au penchant d'une colline aux pentes roides. L'église, au point culminant, possède une haute tour carrée entourée d'une galerie flamboyante flanquée de chimériques gargouilles. Une ruelle qui longe l'édifice porte le nom d'Allée des Soupirs. En face, le mur d'un jardin est soutenu par des

1. On prononce Fliscourt dans le pays.

contreforts originaux : une rangée de meules de moulins.

De cette partie du bourg on a une vue très étendue sur la vallée de la Nièvre, le confluent avec la Somme, les vastes tourbières de Longpré et les plaines lointaines du Vimeu.

La route de Calais, en travers de la vallée, s'est bordée de maisons et forme une longue et large rue où l'activité est extrême à l'heure de l'entrée et de la sortie du millier d'ouvriers employés dans la manufacture. Alors c'est une longue rumeur : paroles, rires, bruits de pas. La grande porte de l'établissement laisse longtemps écouler le flot; celui-ci, d'abord puissant, s'affaiblit peu à peu pour être très maigre aux abords de l'usine.

M. Jules Saint, un des chefs de la maison, avait bien voulu autoriser ma visite, il m'a fourni sur cette grande industrie la plupart des détails qui vont suivre et m'a fait accompagner dans deux des établissements, les Moulins Bleus et Flixecourt, pour me permettre de me rendre compte du travail qui aboutit à transformer en sacs, bâches ou câbles, le chanvre, le jute et le lin.

Peu d'industries ont eu un plus grand et rapide développement que celle-là. Elle mérite d'autant mieux d'être signalée et étudiée que le jute, base

principale de sa fabrication, est surtout travaillé dans ce coin de Picardie. Sauf Dunkerque[1] qui, depuis quelques années, se livre à cette production, la vallée de la Nièvre de Picardie et un peu la vallée d'Airaines[2] ont le monopole de la production des toiles à sac.

Dans la contrée même, la plupart des usines, et les plus considérables, appartiennent à la maison Saint. Les autres établissements sont installés à Picquigny, Ailly-sur-Somme et, pour la fabrication à la main, à Allery.

L'origine de cette industrie est fort modeste, elle remonte à un peu plus de cent ans. Trois frères : Pierre, François et Aimable Saint, habitant Beauval, eurent l'idée de recueillir les étoupes provenant du peignage du lin et d'en faire des fils grossiers destinés au tissage de la toile d'emballage, article alors peu usité. Le succès vint, rapide, il fallut s'étendre, ramasser tous les déchets de textiles pour les amener à Beauval. Le commerce amiénois fit un grand emploi de ces étoffes grossières, les villes du nord s'en servirent à leur tour ; un des frères Saint alla installer une maison de vente à Rouen, où le commerce fit un

1. 18e série du *Voyage en France.*
2. 17e série du *Voyage en France.*

tel emploi de toiles que la partie la plus considérable de la fabrication trouva son débouché dans la grande cité normande. Bientôt le marché de Paris s'ouvrit à son tour. Les frères Saint avaient de nombreux enfants qui trouvèrent tous des fonctions pour la fabrication et la vente.

Mais l'on continuait à fabriquer à la main, au moyen de déchets de chanvre et de lin. Quand le jute fit son apparition en France, il fut utilisé au bord de la Nièvre picarde, son bas prix permit de donner à la production un développement nouveau. En 1840, on le filait à la main; dès 1841, il fut possible de le filer mécaniquement. Mais ce textile était rebelle au tissage mécanique : vers 1856 seulement, les frères Saint parvinrent à tisser sur des machines le fil si fragile dont la mise en œuvre semblait condamnée à rester l'apanage du tisserand à domicile. L'année suivante, toutes les difficultés avaient disparu, ce progrès permettait de réduire bientôt de moitié la valeur des toiles fabriquées. On est parvenu à ce tour de force de donner certaines toiles d'emballage à 15 centimes le mètre carré, de livrer une pelotte de ficelle pour 10 centimes. On s'explique maintenant la quantité énorme de toile employée pour l'expédition des marchandises.

Le premier tissage mécanique fut créé cette

même année 1857, mais Beauval, jusqu'alors centre de la fabrication, ne put recevoir cet établissement, le bourg manque d'eau, il était et semblait devoir rester à l'écart des lignes ferrées. C'est pourquoi l'on fit choix de Flixecourt, situé en un point où la Nièvre, toujours limpide et abondante, est à proximité de la Somme canalisée et du chemin de fer de Paris à Calais. Un embranchement industriel ne tarda pas à relier la gare d'Hangest à l'usine.

Celle-ci fut promptement insuffisante : en 1861, on créait l'usine d'Harondel ; en 1863, la filature de Saint-Ouen ; en 1883, la fabrique de toile à voiles des Moulins Bleus, au confluent de la Nièvre et de la Somme, était achetée ; en 1887, ce fut le tour de la filature et tissage de lin de Pont-Remy, près d'Abbeville ; plus tard, les vastes établissements de Gamaches[1], filature et tissage de coton, entraient dans la liste des établissements Saint frères. Le tissage de l'Étoile, près des Moulins Bleus, insuffisant, était abandonné, ainsi que la maison de Luneray[2] (Seine-Inférieure) où l'on faisait tisser à la main.

Le tissage à la main était alors en grande partie abandonné, il ne subsiste guère qu'à Beauval,

1. 17e série du *Voyage en France*, p. 316.
2. 17e série du *Voyage en France*, pages 32 à 34.

berceau de la famille, où fonctionnent encore 102 métiers, que l'usine détruite avant son achèvement[1] mais en voie de reconstruction, fera sans doute progressivement disparaître, et à Belloy-sur-Somme, centre d'un rayon de tissage à la main comprenant dix à douze communes dans lesquelles sont répartis 120 métiers. Enfin, autour de Domart-en-Ponthieu, vers Brucamps et Berneuil, une soixantaine de métiers à la main fonctionnent encore.

Au total quatre filatures ayant ensemble 26,728 broches, dont 4,120 pour le chanvre ou le lin et 22,648 pour le jute; une filature de coton (Gamaches) avec 28,700 broches, 1,553 métiers mécaniques et 282 métiers à main. En tout 5,900, sans compter les tisseurs à la main répartis autour de Berneuil et de Brucamps et les très nombreux travailleurs qui cousent les sacs chez eux pour le compte de dépôts installés à Longpré-les-Corps-Saints, Bourdon, Canaples, Pernois, Havermas et l'Étoile. Ces « couseurs » font la couture pour un dixième des sacs à peine, le reste étant cousu mécaniquement. En outre, beaucoup de ces villages font l'ourdissage.

Peut-être y a-t-il ainsi plus de 7,000 ouvriers;

---

1. Voyez page 54.

le mot de colossal, appliqué à cette industrie, ne serait donc pas excessif.

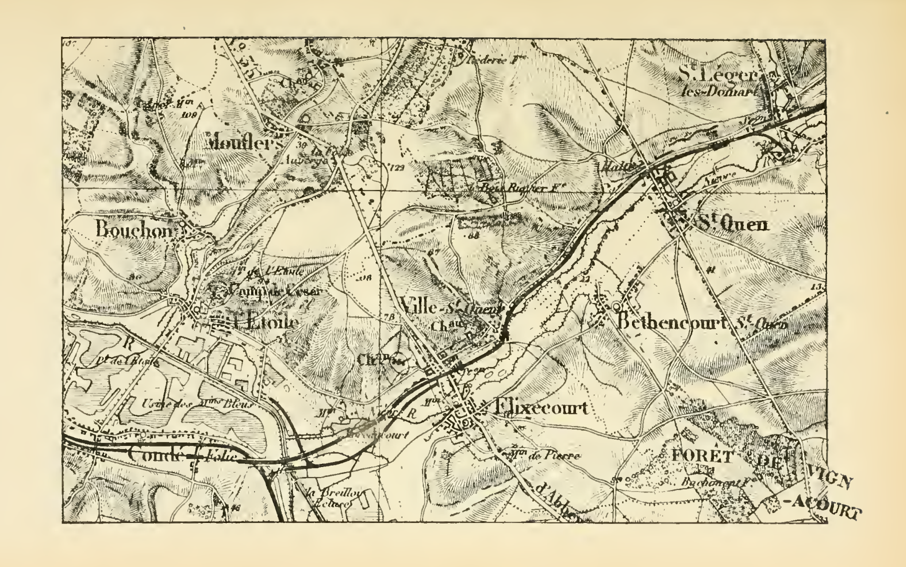
M. Saint m'a fait conduire d'abord aux Moulins-Bleus, au bord de la Somme, entre les ruines intéressantes de l'abbaye de Moreaucourt et le village de l'Étoile assis au pied d'un « camp de César ».

Les Moulins Bleus sont placés assez loin du centre de l'Étoile, d'ailleurs fort petit, pour qu'il ait été nécessaire de créer des logements ouvriers. 150 maisons ont été bâties, une seule rangée, allant de la route à l'usine, en compte 97.

Chacune comprend quatre pièces, deux au rez-de-chaussée, deux à l'étage. La plupart de ces habitations ont un jardin de 300 mètres. Le loyer est modeste, 5 fr. par semaine, 260 fr. par an. Au milieu de la cité est une école édifiée par MM. Saint; le prix de construction a atteint 20,000 fr., la commune de l'Étoile paie un loyer annuel de 100 fr. Cette organisation est à peu près la même autour de chaque usine.

Le jute est l'unique textile mis en œuvre aux Moulins Bleus. Les fibres sont envoyées directement, de Calcutta, au port en eau profonde de Boulogne[1], par des navires spécialement affrétés et qui chargent de 15,000 à 20,000 balles de

1. Voyez 18e série du *Voyage en France*, chapitre XXIII.


S.t Léger
les-Domart
Moufler's
Bouchon
S.t Ouen
Ville-S.t Ouen
Ch.au
L'Étoile
Bethencourt S.t Ouen
Flixecourt
Condé-Folie
FORÊT
d'Abbe

180 kilogr. Le prix du frêt est fort réduit, il oscille en 16 et 22 shellings[1] la tonne. Arrivées dans l'usine par le chemin de fer spécial, les balles sont déposées dans un immense magasin où elles sont ouvertes. La consommation, aux Moulins Bleus seulement, est de 330 balles par jour; avec les autres usines le chiffre total atteint 125,000 balles par an. Les brins, très raides, longs parfois de 2 mètres, reçoivent une première façon par des machines appelées *ouvreuses,* qui divisent les filaments. Ceux-ci passent ensuite à l'*assouplisseuse,* avant d'être *ensimées* par un mélange d'eau savonneuse et d'huile.

Vingt-quatre ou quarante-huit heures après, d'immenses cardes s'emparent du jute et le transforment en rubans de matières peignées. De là, le jute est porté aux *bancs à broches* qui préparent le fil, puis aux pareuses où l'apprêt est donné. L'atelier des bancs à broches est tout un monde : il mesure 160 mètres de longueur sur une largeur de 84 mètres. Après de nouvelles manutentions, le fil arrive enfin à l'atelier de tissage, où 494 métiers travaillent à la fois. L'aspect de l'immense hall est vraiment superbe. Ses milliers de poulies et de courroies obéissant à la main des conduc-

1. 20 fr. à 27 fr. 50 c.

teurs, son bruit et son agitation produisent une impression presque auguste, comme tout ce qui est le travail humain ainsi discipliné. La largeur des métiers varie ; certaines pièces de toile ont 50 centimètres à peine, tandis que d'autres mesurent 2 mètres.

Les tissus, une fois achevés, ne subissent pas leur dernière transformation aux Moulins Bleus. La locomotive de l'usine les transporte à Flixecourt, siège central, où, si l'on tisse comme aux Moulins Bleus, on fait surtout les apprêts, les sacs et les bâches. Là encore, sont les ateliers de blanchisserie et de teinturerie. L'ensemble est formidable : usine, bureau, ateliers et magasins ne couvrent pas moins de 21 hectares. Le tissage ressemble naturellement à celui des Moulins Bleus, mais la largeur de la toile atteint jusqu'à 3^m,50. En outre, 50 métiers Jacquart sont consacrés à la fabrication des étoffes et tapis d'ameublement.

Je n'ai pas l'intention de décrire par le menu les différentes opérations d'apprêt; elles ressemblent à ce que l'on voit partout, sauf que la dimension du tissu nécessite une installation gigantesque. Mais certaines parties de l'usine sont d'un intérêt particulier.

Dans un immense atelier du premier étage, neuf énormes calandres ont pour but de glacer la

toile et de forcer les mailles à s'unir de telle sorte que la farine la plus fine ne puisse passer.

Voici maintenant l'atelier où s'achève le sac. Une machine plie les pièces dans le sens de la longueur, des ouvriers, au moyen de baguettes placées dans un gabarit, les plient en largeur et les découpent avec un grand couteau. La toile est ensuite transportée à des machines à imprimer appelées marqueuses, qui fixent de façon indélébile les noms des meuniers ou marchands de grains. De la marqueuse le sac va aux machines couseuses qui font l'une le surjet, une autre l'ourlet; des femmes arrêtent, à l'aiguille, les coutures dans les angles; la rapidité de ce travail est prodigieuse, la toile semble ne faire qu'entrer et sortir. Pour certaines qualités, la couture a encore lieu à la main.

Quant à ceux des sacs ornés de fils bleus, violets ou rouges, ils ont reçu ces filets pendant le tissage à Flixecourt.

Telle est l'extraordinaire série de travaux qui, des Indes à Boulogne et aux bords de la Nièvre picarde, transforme en tissus les fibres si dures du jute. La matière première revient à l'usine à 30 centimes le kilogramme et l'on peut livrer des sacs à 65 centimes.

La fabrication des bâches n'est pas moins inté-

ressante ; l'imperméabilisation est obtenue par l'étendage d'un mélange d'huile de lin et de siccatif. Des machines conduisent les bâches dans de grands bacs remplis d'enduit ; celles-ci, passant sur un cylindre en rotation, en sortent complètement recouvertes et descendent dans une étuve pour être séchées. Tel est le procédé pour la confection des bâches de voitures et de wagons. D'autres ateliers procèdent au goudronnage des toiles dites *prélarts,* à la confection des toiles doublées de papier ciré. Naturellement, il ne faut pas chercher, dans ces ateliers, l'exquise propreté des salles de machines dont les mécaniciens sont si justement fiers ; les ouvriers sont revêtus de pantalons de toile qui, à la longue, prennent l'aspect de bâches.

La couture des bâches se fait à la main, par des femmes armées de gants de cuir pour pouvoir pousser l'aiguille ; métier très dur, dans lequel les ouvrières acquièrent cependant beaucoup de dextérité.

L'usine d'Harondel livre les mêmes produits que les Moulins Bleus, mais celle de Saint-Ouen a comme annexe l'intéressante fabrication de la corderie. On y fait des câbles de 6,000 kilogr., beaucoup ont de 400 à 600 mètres de longueur. C'est l'établissement le plus vaste des usines Saint. Il couvre une surface de 37 hectares. On y fabrique

les fils de caret qui servent à confectionner les câbles, avec le chanvre indigène, le chanvre de Manille, l'aloès et le *phormium tenax,* chanvre de la Nouvelle-Zélande. A côté des énormes câbles, on fabrique par quantités immenses les ficelles de toutes espèces placées en pelotes ou disposées en paquets pour la ligature des sacs. 27 métiers à retordre comprennent ensemble 748 broches de ficellerie; des machines lissent la ficelle, d'autres, des peloteuses mécaniques, forment ces paquets dont la régularité absolue semble inexplicable.

Ficelles à fouets, cordons de stores, etc., cordes, cordeaux, câbles sortent chaque jour en immenses quantités de l'usine de Saint-Ouen. Celle-ci fait, en outre, des tresses pour semelles, industrie récente et qui prend une très grande extension.

En 1893, les usines Saint employaient chaque jour 80,000 kilogr. de fils, dont 5,000 venus du dehors ; le poids des câbles, cordages, cordes et ficelles atteignait 15,000 kilogr.; on tissait chaque jour 160,000 mètres de toile; on confectionnait 55,000 sacs par jour; chaque mois voyait sortir 3,500 bâches. Pour alimenter les 7,200 chevaux de force motrice, il fallait quotidiennement 70 tonnes de houille.

Dans une organisation aussi vaste, les institutions de prévoyance ont naturellement une large

place ; chaque usine a sa caisse de secours contre les maladies, deux autres caisses communes à l'ensemble de l'établissement ont pour but de parer aux suites des accidents et d'assurer des retraites à la vieillesse. Toutes trois sont alimentées par des versements de 50 centimes par quinzaine pour les hommes et de 35 centimes pour les femmes et les enfants. En outre, MM. Saint versent une somme égale au tiers des versements de leurs ouvriers, et font abandon à la caisse des amendes encourues. La caisse de secours reçoit 70 p. 100 de la somme recueillie ; 10 p. 100 vont à la caisse des accidents et 20 p. 100 à la caisse des retraites. Elles sont gérées dans chaque usine par un conseil de surveillance de 7 membres : le directeur de l'usine, 3 délégués des employés et ouvriers, et 3 membres choisis par les patrons.

Je me suis étendu un peu longuement sur ces importants établissements de la Nièvre picarde, dont beaucoup de gens ignorent jusqu'à l'existence et qui constituent cependant, après les ateliers du Creusot et les arsenaux de l'État, le plus grand organisme de la France entière. Les progrès de cette industrie sont d'autant plus remarquables que l'Inde, grâce aux bas prix de la main-d'œuvre, livre les tissus de jute à des prix dérisoires. Cal-

cutta et ses environs renferment 10,000 métiers mécaniques; des industriels ont établi à Chandernagor des usines en apparence françaises et qui profitent de leur situation dans une de nos colonies pour échapper aux droits d'entrée.

En général, la population des bords de la Nièvre picarde est animée d'un bon esprit, beaucoup d'ouvriers s'efforcent de faire des économies pour arriver à posséder une maison et un jardin bien à eux. Une société coopérative, gérée directement par les ouvriers, a pu répartir 25,000 fr. de bénéfices.

Malheureusement, comme partout dans le Nord, l'alcool cause de grands ravages, il n'y a pas moins de 60 cabarets dans le bourg de Flixecourt pour une population de 2,892 habitants. Il est vrai qu'on s'imagine ici ne pas boire de l'eau-de-vie : on prend une *bistouille*, c'est-à-dire un café avec un petit verre; nulle part on ne servirait une demi-tasse sans la traditionnelle rincette; c'est un goût commun à toutes les classes, on ne fait pas une affaire sans prendre une ou plusieurs bistouilles. A l'hôtel des Quatre-Fils-Aymon, à Doullens, un voyageur me disait qu'il boit 30 bistouilles par jour. S'il ne consentait pas à se *bistouiller* ainsi, il n'aurait pas un seul client!

VII

LE PAYS D'ARRAS

Le plateau artésien. — Vallons du Gy et du Crinchon. — Le site d'Arras. — La ville. — Destruction de l'enceinte. — Nouveaux quartiers. — La Grande-Place et la Petite-Place. — La Belle Inutile. — Le commerce et l'industrie d'Arras. — Les usines de Biache-Saint-Vaast. — Autour d'Arras. — La vallée de la Scarpe. — Mont Saint-Éloi. — L'école d'agriculture et Berthonval. — L'agriculture dans le Pas-de-Calais.

Agnez-lès-Duisans. Septembre.

Le Ponthieu et le Boulonnais, si profondément creusés par leurs vallées, leurs vallons et leurs ravins, confinent, par la tête de ces plissements, au grand plateau d'Artois, qui contraste fort avec eux. C'est encore une région très ondulée, mais nue, où les vallons sont à peine sensibles, sauf la vallée de la haute Scarpe, qui présente parfois des collines au relief bien accentué.

Les manœuvres qui se déroulent dans cette contrée[1] m'ont permis de la parcourir en tous

1. Ceci était écrit en 1897.

sens à la suite des troupes. Je n'en rapporte qu'une impression assez fuyante, rien n'y frappe l'attention. Vallon du Crinchon vers Beaumetz-les-Loges, vallon du Gy vers Avesnes-le-Comte, sont des dépressions peu sensibles. Ce pays, couvert de betteraves et de chaumes, n'a de pittoresque que par les villages ; on dirait que les habitants ont voulu échapper à la mélancolie ambiante de l'immense plaine mollement plissée. La plupart de ces bourgs montrent sur la carte l'étendue de villes de 5,000 à 6,000 âmes, mais n'en renferment pas même un millier. Les maisons sont séparées les unes des autres par des petits prés plantés de pommiers et de poiriers, entourés d'ormeaux et de charmilles. Ces arbres font une telle ceinture aux bourgs que, de loin, on n'aperçoit pas une habitation ; quelquefois un clocher pointe, cela seul indique une agglomération. Rien de tranquille, de frais et de pittoresque comme ces villages de sylvains. On doit finir par aimer ces retraites ombreuses qui reposent de la laide nudité des campagnes.

Les grands propriétaires habitent aux abords des villages en des châteaux entourés de grands arbres. Rares sont les fermes isolées ; la population rurale préfère la vie en commun dans ces vergers rappelant les villages du pays de

Caux[1] et du Vimeu[2]. Les chefs-lieux de canton sont de faible importance; Beaumetz-les-Loges serait insignifiant sans la longue rue d'auberges formée par la grande route. Avesnes-le-Comte, seul, a quelque allure de petite ville; sur tout le plateau, c'est l'unique centre ayant plus de 1,000 habitants — on en compte 1,151 et le canton a 33 communes; celui d'Aubigny en a 30, le chef-lieu est le plus peuplé avec 776 âmes; les 29 communes du canton de Beaumetz n'en présentent qu'une un peu populeuse: Rivière, avec 1,364 habitants, deux fois et demie de plus que le chef-lieu.

Peu d'industrie, naturellement; cependant, dans le canton de Pas, non loin de Doullens, il en est une assez curieuse, installée au village de Souastre; on y fait des pipes en ébène et des écrins de pipes.

Tous les vallonnements ont la même direction à l'ouest; Crinchon, Gy et Scarpe vont se confondre dans un ample bassin de belles collines et désormais leurs eaux vives et claires deviendront stagnantes au sein de marais tourbeux. Leur réunion est donc un point topographique naturelle-

1. Voyez 6e série du *Voyage en France*, chapitre XXII, et 17e série, chapitre I et III.

2. 17e série, chapitre XXI.

ment appelé à devenir l'assiette d'une ville. Celle-ci naquit il y a bien des siècles, les peuplades Atrébates en firent leur capitale ; le nom de cette antique tribu s'est perpétué, défiguré sous le nom d'Arras.

Le chef-lieu du Pas-de-Calais occupe donc un lieu d'échange, entre le bas pays et le plateau relativement élevé servant de partage des eaux entre la Manche et l'Escaut. Cela explique son importance commerciale et administrative de nos jours. C'est une cité plus populeuse que ne le ferait croire le chiffre officiel de la population ; ses nombreux faubourgs sont autant de communes distinctes, bien qu'elles fassent partie de l'agglomération, surtout depuis que les remparts ont été détruits. La commune d'Arras renferme 26,144 habitants, avec les communes suburbaines [1] les plus rapprochées ; le groupe arrageois compte en réalité près de 35,000 habitants.

L'ancienne capitale de l'Artois escompte d'ailleurs de brillantes destinées. Son rôle militaire la condamnait à l'étouffement, malgré son excellente situation économique au bord d'une rivière rendue

1. Saint-Nicolas, Anzin-Saint-Aubin, Sainte-Catherine, Achicourt et Saint-Laurent.

navigable et reliée à tout le réseau du Nord, à proximité des houillères de Lens, de Douai et d'Anzin, au cœur d'un beau réseau de voies ferrées rayonnant vers Paris, Lille, le bassin houiller, Doullens, Boulogne et, par la ligne de Marquion, bientôt prolongée, vers Cambrai. Les fortifications sont tombées, déjà toute une ville moderne naît sur leur emplacement, percée de larges boulevards plantés d'arbres ou de rues régulières. La gare de bois, basse et enfumée, à laquelle on parvenait par des rues sans maisons tracées dans la zone militaire, est remplacée par un nouvel édifice, ample et monumental où aboutissent les voies des nouveaux quartiers, prolongeant les principales artères de la vieille ville.

Encore, ce mot vieille ville est-il inexact. En réalité, Arras était constitué par la juxtaposition de trois villes nées à la suite d'agrandissements successifs et fort reconnaissables par le plan, même sur les cartes ordinaires. La cité primitive, celle qu'assiégèreut si souvent nos armées au temps de la domination des Bourguignons et des Espagnols, était bâtie sur un mamelon de forme arrondie au pied duquel le Crinchon se jette dans la Scarpe ; à l'est, autour d'une merveilleuse cathédrale détruite par le vandalisme officiel des premières années de ce siècle, s'était constituée la cité épis-

copale encore appelée la Cité, longtemps communauté indépendante. Entre la Cité et le Crinchon, un autre quartier fut construit au siècle dernier, formé de quelques rues se coupant à angle droit, entourant une place octogonale qui ne manque pas de majesté. C'est la Basse-Ville.

Basse-Ville et Cité sont de médiocre caractère, mais la vieille ville est une des plus intéressantes de France par ses deux places et le palais municipal. Dans aucune autre de nos villes du nord on ne retrouve aussi intact l'aspect d'une cité du moyen âge ou de la Renaissance. Les hautes maisons de style hispano-flamand, leurs galeries couvertes, le contraste heureux des matériaux forment un ensemble d'un haut intérêt pour l'histoire et pour l'art. Si la Grande-Place frappe par son étendue, la Petite-Place, non moins pittoresque, possède un des monuments les plus précieux du nord, l'hôtel de ville, au-dessus duquel se dresse la tour élégante du beffroi, haut de 75 mètres. Combien l'art pimpant de ces vieux édifices contraste avec les lourdes masses de l'abbaye Saint-Vaast et de la cathédrale !

Dans la Basse-Ville on rencontre, çà et là, quelques détails heureux de l'architecture du siècle passé, sur la façade ou dans l'intérieur d'anciens hôtels déchus de leur splendeur. Le plus vaste,

jadis l'évêché, ouvre sur une place herbeuse et solitaire. C'est aujourd'hui la préfecture; un parc de sept hectares planté de vieux arbres le sépare de la citadelle, devenue, depuis le démantèlement, simple caserne et polygone du génie.

Cette citadelle, un des chefs-d'œuvre de Vauban, comme construction, était dans une situation si désavantageuse pour la défense, qu'on l'avait appelée la *Belle Inutile*. Mais le grand ingénieur voulut moins, sans doute, préserver la ville contre une attaque du dehors que la tenir sous le canon de la forteresse. Arras, en effet, resta longtemps fidèle à l'Espagne.

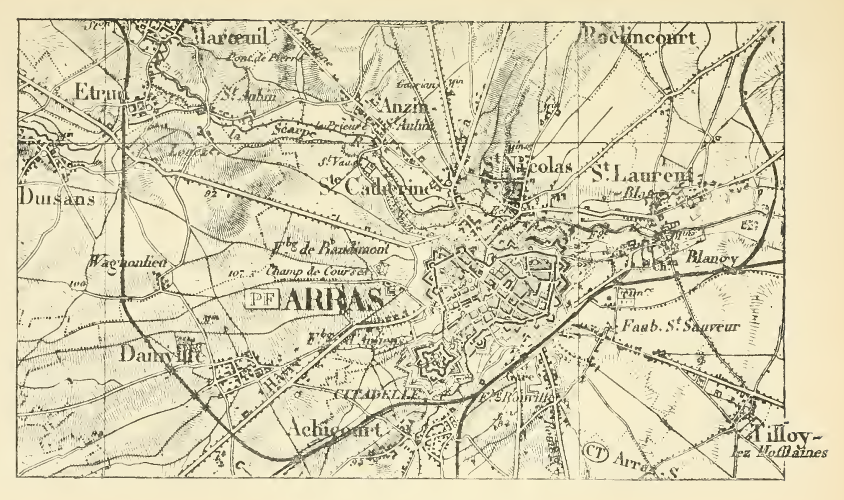
La municipalité a surtout porté les efforts du démantèlement du côté où elle espère voir la grande industrie s'implanter, entre le chemin de fer, la basse ville et la vieille ville, puis aux abords de la Scarpe canalisée. De même que la gare est devenue un véritable monument, pouvant faire face à un trafic considérable, de même l'ancien bassin fluvial s'est transformé en vaste port apportant la vie dans un quartier de pauvres ruelles. Mais ce n'est qu'un port intérieur, fréquenté seulement par les bateaux à destination ou partant du bassin : la Scarpe, jusqu'à Courchelettes, n'est qu'un embranchement sans issue de la grande ligne navigable de Paris à Dunkerque

et à Calais. Cependant, le mouvement total du port d'Arras a été de 45,917 tonnes en 1896.

Arras, pourtant, n'est point une ville industrielle, surtout en comparaison avec les cités voisines dans le Nord. Elle a perdu l'art des tissus de laine, qui fit sa réputation dans l'antiquité, et celui de la tapisserie, gloire d'Arras au moyen âge; mais elle fait un commerce considérable en produits agricoles, elle est devenue le centre principal du Nord pour la vente des blés de semence, des blés anglais surtout. Les graines oléagineuses, produites en abondance par les campagnes de l'Artois : colza, œillette, cameline et lin, donnent lieu à une production d'huiles très considérable, plus de vingt-cinq fabricants ont leurs usines ou leurs comptoirs à Arras. Le commerce des tourteaux est naturellement fort important.

La distillerie des betteraves et des grains a fait naître quelques usines dans la région. Arras leur fournit le caramel pour la coloration des eaux-de-vie destinées à la consommation.

Mais la principale source d'activité est le commerce des céréales. La grande place d'Arras, en dépit des coutumes nouvelles de ventes sur échantillons, est remplie chaque semaine par les sacs apportés au marché. On évalue à un million le mouvement d'affaires de la place pour les blés



ARRAS AVANT LE DÉMANTÈLEMENT.

et autres céréales. Les préposés à la vente ont conservé leur organisation du moyen âge : c'est toujours un « abbé des grainetiers » qui en est le chef.

En somme, même pour les pains d'épice appelés cœurs d'Arras, la ville fait surtout un commerce intérieur ; aussi les pays étrangers n'y ont-ils pas de consulat, à part l'Espagne, qui entretient encore un vice-consul dans cette cité si longtemps espagnole.

La grande industrie avait commencé à s'implanter au dehors, elle a fait des faubourgs un centre important pour la production des articles en fer forgé, serrurerie, quincaillerie et zinguerie. On travaille ici, non seulement les objets communs, mais aussi la serrurerie artistique.

Les grands établissements métallurgiques de la contrée sont à dix kilomètres d'Arras, près du village de Biache-Saint-Vaast, jadis sans importance, aujourd'hui populeux. Cette usine, créée en 1846 pour l'affinage et le laminage du cuivre, s'est étendue d'une façon considérable ; au traitement du cuivre elle a joint les métaux précieux, argent et or. Lors de l'exposition de 1889, un rapport sur ces établissements disait que la quantité d'argent livrée chaque année au commerce

était de 35,000 kilogr. L'or atteignait 500 kilogr. En outre, les usines de Biache frappent la monnaie pour l'étranger. L'Espagne, jusqu'en 1889, avait fait frapper pour 200 millions, l'Italie pour 16 millions. A cette époque, l'établissement produisait 4,000 tonnes de cuivre raffiné ; 200,000 kilogr. de zinc, 600,000 kilogr. de plomb. A ces produits du grillage et de la fonte des minerais, il faut ajouter les métaux travaillés : tubes de cuivre et de laiton, appareils pour distilleries, projectiles, enveloppes et ceintures d'obus, médailles et monnaies de cuivre, de bronze, d'or, d'argent et de nickel. A l'exposition de 1889, les usines présentaient des types de monnaies fournies à quatorze États différents.

En 1896, la production a été de 9 tonnes d'argent, 1,500 tonnes de cuivre et 105 tonnes de plomb.

La fonderie de Biache, située à égale distance de Douai et d'Arras, dans une excellente situation, non loin de Courchelettes où le canal de la Sensée reçoit la haute Scarpe canalisée, était, au moment de sa création, en dehors de tout autre centre industriel, mais jusqu'à Douai les villages devinrent peu à peu des villes de fabrique. La démolition des remparts de Douai enraiera ce mouvement ; sur l'emplacement des fortifications

de la ville se portent désormais les grandes manufactures[1].

Au sud et à l'est d'Arras, les campagnes sont nues, elles ressemblent à celles des bords du Gy dont j'ai fait la description ; mais les villages sont moins gais, les arbres et les vergers sont rares, les maisons sont de brique ou de torchis soigneusement blanchis. Dans l'un d'eux, je relevais hier une indication originale. N'osant appeler Bucquoy une ville, ne voulant pas y voir un simple village, des candidats aux élections ont mis en tête de leurs affiches « bourg de Bucquoy ».

Plus riante est la campagne dans la vallée de la Scarpe en amont d'Arras. Il y a là de véritables collines et de petits massifs d'arbres qui donnent de la variété et de l'allure au paysage. Un des coteaux, très abrupt, entouré de bois, est couronné par les admirables ruines d'une abbaye devant son origine à la retraite où se confina saint Éloi après la mort de Dagobert. Cette hauteur, d'où la vue est immense, porte le nom de Mont-Saint-Éloi ; l'abbaye, souvent détruite, toujours relevée, a été définitivement frappée à la Révolution ; il en reste les deux hautes tours carrées ornées de co-

1. Sur Douai, voyez le chapitre XI, pages 153 et suivantes.

lonnes et de pilastres, dans le goût du XVIIIe siècle, car le monastère fut reconstruit à ce moment.

Des tours, ou plutôt de l'une des tours d'accès fort difficile, le sommet de l'autre étant inaccessible, la vue est d'une immense étendue jusqu'à Valenciennes et au delà de Douai. Je ne recommande pas l'expédition aux gens qui craignent le vertige. Tant qu'il s'agit de tourner dans l'escalier en colimaçon, aux marches quelque peu désunies, cela va encore assez bien. Mais quand, parvenu dans la tour évidée, on contemple une vertigineuse succession d'échelles et de paliers suspendus dans le vide, on hésite un peu. On monte cependant. A chaque pas des planches vermoulues ont cédé sous le pied. Par ces trous, l'abîme apparaît sinistre, attirant. On sent crier le bois rongé par les cirons ; le vent qui souffle en tempête fait vaciller la tour et gémit en entrant par les fenêtres. Après quelques essais, on en a vite assez. La tour de Saint-Amand[1] est un escalier de palais auprès des tours de Saint-Éloi !

On ne perd rien à ne pas pousser l'aventure jusqu'au bout. D'une terrasse réunissant les deux tours reposant sur la voûte de ce qui fut le chœur de l'église, on a une vue splendide. Au premier

1. Voyez page 256.

plan, la vallée de la Scarpe avec le velours vert de ses prairies et les sombres lignes de ses arbres, toute remplie de clochers et de hameaux ; puis une succession de collines qui se haussent et dont les chaînes décrivent un vaste cirque.

Arras, dans le fond, est reconnaissable à son beffroi si gracile, sa cathédrale si lourde, l'immense toiture vitrée de sa gare. Des villes et des villages sans nombre surgissent dans cette immensité. Les vallées se distinguent à de longues lignes vertes, cimes de peupliers qui tranchent sur l'or des chaumes et la teinte grise des terres labourées.

Au printemps, quand toute la gamme des verts occupe ces immenses étendues, le paysage doit être d'un rare splendeur.

Au pied du mont Saint-Éloi, à Écoivres, naît une des plus belles fontaines de l'Artois. Elle sourd au fond d'un bassin, jaillit des flancs d'un coteau, se grossit d'autres ruisselets et apporte à la Scarpe plus d'eau que n'en roule cette naissante rivière. Ce flot d'ondes vives donne au hameau un charme infini. Il coule rapide sous de grands arbres, fait mouvoir un moulin, amène partout la vie. Cette fontaine fut peut-être déifiée jadis, car elle est sur le passage de la voie romaine d'Arras à Thérouanne, connue aujourd'hui encore sous le nom de chaussée Brunehaut. Il reste, d'ailleurs,

de vénérables témoins des temps anciens : ce sont deux pierres levées, énormes blocs de grès placés à dix mètres l'un de l'autre. Ce ne seraient pas des pierres druidiques, mais un atavique souvenir des coutumes gauloises ; les pierres auraient été dressées en 862 par Beaudoin-Bras-de-Fer, premier comte de Flandre, en souvenir d'une victoire remportée sur Charles le Chauve.

Très moderne, par contre, est devenue l'antique ferme du monastère de Mont-Saint-Éloi, appelée Berthonval ; le département du Pas-de-Calais en a fait le siège d'une école pratique d'agriculture, où l'on poursuit d'intéressantes études sur le rôle des différents engrais et la destruction des plantes parasites. Malheureusement, de l'aveu même du directeur, dont j'ai sous les yeux le rapport au conseil général, le recrutement en élèves est peu satisfaisant. On en est réduit à demander une réduction du service militaire en faveur des jeunes gens diplômés des écoles pratiques. Ce que l'appât de la science ne peut faire, la crainte du régiment l'accomplirait. Des praticiens agricoles obtenus par de tels sentiments ne seront jamais bien utiles, même en leur imposant l'obligation d'habiter les champs pendant dix ans. Ce ne seraient pas les agriculteurs sérieux qui profiteraient des

avantages, mais les mieux doués au point de vue de la mémoire. L'enseignement agricole, pour produire ses fruits, doit être donné pour lui-même et non comme appât aux jeunes gens qui désirent se dérober à leurs devoirs envers la patrie.

La station agricole de Berthonval, composé de parcelles isolées, serait dans de mauvaises conditions si elle ne se trouvait au sein d'une région riche, où la grande culture peut servir de leçon. Près de là est le domaine de Louez-lès-Duisans, propriété d'une société agricole dirigée par un ingénieur agronome, M. Lambry. Depuis 1820, cette ferme est exploitée sur des principes scientifiques; dès 1825, une sucrerie y était installée pour la transformation en sucre des betteraves du domaine. Celui-ci, en propriété ou en ferme, couvre aujourd'hui 216 hectares; il est cité comme un modèle. En 1893, la commission des primes d'honneur lui décernait le prix cultural.

80 hectares de betteraves, 80 à 85 hectares de céréales, 38 à 40 hectares de fourrages artificiels, telle est à peu près l'étendue annuelle des cultures. Le rendement en blé à l'hectare est de plus de 37 hectolitres; en avoine, 81^{hl},50; en pommes de terre 39,800 kilogr. A l'engrais sont 45 à 50 bêtes à cornes; la ferme possède en outre 23 chevaux de trait, 30 bœufs de travail, 40 à 45

vaches laitières. Les animaux ne sont pas moins remarquables que les cultures.

Même dans cet Artois où les grandes et belles exploitations sont nombreuses, la ferme de Louez-lès-Duisans est d'un exemple précieux. Si élevé que soit le rang du Pas-de-Calais dans l'agriculture française, il le serait davantage encore si les principes adoptés à Louez l'étaient partout. Le Pas-de-Calais est le onzième département pour le rendement moyen en céréales, avec 20^{hl},2 à l'hectare, alors que la moyenne de la France est de 16^{hl},4. Il y a encore de la marge pour atteindre partout les beaux rendements de Louez[1].

1. 45 p. 100 du territoire du Pas-de-Calais sont consacrés aux céréales ; ce département vient le deuxième comme production totale, avec 3,205,744 hectolitres de blé. Pour l'avoine, il est au premier rang : 3,669,358 hectolitres, et pour le rendement de cette céréale, il a la troisième place avec 36 hectolitres à l'hectare. Le Pas-de-Calais a encore le premier rang pour les fèves : cette plante couvre — dans les wateringues surtout — 25,470 hectares produisant 439,069 hectolitres. Les cultures industrielles le mettent au premier rang : elles sont réparties sur 51,661 hectares. Les plantes oléagineuses sont une grande source de produit. L'œillette, a-t-on dit « est dans son fort » dans l'arrondissement d'Arras.

Pour l'étendue des cultures en betteraves, le Pas-de-Calais vient après le Nord et l'Aisne. Mais la production est bien inférieure à celle de ces départements; les usines, au nombre de 45, y sont moins considérables, en général, que dans les pays voisins (88 dans le Nord, 77 dans l'Aisne, en 1897).

VIII

AZINCOURT, ENGUINEGATTE ET THÉROUANNE

La vallée de la Ternoise. — Azincourt. — Souvenirs de la défaite. — Le cimetière et le village. — Fruges. — La source de la Lys. — Une ville détruite. — Thérouanne. — Enguinegatte et la journée des Éperons. — Aire-sur-la-Lys. — Les aciéries d'Isbergues. — Berguette. — Saint-Venant.

Saint-Venant. Septembre.

Après avoir visité Crécy [1], qui évoque de si pénibles souvenirs, et vu les restes du Vieil-Hesdin [2], j'ai voulu parcourir encore d'autres champs fameux par les désastres inoubliés de la patrie française. Ils sont nombreux, hélas! dans ces contrées où si souvent se heurtèrent les armées!

Et, hier matin, je quittais Aubigny-en-Artois pour Azincourt, première étape d'un douloureux pèlerinage. Le chemin de fer d'Arras à Boulogne y conduit; il descend dans le ravin sec où naissait

---

1. 18e série, pages 406 et suivantes.
2. 18e série, pages 382.

jadis la Ternoise, dont la source jaillit maintenant près de la ville de Saint-Pol, si gentiment assise dans une conque de verdure [1] et suit la vallée populeuse de la claire rivière, décrivant un grand contour avant d'atteindre la Canche. Riant pays, ce Ternois, pour qui vient des plateaux dénudés de l'Artois, et dont la Ternoise est comme l'axe.

De Blangy-sur-Ternoise, un chemin conduit à Azincourt par Maisoncelle. Tous ces villages sont des bosquets semés de maisons. Il y a cinq kilomètres à peine à parcourir au sein de coteaux nus jusqu'à l'étroite plaine enfermée entre Azincourt et Tramecourt, où eut lieu le grand choc du 25 octobre 1415, si l'on peut appeler choc ce massacre d'une cavalerie trop lourde, montée sur de puissants chevaux boulonnais enlisés dans la boue rouge et gluante.

Comme à Crécy [2], l'armée française n'avait qu'à attendre pour réduire les Anglais à sa merci. Ces derniers étaient 10,000 à peine, les Français comptaient 40,000 des leurs et, parmi eux, la fleur de la noblesse, toujours comme à Crécy. Au lieu de laisser engager le combat par les milices

1. Sur Saint-Pol, voyez le chapitre XXVI de la 18e série.
2. 18e série du *Voyage en France*, page 406.

et l'artillerie, les chevaliers voulurent eux-mêmes livrer le combat. Dans la tenace argile, les escadrons ne purent avancer, les Anglais les criblèrent de flèches puis, à coups de hache et de couteaux, égorgèrent méthodiquement les chevaliers empêtrés dans leurs armures!

« Un fait bizarre, incroyable, et pourtant certain, dit Michelet, c'est qu'en effet l'armée française ne put bouger, ni pour combattre, ni pour fuir, l'arrière-garde seule échappa. » Les prisonniers eux-mêmes furent égorgés, malgré la parole donnée. Six pages des chroniques de Monstrelet suffisent à peine à énumérer les princes et les hauts barons qui restèrent sur le sol.

Du plateau où se passa le drame, si poignant encore pour les cœurs français, malgré les siècles écoulés, la vue s'étend sur des collines lointaines et des vallées profondes. A droite, dans un pli, le village de Tramecourt; à gauche, dans un autre ravin, celui d'Azincourt. La plaine est aujourd'hui traversée par une route bordée d'ormes. De chaque côté s'étendent les champs d'argile collante, dans laquelle s'engluèrent les chevaliers français. L'hiver, de grands gerbiers de blé se dressent, sur le sol nu, tout autour volètent par centaines les corbeaux et les étourneaux.

Au bord de la route, près du chemin de Trame-

court, est un petit enclos fermé de haies vives, planté d'arbustes ; là sont enfouis les ossements violés des morts, car les champs d'Azincourt ont été fouillés par les Anglais en 1815 et 1816, les débris retrouvés dans les fosses où furent déposées les victimes ont servi à créer à Londres un musée d'Azincourt ! Un général commandant les troupes britanniques dispersa les sépultures, malgré la courageuse opposition de M. Gengoult, sous-préfet. Les débris d'armes une fois enlevés, on laissa les ossements sur le sol ! Ils ont été recueillis et inhumés de nouveau dans ce petit enclos par les soins de la famille de Tramecourt. Au milieu est un Christ en croix; sur le piédestal de l'édicule sont inscrits ces passages de l'Écriture :

C'est ici que nos vaillants guerriers ont succombé (*Rois*).

Leur espérance est pleine d'immortalité (*Sages*).

La prière pour les morts, afin qu'ils soient relevés de la peine qu'ils subissent pour nos fautes, est une salutaire pensée.

Au-dessous, quelques lignes rappellent que cette croix a été érigée par le marquis et la marquise de Tramecourt « à la mémoire de ceux qui, avec

leurs ancêtres, ont péri dans la fatale journée d'Azincourt. »

Un chemin ombragé de pommiers conduit dans le village, il se creuse bientôt comme un ravin, entre des berges plantées de frênes, d'ormes, de charmes et de houx. Au fond, sur un chemin étroit, lui-même bordé de haies vives et de grands arbres, s'espacent les maisons d'Azincourt, basses, construites en torchis, recouvertes de chaume, percées d'étroites fenêtres. L'église, petite, est de la belle époque ogivale ; une lourde tour à flèche d'ardoise a été accolée bien plus tard, car elle porte la date de 1702 gravée dans la pierre.

Pauvre village, Azincourt, où l'hygiène et les méthodes agricoles modernes n'ont guère pénétré ; les purins des étables filtrent sous les murs et souillent les abords des habitations. C'est général dans le pays.

Cinq kilomètres d'une route monotone, terminés par une descente rapide entre les hauts pignons, les cheminées énormes surgissant de toits d'ardoises, de maisons irrégulières mais soigneusement blanchies, et me voici à Fruges, petite ville devenue la tête du réseau secondaire du Pas-de-Calais ; les lignes d'Aire, de Calais, de Berck et d'Anvin en ont fait leur gare principale. A en juger par l'étendue de la grande place, ce

dut être jadis un centre considérable. Aujourd'hui l'industrie de la chaussure s'est établie à Fruges et a amené une prospérité nouvelle.

Une vaste grande place, des rues remplies de magasins, donnent à Fruges un aspect de vie et de prospérité. La petite ville se blottit dans le vallon où la Traxène promène ses eaux claires à travers d'amples prairies. Cette Traxène est un mince ruisseau, pas plus humble cependant que la Lys dont elle est le premier affluent. La rivière d'Armentières, de Courtrai et de Gand vient de naître à six kilomètres de là, par une belle fontaine au milieu du village de Lisbourg.

Le confluent est proche de Fruges. La Lys, devenue un gros et fort ruisseau, court rapide, de moulin en moulin, sur un lit de cailloux, au sein de prairies admirablement disposées en ados très élevés. Sur les pentes les villages se pressent. Auprès de l'un d'eux, Matringhem, la colline est creusée de grandes carrières où le grès est débité en petits carreaux pour trottoirs. Malgré la nudité des hauteurs, le val est riant grâce aux eaux courantes et aux prés encadrés d'arbres. Il se prolonge vers le nord en décrivant un grand détour à l'est pour aller baigner l'humble bourg de Thérouanne, né sous les ruines fameuses de la cité épiscopale détruite par Charles-Quint, rasée com-

plètement par ordre de l'empereur et dont l'emplacement nivelé fut ensemencé de sel.

La Thérouanne moderne est au pied de la haute colline qui portait jadis la glorieuse métropole et sur laquelle se croisent encore les voies romaines de la Morinie.

Le bourg actuel est bâti sur la chaussée antique, franchissant ici la Lys et un large fossé qui baignait le pied des remparts. L'église porte la date de 1620. La plupart des maisons ont de hauts pignons surmontés de boules de pierre, d'autres boules ornent les pilastre des portails. Ce sont des boulets du vieux temps; dans un jardin il en existe encore, me dit-on, plus de 10 mètres cubes. C'était sans doute l'arsenal de la place à l'époque des bombardes.

M. Lefebvre, l'aimable propriétaire de l'hôtel du Lion-d'Or, a voulu me guider sur l'emplacement de l'ancienne Thérouanne : pente de colline cultivée, traversée par un chemin exhaussé. Depuis trois jours, il a plu abondemment, le sol s'est tassé, les parties dures ont été délavées et, sur la terre noirâtre, évidemment en grande partie composée de cendres, apparaissent d'innombrables points d'un jaune rouge vif. J'ai cru à des carottes arrachées et négligemment abandonnées. Mais ce sont des débris de brique provenant des

toits et des murs de la cité disparue. Ces vestiges seraient bien plus abondants si les cultivateurs ne fouillaient le sol à une grande profondeur, en *litavant,* dit-on ici, pour en extraire les pierres, tuiles et briques, et les répandre sur les chemins; de là cet exhaussement des voies d'accès.

L'emplacement de Thérouanne avait été réparti entre les habitants du nouveau bourg, par bandes de 80 centimètres de largeur; à la longue ces champs étroits se sont vendus et ont fini par constituer des domaines plus étendus. Mais, à en juger par les cultures, le nombre des parcelles est considérable encore.

L'espace occupé par l'ancienne ville est nettement délimité; une ceinture d'arbres a crû sur les berges des fossés; autant qu'on peut en juger, il pouvait y avoir là 10,000 ou 15,000 habitants. La disparition a été totale; cependant la tradition a toujours conservé le souvenir de la cathédrale; on savait exactement sur quel point s'élevait la métropole d'un des plus anciens diocèses de la Gaule. M. de Bayenghem, propriétaire du sol, a fait exécuter des fouilles qui ont mis à jour la base, très apparente, de l'abside et permis de recueillir de nombreux débris de sculptures. La muraille est en très bon état sur une hauteur de un à deux mètres; mais, entre ces assises du

vaste édifice, c'est une véritable bouillie de cendres mêlées de morceaux de briques, de marbre et de pierre. On s'en est tenu là : il resterait encore à dégager la nef et surtout à enlever les débris. Cette substruction d'une cathédrale gothique serait intéressante, au moins autant que celle d'un monument romain.

J'ai quitté avec une douloureuse mélancolie le site méconnaissable de cette ville puissante dont François I[er] disait qu'elle était, avec Aix-la-Provençale, « un des deux oreillers sur lesquels le roi de France pouvait dormir en paix. » Pendant notre descente, mon aimable guide me montrait, de l'autre côté de la Lys, un coteau en pente très douce couronné par un bosquet. Dans ces arbres est le village d'Enguinegatte, assis au bord de la voie romaine, qui reliait Thérouanne à Arras. Enguinegatte est fameux, au même titre qu'Azincourt et Crécy, par un des désastres dus à la présomption chevaleresque de la noblesse française. Ce ne fut pas la seule défaite que nous ayons éprouvée ici : par trois fois nos troupes y furent battues. En 1479, Philippe de Crèvecœur, le futur maréchal d'Esquerdes, allant au secours de Thérouanne, y attaqua Maximilien d'Autriche avec des forces telles, qu'il aurait été vainqueur s'il ne s'était

étourdiment lancé à la poursuite d'une aile battue pendant que le reste de son armée, laissé sans ordres, se livrait au pillage et, surpris par l'autre partie des forces ennemies, était mis en déroute. En 1513, répétition de ces fautes. Henri VIII d'Angleterre assiégeait Thérouanne, les Français marchent à sa rencontre; au premier choc, l'avant-garde se replie sur la cavalerie qui s'effare et prend la fuite, avec une telle rapidité que, par dérision, la rencontre fut appelée *bataille des Éperons*. Il n'y eut pas quarante hommes tués! Mais les héros de l'armée, La Palice, Bayard, Dunois, ne voulant pas fuir, continuèrent à lutter et furent pris. En 1537, nouvel échec, subi par les troupes chargées de débloquer Thérouanne.

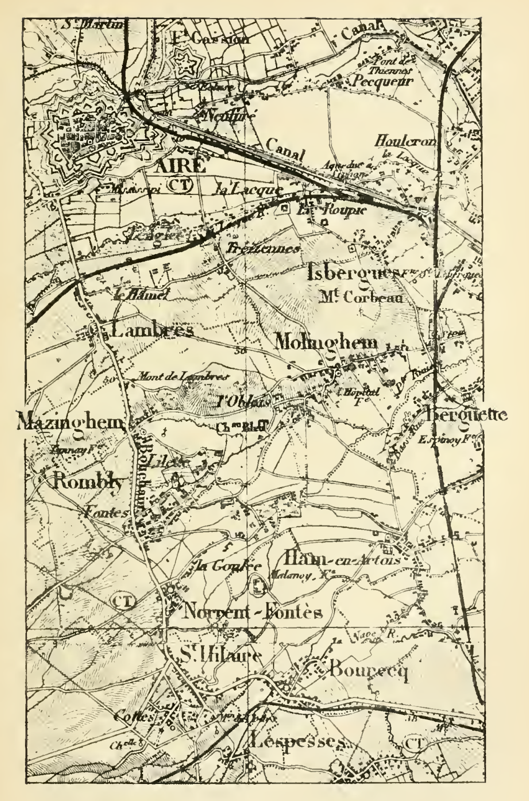
J'ai voulu parcourir ce théâtre d'une si inexplicable panique. C'est un vaste plateau ondulé, d'une terre peu fertile, où l'on songe à créer un vaste camp d'instruction ; des puits ont été creusés au bord de la voie romaine pour assurer l'alimentation des troupes. Le camp serait séparé par le village de l'emplacement où la tradition place le champ de bataille.

Ce village de Enguinegatte ou Guinegatte est un des plus pauvres de la contrée. Il s'allonge

pendant plus d'un kilomètre sur un de ces chemins bordés d'ormeaux, de haies vives et de vergers qui constituent les centres d'habitation sur ces plateaux nus. Cette route forme un angle brusque, le point où elle se replie est marqué par l'église, dominée par une haute tour à flèche de pierre. Les maisons sont de misérable aspect, faites de poutres et de torchis.

Combien douloureuse pour des cœurs français cette visite aux champs de bataille de la Lys, rivière funeste qui avait déjà vu la honteuse journée des Éperons-d'Or, près de Courtrai ! Plus glorieux sont les souvenirs rappelés par la petite ville d'Aire, hier encore place forte, aujourd'hui cité ouverte, bâtie à l'endroit où la Lys, retenue par des écluses, devient navigable, où les canaux d'Aire et de Neuffossé viennent se joindre. Si plus d'une fois la place nous fut enlevée, ce fut après d'héroïques défenses.

Une interminable route y conduit, quittant la chaussée Brunehaut à la sortie d'Enguinegatte, au point culminant du plateau. De là on a une vue immense sur la vallée de la Lys, la plaine d'Aire, une grande partie de l'Artois et de la Flandre. Au cœur du tableau la tour de Saint-Pierre-d'Aire et les cheminées fumantes des usines d'Isbergues. Il semble que l'on va toucher la ville, et cepen-



ENVIRONS D'AIRE AVANT LE DÉMANTÈLEMENT.

dant il y a près de trois lieues de chemin fastidieux.

Enfin voici Aire; jadis on devait la contourner pour y pénétrer; depuis le demantèlement, chaque chemin se poursuit directement vers la rue la plus proche par une avenue régulière tracée sur l'emplacement des talus de contrescarpes et des fossés.

Dans son enceinte puissante, flanquée de nombreux bastions, Aire avait grande allure. Quand on avait pénétré par l'une de ses trois portes. traversé des ponts-levis, franchi des poternes, on retrouvait une ville des siècles passés, tranquille et proprette, dont les vieilles maisons espagnoles ont conservé leurs sculptures. La *maison du Brasseur*, ornée de figures représentant la fabrication de la bière, sert encore de brasserie. Sur la place, l'hôtel du Baillage, ou corps de garde, est un des plus charmants édifices civils du Nord; il donne à la grande place, où l'hôtel de ville dresse son beffroi, un caractère d'élégante majesté.

L'église Saint-Pierre, flanquée d'une haute tour, est à l'entrée, vers la gare. Jadis, quand le rempart fermait la petite place entourant cette église, une des plus belles de l'Artois, il y avait là un cadre vieillot, plein d'un charme mélancolique. Maintenant les remparts sont tombés, les

terres des ouvrages ont servi à combler les fossés, et cet aspect charmant des choses a disparu. De larges avenues, des rues commencent à se border de constructions élégantes, quelques usines se dressent déjà, annonçant des destinées nouvelles.

La navigation est la principale industrie d'Aire ; cette ville de 8,500 habitants est en quelque sorte la gardienne des eaux pour la Lys canalisée et les deux canaux qu'elle alimente par la réglementation de la rivière. Cependant, Aire, tout en voyant passer près de 15,000 bateaux chaque année devant elle, ne figure pas dans la liste des 42 principaux ports du réseau navigable du Nord et du Pas-de-Calais. Par contre, à une lieue de là, Isbergues est au 12e rang avec 185,000 tonnes de trafic par an. Avant la guerre, Isbergues était un village de 800 habitants à peine, célèbre par une chapelle de pèlerinage, ombragée de grands arbres. L'industrie métallurgique, qui ne pouvait rencontrer à Aire, ville soumise aux servitudes militaires, l'emplacement et la sécurité dont elle avait besoin, a choisi les bords du canal, à l'endroit où le chemin de fer le franchit, pour y placer d'importants établissements. C'est une installation d'origine récente, car la construction eut lieu de 1881 à 1883. Création assez singulière; elle est

due à la vente à la Compagnie des Aciéries de France, par la Compagnie d'Orléans, de ses usines aveyronnaises d'Aubin. Ces dernières devaient fabriquer les rails nécessaires à la transformation des voies du réseau d'Orléans, mais on se décida à aller s'installer à proximité des houillères du Nord et des ports de Calais et de Dunkerque, afin de trouver des débouchés plus étendus. Les travaux furent activement menés ; quand, en 1889, M. Sadi Carnot vint inaugurer le nouveau port de Calais, il put voir l'usine en plein fonctionnement. Deux grands hauts fourneaux de 20 mètres de haut et d'une capacité de 350 mètres cubes produisaient des fontes supérieures au moyen de minerais de Bilbao et de Carthagène, qui étaient ensuite transformés en acier en deux convertisseurs Bessemer munis chacun d'un bassin de coulée permettant de faire jusqu'à cinquante-six opérations par vingt-quatre heures. Des « trains » puissants donnaient au métal sa forme définitive. Les trains à rails fournissaient par mois 8,500 tonnes de rails à double champignon de 38 kilogrammes le mètre. La transformation du charbon en coke était l'œuvre de 100 fours.

Isbergues est intéressant par son isolement loin des grands foyers métallurgiques ; il a tout

fallu créer : l'usine, le port, les cités ouvrières ou corons[1]. Son importance est grande, car il fournit la presque totalité de l'acier fabriqué dans le Pas-de-Calais : 28,197 tonnes de rails et 11,082 tonnes d'aciers marchands en 1892. En 1896, la production a atteint 76,000 tonnes.

Près d'Isbergues, à l'entrée du grand village de Molinghem, en partie peuplé d'ouvriers, sur le territoire de Berguette est l'importante gare de ce nom, où aboutissent les chemins de fer de Saint-Omer, de Dunkerque, d'Arras et d'Armentières, d'où se détache l'embranchement des houillères de Fléchinelle. C'est pour les usines une cause de prospérité, tandis que les villes semblaient condamnées à végéter; trop longtemps leurs fortifications ont repoussé l'industrie, et celle-ci leur tient rigueur. Ainsi, non loin d'Isbergues, la pauvre cité de Saint-Venant n'a jamais pu retrouver l'importance que lui donnait son rang de place forte. Un mur en terre précédé d'un fossé lui servait d'enceinte. En 1867 ce rempart a été détruit. La cité, menue, menue ! paraît effarée d'être à la lumière. Les rues mornes, les casernes à demi ruinées produisent une impression de tris-

1. La population d'Isbergues est aujourd'hui de 2,427 habitants.

tesse. Du passé guerrier de l'humble ville, qui ne renferme pas 1,000 habitants dans l'ancienne enceinte, sur les 3,197 de la commune[1] il reste une pompe servant de fontaine, donnée en 1776 aux habitants et *à la garnison* par Louis XVI.

Dans cette partie des rivages de la Lys, il faut aller à Merville, La Gorgue et Estaires pour retrouver des cités vivantes, grâce à l'industrie. Elles sont voisines de Saint-Venant ; une longue rue champêtre aux maisons basses, couvertes de chaumes ou de tuiles rouges, protégée par un grand rideau d'ormeaux, relie Merville à la cité guerrière déchue[2].

1. Dont 919 dans un important asile d'aliénés.

2. Sur Merville et les autres villes de la Lys, voyez la 18e série du *Voyage en France*, chapitre X.

IX

LE PAYS NOIR DE BÉTHUNE

Béthune il y a cinquante ans. — Béthune aujourd'hui. — Destruction des remparts. — Découverte de la houille. — Le bassin houiller du Pas-de-Calais. — Les corons de Bully-Grenay. — La vallée de la Lawe. — La vallée de la Clarence et ses mines. — Pernes. — La gare d'eau de Violaines. — La plaine de Gohelle. — Les canaux du pays noir. — Les mines de Marles et de Ferfay. — Auchy et Fléchinelle. — Lillers et ses cordonniers.

Lillers. Septembre.

Me voici au Pays Noir, nom nouveau pour une chose nouvelle. Il y a cinquante ans, nul pays n'était plus ignoré que celui-ci. Région agreste, aux plaines vastes et monotones, vallées étroites, couronnées de villages livrés à la culture. Il ne semblait pas que l'industrie dût jamais entamer ces contrées tranquilles. La guerre seule leur avait donné quelque éclat. Les sièges dont Béthune fut l'objet, la glorieuse journée de Lens tiraient l'*avouerie* de Béthune de son obscurité.

La capitale de cette petite province était elle-

même une fort petite ville, peuplée de moins de 7,000 habitants, garnison comprise. Abel Hugo la décrivait ainsi : « Béthune est située sur un roc, au pied duquel passent la Brette et le canal de la Lawe qui se jette dans la Lys. Le plan de la ville est un triangle irrégulier dont le château occupe un des angles. Les fortifications consistent en bastions, demi-lunes, contre-gardes, et quelques anciennes tours ; le château est isolé de la ville. »

On ne reconnaîtrait guère le Béthune d'aujourd'hui dans cette description. Je ne sais s'il y eut jamais un *roc,* mais rien ne répond moins à l'idée d'une forteresse que cette cité couronnant un coteau bas, entourée d'une ceinture de larges boulevards reliés à la gare par une élégante avenue et de beaux quartiers neufs entourant un jardin public, tracé avec beaucoup de goût. Il faut traverser ces voies nouvelles pour retrouver l'antique cité, d'aspect flamand, dont les rues aboutissent à la grande place, dominée par la tour élégante d'un des plus beaux beffrois du Nord, malheureusement entouré à sa base par de hautes maisons. Peu de monuments en dehors de ce symbole des libertés municipales, sauf l'église Saint-Waast. Le théâtre est à l'épreuve de la bombe : c'est une ancienne poudrière voûtée !

Des boulevards de ceinture, la vue est très

étendue ; mais, sauf vers le nord-est où les terres mouillées des Pays-Bas ou pays de Lalleu sont une mer de verdure, on n'aperçoit partout que de hautes cheminées d'usines et les bâtiments étranges des fosses à charbon. Plaines de Lens, coteaux de Gohelle, hauteurs bordant la Lawe, la Clarence ou la Nave, montrent partout des flots de fumée noire. Sur tout le pays plane un voile sombre.

C'est ici le plus riche bassin houiller de France, plus riche que celui de Saint-Étienne, plus riche même que celui d'Anzin. Dans un immense rayon autour de Béthune, dès les abords immédiats de la ville, la houille monte sans cesse au jour, emplit les wagons, charge les gabares, va dans toute la contrée industrielle du Nord, jusqu'à Paris et au delà, alimenter les usines et les foyers domestiques.

Découvert, par hasard, vers 1842, puis méthodiquement reconnu et mis en valeur d'un seul jet, le bassin houiller du Pas-de-Calais est un type remarquable d'organisation commerciale et sociale. Les fosses sont des usines modèles, les cités ouvrières ou corons sont vastes et aérées. Et cependant, on revient d'une course dans ces plaines avec une impression pénible. Le paysage est monotone, quasi lugubre, sauf en mai et

juin, quand les blés, les colzas, les lins, les œillettes, verts ou fleuris ondulent comme la mer. Alors le pays est vraiment beau, d'une beauté robuste, comme il sied aux Flandres, et l'on comprend la prédilection du grand paysagiste Jules Breton pour son village natal de Courrières, où il a peint tant de chefs-d'œuvre.

La zone minière du Pas-de-Calais empiète un peu, pour quatre concessions, sur l'arrondissement de Lille, dans le département du Nord ; pour cinq, sur une petite partie de l'arrondissement d'Arras ; pour deux sur Saint-Pol ; pour une sur Saint-Omer. Les mines de Hardinghem dans le Boulonnais[1] sont entièrement dans l'arrondissement de Boulogne. Des vingt-deux concessions, dix-huit seulement sont exploitées, dont dix-sept dans le bassin de Béthune. Le nombre de sièges ou centres d'exploitation est de 59 avec 86 puits en activité dont 70 d'extraction[2].

La production, en 1896, déduction faite des déchets de triage et de lavage, a été de 11,870,661 tonnes. Le nombre d'ouvriers s'est élevé à 47,902 hommes, femmes et enfants.

J'ai tenu à parcourir les différentes voies fer-

1. Voyez la 18e série du *Voyage en France*, page 339.
2. Chiffres de 1896.

rées qui traversent le bassin houiller. Ici, il est inutile de songer à se rendre à pied de mine en mine; ce serait terriblement fastidieux, toutes se ressemblent : mêmes bâtiments pour les fosses, mêmes corons de briques. Pour se rendre compte de l'aspect général du pays, il suffit de se tenir à la portière du wagon.

Je suis allé ce matin à Violaines prendre la ligne des houillères exploitées par la Compagnie des mines de Béthune.

C'est une voie droite comme un I, aboutissant à la gare de Bully-Grenay, centre du réseau ferré de la Gohelle; la voie traverse dans toute sa largeur cette vaste plaine en laissant à droite les villages d'Auchy et de Cambrin. A Vermelles et Mazingarbe on passe entre deux rangées de corons rouges placées au milieu de vertes moissons. La population a des mœurs rappelant un peu celles du peuple japonais. Les enfants à demi nus, quand ils ne sont pas à l'état de nature, jouent sur le seuil; d'autres barbottent dans de grandes cuves pleines d'eau où les mamans les savonnent avec énergie. Par les fenêtres ouvertes, on assiste à la vie intime de ces ménages laborieux. Le train file rapidement, mais les maisons sont si nombreuses et uniformes, l'existence est si peu variée, que le tableau semble toujours le même.

Un moment interrompus, les corons recommencent, plus serrés, formant une véritable ville autour de la gare des Brebis. Ceux-ci sont plus gais, des arbres verts, des jardinets entourent les maisons des mineurs.

A Bully-Grenay, on retrouve les wagons de la Compagnie du Nord, sur la ligne de Lens à Saint-Pol, un chemin de fer économiquement construit, que n'effraient ni les fortes rampes ni les courbes et qui se tord comme un serpent au pied et sur le flanc des collines de l'Artois. Au départ de Bully, le train descend rapidement au fond de la plaine, comme pour aller prendre d'assaut les collines, à Sains il les contourne vers le sud, et, tantôt montant, tantôt descendant, s'arrêtant à chaque instant pour desservir les nombreux villages abrités dans le creux des vallons ou juchés au sommet des coteaux, se dirige sur Bruay. La colline arrondie qui porte le bois et les ruines d'Olhain domine de 150 mètres les plaines de Béthune, commandant tout le pays. Après la gare de Ruitz, on aperçoit, au milieu d'un bosquet, le donjon et les tours du vieux château de Labussière. En face, de l'autre côté de la vallée profonde où coule la Lawe, les corons de Bruay couvrent un coteau dénudé. Les hautes constructions des fosses dominent ce paysage morne. Des torrents de fumée

PLAINE DE GOHELLE ET COLLINES DE BÉTHUNE.

Échelle au 1/320,000e

noire s'échappent des cheminées, montant lentement dans le ciel bleu. Au pied du ravin, on aperçoit les toits rouges de Bruay et de Divion.

Le chemin de fer tourne brusquement au sud pour entrer dans la vallée de la Lawe. A la base d'une colline qui porte une des plus curieuses et des plus pittoresques églises du pays, Houdain cache ses maisons dans la verdure. Le petit vallon qui prend naissance au-dessous du bois d'Olhain offre des perspectives ombreuses, mais n'est qu'une apparition. Le train gravit péniblement les coteaux. Au fond du vallon, la Lawe, cachée par les arbres de ses rives, coule auprès de villages que l'on distingue à peine : Beugin, la Comté, Bajus. La ligne traverse quelques bois verdoyants, passe devant un moulin de pierre dont les rouages gisent au sommet, sur la plate-forme découronnée, et atteint, à Diéval, le point culminant, à 132 mètres au-dessus de la mer. Peu après on rencontre à Brias la ligne de Béthune et l'on descend vers Saint-Pol.

Voici Saint-Michel et sa ravissante église, bâtie sur un promontoire au pied duquel la Ternoise se forme de deux ruisseaux clairs, puis Saint-Pol[1].

---

1. 18e série du *Voyage en France*, pages 315 et suivantes.

Rentré le soir même à Béthune, je suis reparti le lendematin pour Brias, afin de visiter la vallée de la Clarence. La voie ferrée traverse le marais coupé d'*hortillonages* où la Lawe, la Brette et la Blanche traînent leurs eaux paresseuses. Béthune semble grandir; dans un pêle-mêle pittoresque, ses maisons couvrent un mamelon arrondi, dominé par la tour trapue de Saint-Waast et le beffroi qui donne encore à la cité démantelée une allure guerrière. Le marais franchi, on est en plein pays noir, la fosse d'Annezin qui avoisine la grande gare de triage de Fouquereuil apparaît la première; du sommet de cette fosse on peut voir fumer les puits des compagnies de Marles, de Bruay, de Ferfay et d'Auchy.

Au delà de Fouquereuil, l'embranchement de Saint-Pol se sépare de la ligne d'Hazebrouck et entre dans la vallée de la Clarence; d'abord large et marécageuse, cette vallée se resserre, et quand le chemin de fer des mines de Marles la quitte pour gravir la colline d'Auchel, elle se fait gorge, gorge profonde où les villages se pressent, où la rivière d'un bleu sombre, retenue par les écluses des moulins, se tord entre deux minces ourlets de prairies d'un vert intense, semées de pâquerettes et de renoncules. Les pentes ont été malheureusement trop dénudées, en certains points le cal-

caire du sous-sol se montre à nu, en taches blanches ; mais vienne avril, et les moissons verdoyantes recouvriront le sol crayeux.

Au milieu d'un cirque de coteaux semés de bouquets d'ormes et de trembles, où dix vallons viennent unir les lignes de saules étêtés bordant leurs ruisseaux, s'étend le gros bourg de Pernes, principal centre de population de la vallée de la Clarence. Des gisements importants de phosphate avaient été découverts à Pernes, ils sont presque épuisés, mais la houille remplacera cette richesse : une compagnie, dite des mines de la Clarence, achève en ce moment des installations de fosses près de Camblain-Chatelain, où le charbon a été trouvé. En outre, Pernes a d'importantes usines à ciment produisant 20,000 tonnes par an [1].

Le chemin de fer, à partir de Pernes, s'élève par de longues rampes en décrivant des courbes brusques qui, à chaque instant, font paraître le paysage sous un nouvel aspect. La voie ferrée doit gagner une différence de niveau de près de cent mètres sur une longueur de 6 à 7 kilomètres à peine.

---

1. Sur les phosphates, voyez les chapitres IV et V du présent volume et le chapitre XIII de la 17e série. — Sur les ciments, voyez le chapitre IX de la 9e série ; la 11e série, chapitre XIII ; la 18e série, chapitre XXI.

Me voici de nouveau à Violaines, commune peuplée de mineurs et située près de la petite ville de La Bassée, au bord du canal où se chargent les charbons d'une grande partie des houillères. Là est la gare d'eau, le *rivage*, dit-on ici, de la Compagnie de Béthune.

Cette gare d'eau est un des plus beaux travaux effectués par les ingénieurs dans ce siècle qui a vu tant de grandes œuvres. Il a fallu ouvrir le bassin dans une terre argileuse au prix de difficultés inouïes. La hauteur des quais verticaux est considérable. Les wagons de chemin de fer, les machines à charger les bateaux paraissent si petits, vus du fond du bassin, qu'on dirait des machines de poche.

Montons sur ces quais. Tout un train de charbon vient d'arriver de la plaine de Gohelle, de Vendin-le-Vieil ou de Bully-Grenay. Les wagons sont détachés des trains; au fur et à mesure qu'ils arrivent sur ces machines qui dominent l'abîme — des culbuteurs — ils sont basculés et versent leur charbon dans une trémie qui les dispose au bas, en assises régulières, dans les péniches qui doivent l'emporter à Paris.

Cette opération se fait rapidement; à peine le temps de la suivre : on peut en dix heures verser deux cents wagons dans les chalands, c'est-à-

dire deux mille tonnes, le chargement de dix bateaux.

Afin de rendre la manœuvre plus rapide, on a imaginé de faire mouvoir automatiquement les bateaux le long du quai; une chaîne sans fin mue par une machine à vapeur est placée contre le mur ; elle roule à deux hauteurs différentes sur des galets, la partie supérieure dans un sens, la partie inférieure dans l'autre ; les péniches s'amarrent aux anneaux de la chaîne et sont ainsi remorquées sans peine au fur et à mesure que les culbuteurs font leur œuvre.

En tournant le dos au bassin, on a une vue superbe sur la plaine de Gohelle, immense et nue, où se dressent les noires constructions des fosses à houille ; au delà, vers le sud, une longue ligne de collines bleuâtres se profile, terminée au-dessus de la plaine par une sorte de promontoire.

Chaque compagnie possède son port, celles qui sont loin des canaux ont construit des embranchements permettant aux bateaux d'arriver au cœur des exploitations. Ainsi la Compagnie de Courrières a prolongé le canal de Lens, ainsi la Compagnie de Nœux a relié Beuvry au canal d'Aire par un tronçon navigable de trois kilomè-

tres sur lequel elle a établi son rivage. Les mines de Bruay ont un chemin de fer industriel reliant leurs fosses à la vallée de la Lawe, vers un superbe rivage situé au-dessous de Béthune et près duquel aboutit une autre ligne venant des mines de Marles. Les gares d'eau de ces deux compagnies, avec leurs quais et leur outillage perfectionné, sont dignes de nos ports maritimes les mieux installés.

Les mines de Marles ont leurs fosses à une grande hauteur au-dessus de la Clarence, autour du gros village d'Auchel, peuplé de 5,308 habitants ; 2,400 autres résident dans les vastes corons bâtis au bord de la route de Dunkerque, entre le bois Rombert et le bois Saint-Pierre. Là sont également une partie des corons de la petite concession de Ferfay, reliée au réseau ferré par un embranchement aboutissant à la gare de Lillers, dans laquelle s'embranche également la ligne conduisant aux fosses, en ce moment inexploitées, de la concession d'Auchy-au-Bois. Les puits, que l'on se borne à alimenter pour épuiser les eaux, sont voisins de ceux de la Compagnie de Fléchinelle, la moins importante du bassin à l'heure actuelle[1], unie par une ligne industrielle à la gare de Berguette et au rivage d'Isbergues.

1. 19,104 tonnes en 1896.

Lillers, malgré les embranchements qui relient sa gare au bassin houiller, n'a pas été envahi par la grande industrie métallurgique. La ville, cependant, compte près de 8,000 habitants et est le siège d'un travail considérable. Ici, la chaussure occupe presque tout le monde. Cette fabrication a été implantée, dès 1823, par M. Ovide Fanien, dont la maison est une des plus considérables de France ; depuis lors, d'autres fabricants sont venus s'installer. Par la date, la manufacture de Lillers est la plus ancienne de notre pays. Dès 1867, elle fonctionnait à la vapeur. Cependant, elle est restée isolée, dépassée pour le nombre des ateliers et le chiffre d'affaires par les nouvelles venues : Nancy, Fougères, Blois, Limoges et Romans[1].

L'usine Fanien est célèbre parmi les économistes par ses maisons ouvrières, dont on avait construit un spécimen à l'exposition de 1889 ; ces habitations, au nombre de 160, ont deux pièces au rez-de-chaussée, trois pièces au premier, « parfaitement agencées et de bonne dimension ». Le loyer de ces maisons, qui ont coûté de 2,086 fr. à

---

1. Sur l'industrie de la chaussure, voyez 5e série du *Voyage en France*, chapitre XVI ; 9e série, chapitre XIII ; 16e série, chapitre XXI ; 17e série, chapitres XI, XII, XIII et XV ; 18e série page 413.

2,265 fr., est de 2 fr. 50 c. par semaine, soit 130 fr. par an.

Lillers, ville florissante, a peu conservé de son passé, sauf une intéressante église romane, construite en 1643, et le plus ancien puits artésien que l'on connaisse en Europe. Il a été foré en 1126 ou 1210, on ne sait au juste, et le jaillissement en fut fortuit. Depuis lors, ces puits ont été creusés en grand nombre dans cette partie de l'Artois et ont pris leur nom de celui de la province.

Lillers, par la nature de son industrie, reste à l'écart des troubles qui frappent si souvent la région houillère. J'ai parcouru souvent les fosses et les corons aux heures d'agitation, notamment lors de la grande grève de 1893. Je retrouve les pages que j'écrivais alors [1].

1. Voyez, à la page suivante, chapitre X.

X

L'ARMÉE AU PAYS NOIR

Départ pour la grève. — Embarquement. — La vie militaire dans la mine. — Lens. — Les cuirassiers à Bully-Grenay. — Un gendarme sur deux rangs. — Champ de bataille de Lens. — La colonne de Condé. — Un paysage historique.

Lens. Septembre 1893.

Dans l'immense plaine ondulée, rase, sans arbres, sans eau courante, se dressent de hautes cheminées vomissant des flots de fumée noire et entourées de constructions fantastiques. Près de là s'alignent, mélancoliques et mornes, entre une large rue et des jardinets absolument semblables, des maisons basses d'un type uniforme, en briques rouges, couvertes en tuiles de même teinte. C'est la mine de charbon, ce sont les corons.

Au loin, à l'infini, le sol est vert de la verdure falote des betteraves, ou roux de la terre forte des emblavures. La plaine paraîtrait morte sans le panache de fumée d'une locomotive ; surtout sans le passage continu de patrouilles de cuirassiers,

de dragons ou de gendarmes sur les chemins qui relient fosse à fosse, coron à coron. On dirait les préparatifs d'un exercice ou d'une bataille.

Que font nos soldats au milieu du pays noir, comment vivent-ils, comment prennent-ils cette existence d'état de siège ? J'ai voulu le voir de près, une fois les manœuvres finies.

Les manœuvres finies, c'était, jusqu'à l'arrivée des « bleus », le repos et la tranquillité. On en profitait pour aller en congé. Les corps de troupe, réduits à l'état de squelettes par le départ de la classe et des réservistes, s'endorment pour ainsi dire. La vie militaire se borne aux gardes, aux corvées de quartiers, à de fastidieuses théories. Après le grand surmenage des inspections et des réunions d'automne, ce calme soudain n'est pas pour déplaire aux troupiers, peu nombreux, qui restent à la caserne.

Et tout à coup ce repos est supprimé.

La grève a éclaté quelque part, on prévoit que les ouvriers surexcités pourraient, dans un moment de colère, tuer la poule aux œufs d'or, brûler ou noyer la mine nourricière à laquelle ils doivent leur subsistance et celle de leurs enfants. Adieu, pour les officiers, les projets de vacances, les chasses depuis si longtemps projetées ; adieu, pour les soldats, les heures de farniente. Il faut,

brusquement, faire le sac au complet et non pour la frime ; descendre dans la cour, se former en colonne, faire une étape si le trajet est court, s'il est long, aller à la gare et accomplir, pour tout de bon, l'opération d'embarquement apprise au printemps.

En route donc pour le chemin de fer. Si l'on a la chance d'avoir une gare sur une grande ligne, on sera vite embarqué ; si l'on est, au contraire, sur un embranchement, il faudra rejoindre une station de la voie principale, car, la guerre n'étant pas déclarée, on ne veut pas interrompre le trafic. Ainsi, le 9ᵉ cuirassiers a dû se rendre de Senlis à Creil où, à neuf heures du soir, il a commencé son embarquement.

J'arrivais à ce moment à Creil. Au milieu de la foule, devant la gare, les beaux soldats défilaient un à un pour se rendre aux quais où les chevaux étaient aussitôt conduits dans les wagons. A la clarté vacillante des rares becs de gaz, l'immense file, dont la queue se perdait dans les ténèbres et ne se devinait que par des éclairs provenant d'un jet de lumière sur les casques et les cuirasses, avait un aspect tragique. Involontairement on songeait au départ pour une guerre ; l'obsession devenait si puissante, qu'on ne pouvait réprimer un frisson.

Le train est formé, il s'allonge, énorme, sur la voie de garage, plein de rumeurs de chevaux qui piaffent, s'ébrouent, tirent sur leur longe. Dans une autre partie du convoi, des lueurs filtrent par le vasistas des fourgons où les hommes sont assis sur les bancs de mobilisation, tandis que des wagons de 1re et de 2e classes, aux larges baies, apportent comme une illumination dans ce tableau un peu sombre.

Le signal est donné, le convoi s'ébranle, il roule dans la nuit ; au point du jour il s'arrêtera dans l'immense gare de Lens, en ce moment presque morte, mais où, pendant le travail des mines, 1,200 employés forment sans cesse les trains de houille destinés à l'industrie.

Les troupes sont maintenant arrivées. Ici commencent les embarras. On ne peut songer au cantonnement, puisque le mineur, chez lequel on pourrait loger, est parfois celui-là même qu'on doit surveiller. On ne peut mettre les officiers et les soldats chez les ingénieurs, les employés et les porions de la compagnie, les fauteurs de trouble y montreraient aussitôt une connivence entre l'armée, c'est-à-dire le gouvernement, et les patrons. Il faut alors s'ingénier à trouver autre chose. On réquisitionne la mine elle-même : des

bureaux, les uns serviront aux comptables, les autres, garnis avec les lits et les civières préparées pour les blessés de la fosse en cas de catastrophe, deviendront des dortoirs pour les officiers. Des hangars, des ateliers seront jonchés de bottes de paille et abriteront les sous-officiers et les hommes. Sous des appentis, dans les forges, on mettra les cuisiniers.

Maintenant, l'installation est faite ; elle n'a demandé qu'un instant. Il semble que nos soldats ont toujours eu pour gîte les abords d'une fosse à charbon. La vie militaire du pays noir a commencé.

Nous la voyons de près, de la portière même du wagon qui, de Lille, conduit au cœur de la grève. Aux abords de la gare de Libercourt, à côté de la voie, les fosses d'Ostricourt apparaissent, toutes neuves, avec leur immense approvisionnement de poteaux destinés au boisage des galeries. La cheminée fume, on entend le bruit des machines, mais elles servent uniquement à pomper les eaux qui pourraient noyer la mine. L'âme même de la fosse, le mineur, fait défaut. Au milieu de ce chaos passe un soldat : un petit fantassin dont la culotte rouge et la capote d'un bleu fané se détachent avec vigueur sur le fond sombre d'un haut amas de déblais sortis des profondeurs

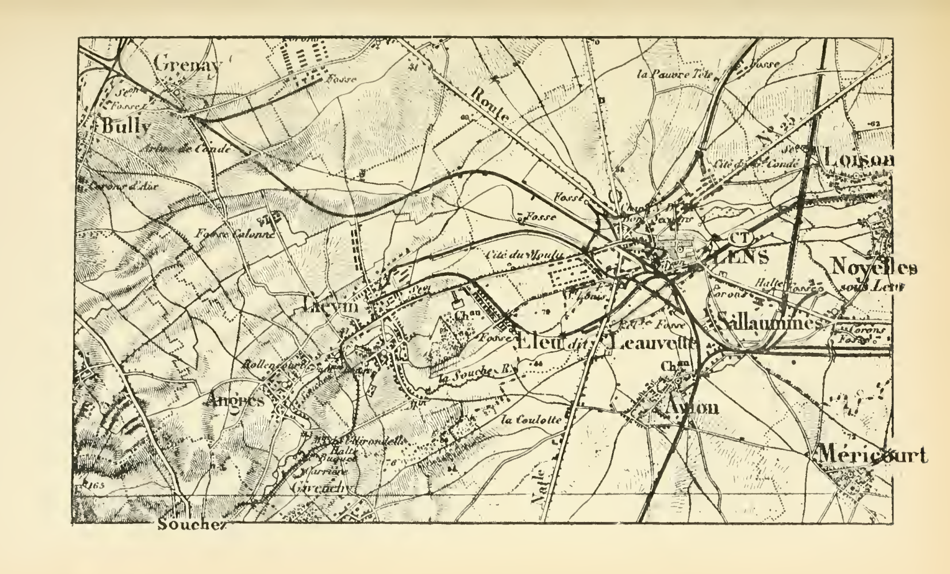
du sol. Il a son fusil à l'épaule, ainsi une vedette aux avant-postes. Au sommet même du monticule, dominant la plaine immense, la mine et la nappe mouvante des bois d'Oiguies, où l'automne met déjà d'adorables teintes fauves, rouges ou dorées, un autre soldat, l'arme au pied, surveille le pays. A quoi songe-t-il le petit soldat? Il a sous les yeux un paysage historique : voici Mons-en-Pévèle, la plaine de Bouvines, la plaine de Lens, la plaine de Denain, Lille et Tourcoing, toute l'histoire guerrière de la vieille France et de la France de la Révolution. Peut-être évoque-t-il les milliers d'autres soldats, artisans de ces victoires, qui reposent autour de lui? Non, il ignore tout cela : il pense que, dans une heure, on le relèvera de faction et qu'il mangera sa soupe. Cette pensée prosaïque ne l'empêchera pas d'être un héros quand l'heure sonnera.

Le train, un train-tramway, file à une allure rapide, mais s'arrête à chaque instant. Hameau de cultivateurs, coron de mineurs sont ainsi desservis. Nous pouvons, au passage, surprendre la vie intime du pays. Sous le ciel bas, hommes et femmes arrachent les betteraves de la terre humide et les jettent dans de grands chars qui les conduiront à la sucrerie, à la gare ou au canal. Vie rurale banale et sans poésie que celle-là ; com-

bien est plus gai le tableau de la moisson, ou la fenaison avec l'odeur exquise des foins, ou la vendange avec ses rumeurs. Voilà, peut-être, ce que se dit le dragon en traversant les champs, pour porter un rapport au commandant du secteur. Et il songe à sa joyeuse Touraine, où les horizons sont si doux, les collines si heureuses.

Henin-Liétard, Billy-Montigny, grosses et noires bourgades, défilent, entourées de fosses immenses. A l'entrée, des soldats : génie ou ligne ; tout autour, d'incessantes patrouilles. Des groupes de dragons s'en vont par les champs, ayant à leur tête un gendarme, représentant de la loi ; car, seul, le gendarme a le droit de dresser procès-verbal ; les dragons sont requis pour lui prêter main-forte. Au milieu des tas de charbon et des poteaux, montent des fumées légères : ce sont les foyers où l'on confectionne le rata. Toutes les armes ont leur cuisine ; même les gendarmes, privés de leur ménagère, ont délégué un des leurs pour procéder à la popotte. Ce n'est pas une des moindres curiosités de la grève que ce Vatel en baudrier jaune surveillant le pot-au-feu.

Les fosses deviennent de plus en plus nombreuses ; voies ferrées, canaux, chemins s'enchevêtrent dans une plaine morose hérissée de hautes cheminées. Une ville aux maisons basses, aux



Grenay
Fosse
Bully
Route
la Pauvre Tête
Loison
LENS
Noyelles
sous Lens
Fosse
Fosse
Fosse Calonne
Cité du Moulin
Liévin
Sallaumines
Eleu dit Leauvette
la Souche R.
Angres
Avion
la Coulotte
Méricourt
Givenchy
Souchez
165

larges rues apparaît. C'est Lens, la capitale du pays noir. La cité est presque morte ; le mineur reste chez lui ; on n'aperçoit dans les rues que des soldats, fort rares, tous ont le fusil en bandoulière et le ceinturon garni de cartouchières ; ils s'en vont par deux, sauf les porteurs d'ordres.

Ici, on a trouvé un gîte central. Lens est une vieille cité espagnole. Les Espagnols en avaient fait une de leurs places d'armes. Petite, très petite ville alors, elle a, depuis, fait éclater son corset de pierre. Le noyau de Lens, rue large et irrégulière, est enveloppé de longues voies ouvrières, aux maisons de brique. Du temps de la ville guerrière, il reste une vieille porte et, tout auprès, une caserne où les troupes espagnoles dormirent pour la dernière fois, le 19 août 1648. Le lendemain, le duc d'Enghien, qui devait être le grand Condé, les chassait de l'Artois. Dans cette caserne, on a cantonné les troupes, mais leur installation est fort rudimentaire : elles doivent faire la soupe au dehors, entre les tas de pavés du dépôt de la voirie de Lens. Les pavés ont servi à la confection des foyers.

Lens a de l'infanterie et des cuirassiers. Les officiers ont trouvé gîte dans les hôtels dont la clientèle ordinaire a fui. La table d'hôte est remplie par de sobres uniformes. On y parle peu,

mais si les mineurs pouvaient venir là, ils entendraient causer d'eux tout autrement qu'on ne le leur raconte. Les sympathies pour ces travailleurs du sous-sol, dont l'existence est pleine d'un mystère quasi tragique, sont vives dans l'armée, mais aussi on les plaint de se laisser conduire par des meneurs dont les ambitions sont par trop apparentes. Toutefois, le mineur sent confusément ces sympathies, c'est pourquoi, malgré la grève, le soldat et l'officier sont bien vus de cette population qu'ils doivent surveiller — et protéger contre elle-même.

Après Lens, le pays noir continue ; plus peuplé encore, peut-être, autour de Bully-Grenay et de Nœux. Partout des fosses, partout des corons d'une régularité désolante. Ici les noms ont des sonorités inattendues et douces. Vermelles, les Brebis, le Philosophe, Notre-Dame de Consolation, semblent loin de l'armée et loin de la grève.

A Grenay, la fosse n° 1 est occupée par des cuirassiers du 9e. On leur a aménagé l'atelier des charpentiers. Entre les machines-outils qui continuent à débiter le bois avec un ronflement strident, on a établi des mangeoires et étalé de la litière. Les chevaux, tout sellés, sont alignés. Sur des tablettes, sur le sol, les cuirasses et les

casques sont posés ; aux murs pendent les sabres et les petites carabines, merveille de notre armement. Le sol, jonché de paille, sert de lit, les sous-officiers ont reçu des paillasses. Ce casernement improvisé fait plaisir à voir par son ordre méticuleux et sa propreté. Les cuirassiers, ces braves soldats, si hauts de taille, si lents d'allure, de physionomie si douce, ont jeté une couverture sur une table et jouent aux cartes. Malgré le bruit des machines, le calme est absolu dans ce vaste hall où la température est tiède, tandis qu'au dehors une pluie froide fait rage.

De temps en temps, un ordre arrive : un cavalier endosse sa cuirasse, coiffe son casque, saute en selle et va se joindre à une patrouille ou porter un pli, tandis qu'un autre, trempé par l'averse, vient prendre sa place.

La journée s'écoule ainsi, monotone, presque molle. On se laisse vivre. Une seule crainte, celle d'avoir à réprimer quelques troubles, d'être appelé à marcher contre les mineurs, pour qui l'on éprouve une amitié réelle.

Dure mission, devoir terrible ; mais c'est le devoir, nul ne s'y soustraira.

Dans les campements de l'infanterie, le caractère se montre plus gai. Les petits fantassins rient,

font, en jouant, les farces classiques du corps-de-garde. On cause aussi, on discute de la grève, on cherche les moyens de l'apaiser. Chacun a son mot. Cependant, on ne comprend guère la lutte. Paysans et petits ouvriers enrégimentés, voyant la vie aisée du coron : le gîte, le chauffage, le jardin assurés, le médecin et le pharmacien sans débours et, avec cela, des salaires de 5 et 6 fr. par jour, ne sont pas loin d'envier le sort des mineurs. Seul, un petit maigre développe des théories avancées : pour lui, on a raison de se mettre en grève, les patrons gagnent assez d'argent à ne rien faire. Avec l'accent de Belleville, il cherche à épater son auditoire par des phrases de réunions publiques. Les autres, les yeux ronds, bouche bée, l'écoutent développer son programme de réforme sociale.

Tout à coup, une voix s'élève, un bon gros tambour s'adresse à l'orateur :

— Tais-toi donc, le Parisien, tu m'as l'air de chercher à mettre un gendarme sur deux rangs !

Toute la bande éclate de rire ; le Parisien tout le premier, car, au fond, il pense, lui aussi, qu'il serait heureux, à la Villette, avec sa maison, son potager, du charbon à discrétion et 6 fr. par jour.

Au-dessus de Grenay se dresse le monticule

ou plutôt la boursoufflure du sol sur lequel se tenait Condé pendant la bataille de Lens. Il y avait là, dominant la plaine rase — alors déserte, car on ne soupçonnait guère la houille — un arbre isolé. Lorsqu'après sa feinte attaque sur Lens et sa fausse retraite dans la direction de Béthune, le vainqueur de Rocroi eut attiré la garnison de Lens et l'armée espagnole du duc Léopold à sa poursuite, il s'arrêta sur la hauteur à l'abri de cet arbre ; quand il vit l'ennemi à portée, il lança comme une trombe l'armée qu'on croyait en fuite. En vain la cavalerie de Lorraine réussit-elle un instant à décimer nos escadrons et à jeter le trouble dans nos rangs. Condé, dans un éclair de génie, ramena les fuyards et rétablit le combat. En un instant, les Espagnols étaient enfoncés. Sur 18,000 ennemis, 8,000 furent tués, blessés ou faits prisonniers, toute l'artillerie, tous les étendards restaient entre nos mains ; l'Artois devenait terre française.

L'arbre vénérable qui vit ce merveilleux fait d'armes a vécu jusqu'en 1876. Un ouragan le renversa alors ; son squelette a été transporté au musée d'Arras. Près de son emplacement une colonne très simple a été érigée, sous la Restauration, elle porte comme inscription les vers fameux mais assez médiocres du *Lutrin*.

C'est ici, grand Condé, qu'en ce combat célèbre
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Ebre...
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés
Furent presqu'à tes yeux ouverts et renversés,
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux
Et força la victoire à te suivre avec eux.

Tout autour une barrière de fer, disposée en front de fortification avec bastion, courtine, saillants et ouverte à la gorge, ferme le glorieux enclos.

De là on a une vue superbe sur la Flandre et l'Artois; on découvre jusqu'à la colline historique de Cassel masquant Hondschoote et, au loin, les collines bleues derrière lesquelles sont Maubeuge et Wattignies. Ce mamelon de Lens, par les souvenirs qu'il évoque, par ces grands noms de Cassel, de Bouvines, de Mons-en-Pévèle, de Fontenoy, de Denain, de Lille, de Tourcoing, de Hondschoote, de Wattignies est peut-être, pour le soldat, le lieu le plus suggestif de toute la terre française. C'est comme le creuset où s'est faite la patrie, telle que nous la concevons; le sang généreux qui a arrosé ces plaines et ces pentes n'a point été répandu en vain.

Et de là, de cette terre foulée par le grand

Condé, où mourut l'héroïque et loyal Gassion, nous apercevons encore des cavaliers qui chevauchent par l'immense étendue ; mais leur passage de coron en coron, de fosse en fosse, est loin d'évoquer pour nous les généreuses pensées que devrait faire naître ce paysage historique, où cependant planent, à la fois, les noms de Philippe-Auguste, de Condé, de Boufflers, de Villars, de Hoche et de Carnot.

XI

ALLEU, WEPPES ET ESCREBIEUX

Petits pays de l'ancienne Flandre. — Au long de la Deûle. — Le pays de Weppes. — La Bassée. — Les Pays-Bas de l'Alleu. — Dans l'Escrebieux. — Pont-à-Vendin et son rivage. — Le pays noir de Lens à Carvin et Ostricourt. — Jules et Émile Breton. — Les bois du Carembault. — La forêt de Phalempin. — Dorignies et ses usines. — Douai. — Transformation de la ville. — Sur l'emplacement des remparts. — Rôle de Douai dans la vie du Nord. — Les enfants de Gayant.

Douai. Octobre.

Le titre de ce chapitre, en apparence bizarre, répond cependant à un état de choses conservé jusqu'à nos jours dans le langage local. L'Alleu, que je viens de parcourir, est une sorte de wateringue[1] intérieure sur la rive gauche de la Lawe; le pays de Weppes, entre Lille et la Bassée, se perpétue par des noms de lieux comme Sainghin-en-Weppes; l'Escrebieux, d'après un atlas publié en 1758, s'étendait des abords de la Bassée à ceux

1. Sur la région des wateringues, voir la 18e série du *Voyage en France*, chapitres XVII, XVIII et XIX.

de Douai, Flers-en-Escrebieux et un méchant ruisseau aux eaux lentes rappellent le nom de cette région de l'Artois.

Le pays de Weppes est une étroite bande de terre parcourue par le chemin de fer de Lille à Béthune. Cette ligne court tantôt au bord de la Deûle, tantôt dans les marais, tantôt au pied des humbles collinettes du pays de Weppes. Vue pendant que le train fuit rapidement, la contrée présente pourtant, de temps à autre, quelque détail qui frappe la vue. C'est le beffroi élégant de Loos, donnant à la ville-faubourg un aspect du moyen âge; c'est Haubourdin et les rives du canal semblables, sous la brume, à un coin des paysages de Ruysdaël; plus loin ce sont les fourrés de l'Allumette avec des chaumières en bois et torchis qui feraient la joie des paysagistes. Mais au delà, le pays est sans relief, sans couleur et sans horizon. Santes, Wavrin, Sainghin défilent successivement devant les yeux. A Don, le mouvement de la foule montant dans le train ou le quittant pour l'une des trois lignes de fer qui viennent se souder à celle de Béthune, repose un instant les yeux fatigués des mornes plaines.

Après Salomé, on commence à apercevoir, au-dessus des arbres, les toits de La Bassée. La vieille ville, pendant si longtemps une des plus

fortes des Flandres, a perdu successivement ses tours et ses bastions; de tout cet appareil guerrier qui la rendit célèbre, il n'est resté que les talus du canal, jadis rempart immense, allant de la mer à l'Escaut. La Bassée est une jolie petite ville, pittoresque même, sur le bord du canal; des maisons baignent leur pied dans l'eau claire, sur l'autre rive de grands arbres jettent une ombre épaisse sur le chemin de halage.

A partir de la Bassée le canal est profondément encaissé; d'un côté est l'ancien rempart de Baudoin de Flandre, défense en terre qui, depuis huit cents ans, commande les plaines de l'Artois; ce « cavalier » longtemps classé, de nos jours encore, comme ouvrage militaire entre Aire et Saint-Omer; de l'autre, le talus formé des terres excavées pour le creusement de la voie navigable. Au fond, deux grandes lignes d'ormes et de peupliers se mirent dans l'onde calme, faisant au canal comme une voûte. En cette saison, les feuilles s'envolent déjà au moindre souffle, celles qui restent, rouillées par les premières brumes, prennent au soleil couchant des teintes admirables. Dans les rameaux à demi dépouillés, l'air se joue avec une aisance infinie. Prolongé en une immense ligne sinueuse, le tableau est d'un charme intime, presque religieux.

Au nord de la Bassée sont les terres mouillées du pays de l'Alleu, qui, jusqu'aux premiers temps de ce siècle, étaient des marais presque impraticables. Pour les gens des petites collines du quartier de Weppes, c'étaient les « Pays-Bas. » Les habitants avaient tenté de le mettre en valeur en le coupant de fossés pour l'écoulement des eaux, en bordant ces canaux de rangées d'arbres et de haies. Mais telle était l'inconsistance du sol, qu'on n'avait pu créer de chemins; pour assurer la marche, on avait placé dans les sentiers des blocs de pierre apportés de fort loin, on sautait de l'un à l'autre de ces blocs, comme cela a lieu encore dans certaines régions du Perche et de Bretagne. Ni cheval, ni voiture ne pouvaient s'y aventurer. Aussi était-ce un abri sûr : contrebandiers et gens menacés pouvaient s'y réfugier. Sous l'Empire, les réfractaires de l'Artois et des Flandres allèrent s'y cacher ; pour les prendre, il fallut une division de la garde, encore ne parvint-elle à s'en emparer qu'en profitant d'une forte gelée qui permit de pénétrer dans l'Alleu. Les réfractaires furent enrégimentés à Béthune : au premier dégel ils étaient tous de retour dans les marais! D'après M. Eugène Penel, ils avaient pour chef un certain Louis Fruchart, surnommé Louis XVII parce qu'il était le dix-septième enfant vivant du même père.

Aujourd'hui, des chemins pavés ou macadamisés et de bonnes routes parcourent en tout sens l'Alleu, reliant fermes, hameaux et villages: Essars, Locon, Festubert, Richebourg-l'Avoué, Richebourg-Saint-Waast, etc. Une multitude de canaux saignent le marais et en amènent les eaux dans la Lawe transformée en canal de navigation, et dans l'Oisne, — la Louanne des cartes. De cense à cense, de hameau à hameau, les chemins bordés de maisons encloses de prés, de vergers et de fossés portent le nom de « rue » comme autour d'Estaires et d'Hazebrouck[1]. D'ailleurs, les Pays-Bas de l'Alleu sont le prolongement de ces terres basses de La Lys.

La Bassée n'a pas eu de part dans le mouvement industriel de la contrée, même son nom n'a point été donné à la gare et au rivage où les chemins de fer houillers de Pont-à-Vendin et de Bully-Grenay aboutissent; Violaines, cependant plus éloigné des aiguilles de bifurcation, très mince village du canton de Cambrai, a imposé le sien à ce point important pour le transit des houilles où le port eut, en 1876, un mouvement de 466,000 tonnes.

Moins important, toutefois, que Pont-à-Vendin,

1. 18e série du *Voyage en France*, chapitre X.

cœur de tout un réseau aboutissant au grand coude du canal de la Deûle, à l'endroit où celui-ci tourne brusquement au nord pour se diriger vers Lille. Le port, appelé Vendin, vient immédiatement après le port fluvial de Dunkerque pour le mouvement de la batellerie, bien avant Lille, Calais, Douai et Armentières. En 1896, son rivage a vu manutentionner plus de 978,000 tonnes. Bien des grands ports maritimes ne présentent pas un semblable trafic. Pont-à-Vendin est cependant un petit bourg, il compte à peine 1,600 habitants, mais son voisin, Vendin-le-Vieil, en a 3,342. En tout, 5,000 personnes vivant par le mouvement de la gare et du canal.

Celui-ci est au fond d'une dépression marécageuse que les anciennes cartes désignent sous cette mention « terres marécageuses d'où l'on tire des tourbes ». Aujourd'hui, ces rivages sont presque entièrement assainis.

Les lignes des houillères amènent au rivage de Vendin les charbons des fosses de Wingles et d'une partie des mines de Lens. Les fosses sont d'ailleurs fort nombreuses dans tout le terroir: à Bauvin, à Carvin, vieille petite ville devenue populeuse, à Courrières et surtout à Lens et à Liévin. Le bassin de la Haute-Deûle forme la vallée la plus riche en charbon de tout le bassin du

Nord. Aussi le pauvre ruisseau de la Souchez qui deviendra la Deûle, est-il, peu après ses sources, transformé en canal, dit de Lens, dont un des ports, Harnes eut, en 1896, un mouvement de 776,000 tonnes.

Harnes est près de Courrières, qui a donné son nom à l'une des plus importantes compagnies minières. Le bourg s'étend au sein d'un ample paysage qui serait monotone sans la grandeur des horizons. Sauf ses mines, pas d'usines, peu de négoce. En feuilletant le *Bottin*, on y trouve cependant deux « commerçants » dont le métier figure rarement parmi les négociants des petits centres : *artistes peintres*. L'un est ainsi désigné, Émile Breton ❋ ; l'autre, Jules Breton C ❋. Ces deux notables du village artésien ne sont pas les premiers venus. Jules Breton est le membre de l'Institut.

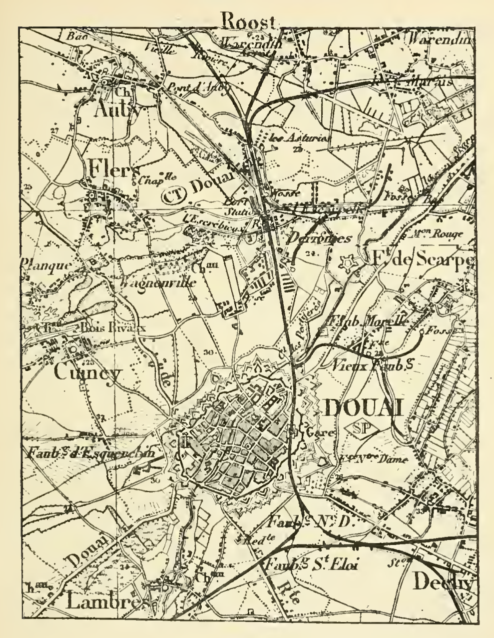
Autour de Courrières, de Fouquières, d'Hénin-Liétard, de Courcelles, s'étend toujours la même campagne aux immenses lointains, au-dessus de laquelle se dressent les hautes cheminées noires des houillères. Aucune autre industrie, celles de Lens se rapportent toujours à l'exploitation des fosses : corderies, ateliers de construction, etc. A Courcelles-lès-Lens on vient cependant d'installer une usine pour la production du zinc.

Une partie du bassin échappe à la tristesse de la plaine embrumée, c'est celle que parcourt le chemin de fer entre Douai et Seclin. Là, prolongeant le soulèvement du mont de Pévèle, sont de petites collines boisées et, à leurs pieds, de beaux bois aux allures de forêts, restes d'une sylve jadis fort étendue. C'est l'ancien pays ou quartier de Carembault, compris entre l'Escrebieux et le Mélantois. Sous les beaux bois d'Ostricourt, d'Épinoy et d'Oignies on a trouvé le charbon ; ici les fosses sont au bord ou au milieu des futaies qu'elles n'ont pas trop souillées encore. Les bois de Phalempin, rendez-vous des Lillois, ont été respectés par l'industrie, les clairières et les lisières sont des choses charmantes, d'autant mieux admirées que, depuis Lille, on a traversé, jusqu'après l'industrieuse ville de Seclin, des campagnes plus nues.

Cette région sylvaine finit à Ostricourt; alors on voit peu à peu reparaître les usines. A Leforest ce sont de vastes tuileries, à Auby, la Compagnie des Asturies a des fonderies de zinc et de plomb[1].

La houille se retrouve encore ici ; une con-

1. J'ai signalé ces établissements dans la 9e série du *Voyage en France*, page 261, à propos des mines de Menglon (Drôme) dont les minerais sont envoyés à Auby. Par un lapsus, j'ai



D'après la carte d'état-major au 1/80,000e tirée avant le démantèlement.

cession d'origine récente possède un puits près

---

alors placé Auby dans le Pas-de-Calais. En réalité ce village est dans le Nord, mais à la limite même des deux départements.

du village de Flines-lès-Raches. Aux abords de Douai, la Compagnie de l'Escarpelle exploite une concession dont les sept fosses produisent environ 600,000 tonnes par an. Les fosses sont dans les faubourgs mêmes de la vieille ville. Autour d'elles se sont créées des fabriques d'agglomérés, des verreries, un grand peignage de laines et d'autres industries refoulées derrière la zone militaire. Ainsi est né le gros faubourg ouvrier de Dorignies. Sur 31,397 habitants de la commune, 20,000 seulement sont agglomérés dans les limites de l'ancienne enceinte fortifiée.

Celle-ci est tombée, et l'on ne reconnaît plus l'antique cité, si bien enfouie entre les murailles bastionnées que, sans la tour de son beffroi, les dômes et les flèches de ses églises, elle semblait invisible au sein de ces campagnes planes. Douai a tenu à conserver quelques restes de ces murailles de briques, de ces fossés verdoyants où la Scarpe dérivait une partie de ses eaux. Il reste debout une fort belle porte, dite aujourd'hui de Notre-Dame ou de Valenciennes : la porte Vacqueresse, sous laquelle passaient les ducs de Bourgogne faisant leur entrée dans leur bonne ville. Malgré le placage des façades modernes, elle a encore ses voûtes en ogive et sera pour Douai un monument précieux. On garde aussi

les avancées de la porte d'Arras, mais toutes les autres portes sont tombées; de larges boulevards, un parc public, des rues bien alignées, sur lesquelles des maisons neuves commencent à s'élever, sont tracées sur leur emplacement. Un immense boulevard de ceinture, large de 32 mètres, enveloppe la ville; outre les voies pour les voitures et les allées de piétons, on a réservé un terre-plein destiné à un chemin de fer industriel, car Douai tend à devenir un centre d'usines; déjà de grands établissements se sont créés, grâce à la houille extraite dans les faubourgs. Mais combien cette artère circulaire aurait été moins monotone si l'on avait gardé les portes, même banales, pour en faire autant d'arcs de triomphe!

Les Douaisiens ont cependant un souvenir artistique de leurs remparts disparus. La Société d'agriculture, sciences et arts du département du Nord, dans un livre somptueux, illustré d'aquarelles et de dessins de M. Henri Duhem, a retracé l'histoire de ces défenses aujourd'hui presque entièrement détruites. On a pieusement reproduit des vues de fossés et de murailles, des détails de la fortification. Les générations futures pourront donc se faire une idée de ce que fut leur ville.

Si les vieux Douaisiens n'ont pas vu disparaître, sans un peu de mélancolie, les murs de

leur cité, ils n'en sont pas moins fiers des transformations accomplies, des percées, des édifices civils, des grandes usines que le voyageur peut contempler au passage, du vaste canal dont les écluses doubles sont une merveille de l'art et qui va faire naître à l'ouest un immense quartier ouvrier. L'aspect pittoresque de la ville y a perdu, jadis l'étroite et sinueuse Scarpe, bordée de quais sur un seul de ses côtés, ne pouvait suffire à la circulation des bateaux. En vain avait-on prodigué les fanaux électriques pour permettre la traversée nocturne de Douai, il fallait, dans les circonstances les plus favorables, deux jours et demi pour faire 9 kilomètres entre la Sensée et le bassin de Pont-de-la-Deûle. Aujourd'hui, une demi-journée suffit, malgré un mouvement qui atteint près de 19,000 bateaux par an, transportant plus de 3,000,000 de tonnes.

Douai s'est donc jetée au milieu de la mêlée pour prendre une large place dans le grand mouvement industriel du Nord. C'était jadis une ville savante, dont les facultés de droit et des lettres attiraient une partie de la jeunesse du Nord. Ces écoles lui ont été enlevées et transférées à Lille, le rectorat d'Académie a également émigré vers la grande voisine, il reste seulement à Douai la cour d'appel et la cour d'assises. Ce n'est plus l'Athènes

du Nord comme elle aimait à s'appeler parfois, mais elle reste la capitale judiciaire du département le plus peuplé après celui de la Seine.

Pour compenser la perte douloureuse de ses facultés, Douai, déjà centre des régions houillères, la ville où se réunissent ingénieurs et directeurs et qui possède une école de maîtres mineurs, a été dotée d'une école nationale des industries agricoles. Le but de cette institution est de préparer et de former des directeurs pour les sucreries, les distilleries, les brasseries et les autres industries annexes de la ferme. Les élèves, sans le secours d'ouvriers, brassent, distillent, font du sucre de betteraves, etc., non par des expériences de laboratoire, mais dans une véritable usine. C'est une sorte d'école d'application pour l'Institut agronomique et autres grandes écoles. Elle reçoit des auditeurs libres. Deux écoles normales, une école pratique d'agriculture installée près de la ville, à Wagnonville, un lycée, un collège anglais tenu par des Bénédictins, complètent un centre d'enseignement encore très vivant.

La garnison achève ce que l'on pourrait appeler la colonie. Deux régiments d'artillerie, un bataillon d'infanterie occupent d'immenses casernes, dont les plus étendues forment, avec l'arsenal,

toute une ville militaire au sein de la cité. Le lycée et le musée, très riche, font comme un coin dans ce quartier guerrier.

Peu de voies régulières dans la vieille ville. Sauf la longue rue bordée de magasins reliant la promenade Saint-Jacques, c'est-à-dire la gare, à l'ancienne porte de Paris, on ne rencontre guère que de sinueuses et tranquilles artères, aux constructions de briques peintes. Ça et là quelques maisons de style arrêtent un instant l'attention.

Les monuments remarquables sont rares, mais les églises sont riches en œuvres d'art. L'hôtel de ville, un des plus beaux du Nord, est dominé par le beffroi, haute et élégante tour flanquée de charmantes tourelles en poivrières, surmontée d'une flèche gaiement ornée de frontons surmontés de girouettes et, au sommet, d'un lion de cuivre doré tenant la bannière de Flandre.

Beaucoup de grands et vieux hôtels témoins d'un rang disparu. Il est des coins d'une tranquillité indicible, au long de la Scarpe surtout, si curieuse avec les habitations de sa rive gauche, plongeant leur base dans l'eau. Paysage citadin surprenant mais plein de charme pour le visiteur venu du Midi, où la vie est autrement expansive. La rivière, les maisons peintes et la grâce tranquille de ces quais ont été rendus avec beau-

coup de justesse par Taine, dans ses « Carnets de voyage ».

La paix de ces rues flamandes deviendra plus profonde encore. La vie élégante se porte vers les voies gagnées sur l'emplacement des fortifications, aux abords de la gare, près du parc où sourit de son sourire mélancolique la douce poétesse Desbordes-Valmore, représentée par une effigie en marbre blanc.

Quand ces quartiers nouveaux seront achevés, ils joindront Douai à ses faubourgs du nord, à ses autres industrieux faubourgs, indépendants comme organismes municipaux, de Sin-le-Noble, Dechy et Lambres. Ce sera alors une grande ville manufacturière, mais son principal attrait résidera peut-être dans le vieux Douai d'autrefois, s'il échappe aux transformations. Là seront toujours dans leur cadre Gayant le bon chevalier, géant d'osier, haut de sept mètres, sa femme Marie Cagenon, leurs enfants Jacquot, Fillion, Bimbin et d'autres personnages qui perpétuent les réjouissances populaires des âges passés. Gayant a survécu aux siècles, il survivra à la destruction des remparts entre lesquels il se promène chaque année depuis plus de trois cents ans, si intimement mêlé à la vie de la cité, que tous les Douaisiens se disent « enfants de Gayant » et, que les

musiques continuent à jouer l'air de Gayant composé en 1775 « par le sieur Lajoie, maître à danser au regiment de Navarre ». Le Reuse, géant dunkerquois, est loin d'être aussi populaire; sa sortie ne cause pas une émotion si générale et profonde.

XII

BAPAUME ET LA SOURCE DE L'ESCAUT

La vallée de la Sensée. — Les marais. — Arleux et la culture de l'ail. — L'abbaye du Verger. — De Marquion à Croisilles. — Le champ de bataille de Bapaume. — Bapaume. — La forêt d'Arrouaise. — L'industrie aux champs. — La source de l'Escaut. — Le tunnel du canal de Saint-Quentin.

Le Catelet. Octobre.

Descendu ce matin à Cantin, par le chemin de fer de Douai à Cambrai, pour visiter les marais qui font de la vallée de la Sensée un des obstacles aménagés jadis pour la défense du pays...

Cantin est sur l'une de ces buttes pittoresques qui, de loin, des plaines de Douai, ont l'aspect de hautes collines. Ce petit massif, avec ses villages couronnant les mamelons, est curieux par sa situation dans une contrée où les accidents sont si rares. La plus singulière formation est une longue et mince arête portant, au sommet ou vers ses flancs, Loffre, Lewarde, Erchin avant de s'élargir

et de devenir une sorte de plateau supportant une série de mamelons ou de tertres qui sont peut-être des tumuli.

De tous ces villages hauts perchés, le plus apparent est Fressain, bâti au point culminant des coteaux, à 94 mètres d'altitude, 60 au-dessus de la vallée. Le village se groupe au pied d'une haute tour d'église. A l'extrémité du plateau, un peu en contre-bas, un moulin isolé offre un superbe belvédère. C'est le moulin de Barabas.

De ce promontoire, la vue est véritablement superbe. Au nord, toute la vaste plaine marécageuse de la Scarpe; à l'est, la longue croupe qui porte Auberchicourt et Aniche, où les hautes cheminées des usines et des fosses vomissent une fumée épaisse. Plus près, l'étroite arête couronnée par Erchin et Lewarde. Du côté opposé, les plaines de l'Escaut, toutes noires d'arbres, où l'on devine confusément Bouchain et Denain. Au sud, le plateau s'abaisse rapidement jusqu'à une nappe étincelante que l'on prendrait pour un étang et qui est le grand marais de la Sensée. Au delà, des collines boisées où pointent des clochers. Un panorama vaste et calme à la fois, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la mélancolique grandeur.

De Fressain à la Sensée, la descente est rapide jusqu'au village régulier de Brunémont, assis au

bord des marais. Le chemin d'Arleux évite les terres basses, il monte sur un mamelon, descend à la Sensée, gravit un autre tertre et, enfin, atteint le petit bourg placé à l'un des points de passage les plus importants de cette longue ligne de marais.

La vallée, de Lécluse à Féchain, sur plus de 10 kilomètres, est en toute saison une large fondrière; en ce moment, à la suite des pluies, un véritable lac, large de près d'un kilomètre sur certains points, remplit la cuvette. Sur chaque rive, des tourbières en défendent l'accès. Le canal et le cours de la Sensée rendent la vallée plus infranchissable encore.

Sur ces 10 kilomètres, il n'y a que trois passages : la chaussée d'Arleux, longue de plus de 2 kilomètres, est bordée de maisons, celle de l'abbaye du Verger, qui a 500 mètres, et celle d'Aubigny, un peu plus étendue. Il y a 4 kilomètres entre les plus éloignés de ces trois points. En cas de guerre, des écluses permettraient d'élever le plan d'eau de 2 mètres ; alors, aucune opération ne serait possible sur tout un vaste territoire.

Machinalement, j'ai traversé le marais, gagné Palluel, village artésien de la rive gauche, et l'abbaye du Verger, jadis fameuse, bâtie au pied

du gros bourg d'Oisy, qui fut un des centres principaux de l'Artois. Machinalement aussi j'ai poursuivi ma route vers Marquion où je devais prendre le chemin de fer et, tout à coup, je m'aperçus que j'avais oublié les *z'aux*, c'est-à-dire l'ail d'Arleux.

Et c'était ce que je voulais voir ! En feuilletant le livre de M. Rattel, sur les hortillonnages[1] d'Amiens, j'avais trouvé, à la fin du volume, une note sur Arleux, que l'auteur appelle Arleux-à-z'Aulx, c'est-à-dire Arleux-les-Ails. D'après lui, quand, en septembre ou octobre, on traversait le marais en chemin de fer, on était saisi par l'odeur pénétrante et caractéristique de l'ail. Or, nous voici en octobre, je suis venu jadis ici en septembre au cours des manœuvres, j'ai franchi le marais sur toutes les chaussées et je n'ai pas été *saisi* du tout. Cependant, M. Rattel est précis, il fournit sur Arleux-à-z'Aulx des détails curieux : Dans ces terrains noirs et tourbeux, gagnés sur les eaux, on cultive exclusivement l'ail. Un seul journal de terre de 40 ares 46 centiares suffit pour nourrir une famille et élever les enfants.

Je continue donc à piller M. Rattel : « Les

1. 17e série du *Voyage en France*, p. 254.

aulx se plantent en rangées de cinq centimètres d'écartement, il y a 636 lignes par journal, 1,272 têtes par ligne, soit 709,992 gousses. Or, dans les années d'abondance, les facteurs aux halles de Paris payent 0 fr. 50 c. les cent gousses. M. Rattel évalue la vente à 3,550 fr. au détail et 1,774 fr. en gros, soit 5,320 fr. de revenu pour un journal; les frais étant de 1,320 fr., il y a 4,000 fr. de bénéfice net. »

Si nous allions planter de l'ail ?

D'après mon auteur, cet ail se vend à la foire aux aulx de Bapaume et à celle d'Albert. Comme 40 ares de terre ne sont pas d'une culture très pénible, les maraîchers vont même au loin écouler leur produit; on en a vu à Vesoul, à Valence, à Bordeaux, portant les aulx qui ont subi une préparation analogue à celle du hareng, c'est-à-dire le saurissage. Les aulx, tressés en chapelets, sont suspendus dans des cahutes percées seulement d'une porte et exposées à la fumée d'un feu de tourbe. L'atelier où l'ail reste enfermé jusqu'au moment d'être mis en vente s'appelle le *saureau*.

Hélas ! je n'ai rien vu de tout cela. En vain ai-je cherché quelques cultures d'ails dans la petite vallée de l'Agache où descend le chemin de Mar-

quion, je n'ai trouvé que d'étroites bandes de prairies[1].

Retourner à Arleux, il n'y faut guère songer, le temps, doux ce matin, avec des échappées de soleil, s'est soudain gâté; quand j'approche du bourg où aboutit le chemin de fer, un vent aigre du nord-ouest chasse des grains fréquents qui fouettent la terre. De longues traînées de nuages courent dans le ciel; parfois un furtif rayon de soleil se glisse et irise la brume ou, réussissant à percer les vapeurs, se promène sur le paysage et l'éclaire par place d'une lumière éclatante qui permet de saisir des détails tout à l'heure voilés. Puis la pluie recommence et le noir escadron des nuées reprend sa course tourmentée, il s'arrête un instant au sommet des coteaux, se traîne lentement en laissant une écharpe grise sur les bois de Bourlon et disparaît au delà de Cambrai, aussitôt remplacé par d'autres qui donnent eux aussi leur part d'averse.

Pourtant le ciel se rassérène, au moment où le train quitte la gare construite entre Marquion et Baralle, terminus provisoire du chemin de fer qui doit relier Arras à Cambrai par Boisleux —

1. D'après les statistiques officielles, la culture de l'ail à Arleux donnerait un produit total de 200,000 francs.

provisoire durant depuis longtemps déjà, laissant en dehors des communications directes deux villes importantes. La ligne court au sommet des ondulations qui séparent le vallon de l'Agache de celui de la Sensée, à travers des campagnes monotones, champs immenses de betteraves que l'on extirpe en ce moment. Les racines décolletées s'entassent dans les lourds chariots à quatre roues que de puissants attelages arrachent à grand'peine à la boue qui les enlise. Près des grands bosquets d'ormeaux abritant les villages, se dressent souvent de hautes cheminées d'usine : ce sont des distilleries ou des sucreries. Cette contrée est une de celles où la production du sucre de betteraves a pris la plus grande extension. Plateaux, pentes de ravin, tout est consacré à la plante sucrière, sauf les espaces nécessaires à l'assolement.

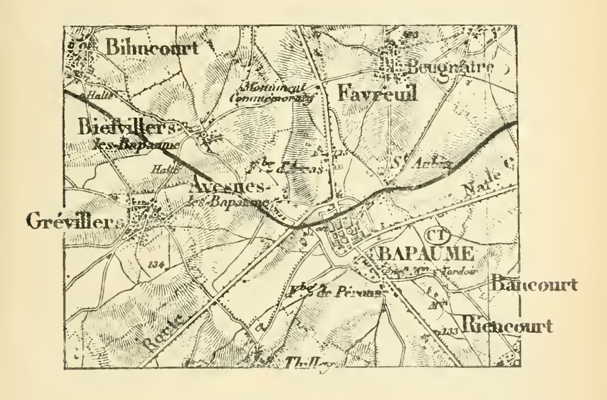
Voici Croisilles, chef-lieu d'un canton, bourg de 1,550 habitants, aux maisons dissimulées dans les ormeaux et les vergers, assis au-dessus du pli profond où la Sensée, ruisseau à peine visible, coule pour aller se mêler au Cojeul et former avec lui les grands marais d'Arleux. De nombreux villages le bordent en aval; un seul, Vis-en-Artois, a quelque importance. Sensée et Cojeul sont traversés, sur ce point, par la route d'Arras à Cambrai, œuvre rectiligne d'un ingé-

nieur du XVIIIe siècle ; il n'a admis aucun détour, aucune inflexion pendant 35 kilomètres. De même, Cambrai est relié à Bapaume par une large voie de 30 kilomètres, superbe elle aussi sur la carte, mais dont la rigoureuse direction rend plus morose encore la traversée de l'Artois et du Cambrésis. Les agglomérations sont à l'écart, sauf celles, très rares, que le hasard à placées sous la règle de l'ingénieur ; on s'en va toujours au milieu de ces champs nus, couverts du feuillage métallique et sans beauté de la betterave.

Au matin, le ciel s'est éclairci, je quitte Croisilles pour Bapaume, voulant parcourir à pied le terrain où notre jeune armée du Nord, aux ordres de Faidherbe, remporta un de ses succès malheureusement sans lendemain. Par Écoust-Saint-Mein, j'atteins Vaulx-Vraucourt, grand village aux maisons basses entourées de pommiers. L'église, du XVIe siècle, est dominée par une haute tour carrée. Il y a d'ailleurs de fort belles églises dans toute cette contrée, leurs tours, les moulins à vent, nombreux encore, les cheminées d'usine sont les seuls accidents du paysage.

A Beugnâtre, voici le champ de bataille. Du haut de la colline on découvre la petite ville de Bapaume, défendue avec tant d'acharnement

par les Allemands, Favreuil, Avesnes, Thilloy, Ligny que nos soldats enlevèrent si brillamment. Ces villages, tapis dans les arbres, ont été arrosés de sang pendant la terrible lutte du 3 janvier 1871. L'impression est saisissante, on croit assis-



ter à la bataille, partager l'ardeur des braves gens qui voyaient enfin reculer devant eux les vainqueurs de tant de combats. Mais, hélas ! on croit revoir aussi la retraite douloureuse qui suivit toujours nos succès, parce que les chefs n'osaient demander davantage à leurs armées improvisées.

Près de Bapaume, au-dessous de Favreuil, sur la route d'Arras, est le monument érigé en sou-

venir de la bataille, pyramide de pierre bleue entourée d'une haie vive.

La ville est à 1,500 mètres au sud, précédée par un long faubourg aboutissant aux vestiges des remparts détruits en 1847 par un simulacre de siège que dirigeaient les princes d'Orléans. Des accidents survenus au cours de ces opérations les firent suspendre, et Bapaume, démantelé, conserva jusqu'en 1870 ses remparts éventrés, ses fossés en partie comblés. On vit alors combien les fortifications jugées intenables deviennent dangereuses pour la défense nationale, aux mains d'un ennemi que n'arrête point la crainte d'un bombardement de la ville. A l'abri de ces murailles bouleversées, les Allemands tinrent dans Bapaume, on n'eût pu les en chasser qu'en couvrant la ville d'obus, et Faidherbe n'osa pas détruire une cité française. Aujourd'hui encore, toute trace de cette enceinte n'a point disparu.

Bapaume est une petite ville assez commerçante, peuplée de plus de 3,000 habitants. Le chemin de fer d'Achiet à Marcoing et Cambrai, l'embranchement voisin de Vélu à Saint-Quentin, un réseau important de routes en font le marché naturel pour toute une vaste région de l'Artois, de la Picardie et même du Cambrésis. Territoire pu-

rement agricole, producteur d'huiles de colza et d'œillette, de betteraves à sucre et de blé.

Bapaume, régulièrement percée, conserve un hôtel de ville et un beffroi de l'époque espagnole; ce sont, avec l'église, les seuls monuments.

Au sud, la campagne offre toujours le même aspect de plateau mamelonné aux ondulations couronnées par d'amples bosquets où sont les villages. Mais à peine a-t-on atteint les limites du département, c'est-à-dire la Picardie, et le paysage se modifie. Les plis du terrain sont peu profonds, des bois revêtent les pentes; là naît la Tortille, clair ruisseau qui va rejoindre la Somme vers Péronne.

Ces bois sont les débris de l'antique forêt d'Arrouaise qui couvrait jadis tout le pays, depuis la vallée de l'Ancre vers Albert, jusqu'aux Ardennes, sur vingt-cinq lieues d'étendue. Une abbaye, créée au XIe siècle et détruite en 1793, s'éleva au milieu de ces bois, entre les villages actuels du Transloy et de Gueudecourt. Peu à peu les moines aliénèrent des parcelles de leurs forêts, aidant ainsi au défrichement de la contrée devenue aujourd'hui une terre nue. Quand la Révolution supprima les abbayes, Arrouaise était encore une des plus riches de France, le revenu était estimé 30,000 livres. Il n'en reste que le nom, porté par la commune de Mesnil-en-Arrouaise.

Les centres de population paraissent bien considérables et rapprochés ; on ne pourrait s'expliquer comment tant de gens peuvent vivre sur le sol si l'on ne pénétrait dans les hameaux. La plus grande partie des habitations sont des chaumières basses, entourées de jardinets fleuris et plantés de légumes : choux, poireaux, carottes, un peu de pommes de terre. L'intérieur des maisons comprend une grande pièce servant de cuisine et d'atelier de tisseur. Presque tout le monde travaille au métier, produisant le tulle de soie pour Caudry ou Saint-Quentin, ou des tissus pour Roubaix. Le canton picard de Combles est peuplé de ces tisserands, j'en ai vu beaucoup à Sailly-Sallisel, dans la Somme ; au Transloy et à Rocquigny, dans le Pas-de-Calais. Dans ce dernier village, beaucoup de ces travailleurs ont un peu de terre, mais cela ne suffirait à les faire vivre ; encore, sur 800 ou 900 habitants, 50 ménages doivent louer leur demeure. Aussi, pendant l'été, pour accroître leurs ressources, les hommes vont-ils travailler à la fabrication des briques, matériaux de construction seuls en usage dans le pays et préparés à la mode flamande[1].

A Sailly-Sallisel, les femmes sont occupées par

1. Voyez 18e série du *Voyage en France*, page 68.

le dévidage et l'ourdissage de la soie, tâche qui donne un salaire de 3 fr. par jour, à la condition de peiner de 6 heures du matin à 8 ou 9 heures du soir. Les tisserands qui font des armures gagnent parfois de 6 à 7 fr. par jour, mais en travaillant sans relâche. Aussi, malgré la vie à la campagne, ces ouvriers, occupés dans leurs demeures humides, ont le visage pâle et fiévreux.

Au demeurant, pauvre pays par l'aspect, cet Arrouaise, sec et aride jusqu'à la dépression profonde où naît la Cologne au dessous de la grande et industrieuse bourgade de Roisel qui exploite des phosphates et dont la population de tisseurs travaille pour Saint-Quentin et Cambrai.

Roisel est au point de jonction des lignes de Saint-Just à Cambrai et Vélu à Saint-Quentin, qui, depuis Épéhy, courent parallèlement, pendant huit kilomètres, dans le même ravin ouvert près des limites communes de quatre départements : Aisne, Nord, Pas-de-Calais et Somme, non loin des sources de l'Escaut.

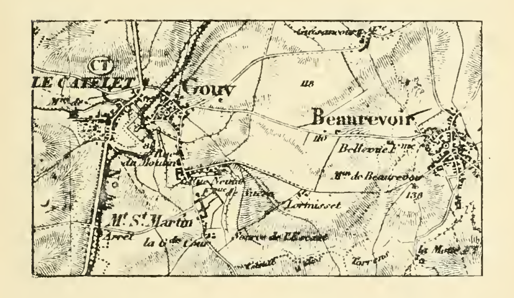
La source, plutôt. Le fleuve reçoit bien, pendant les grandes pluies, les eaux que lui amène le canal des Torrents, fossé creusé au fond d'un *riot* presque continuellement asséché et qui fut sans

doute le lit de l'Escaut à l'époque où la forêt d'Arrouaise, retenant les eaux pluviales et les restituant sous forme de sources et de ruisseaux, n'avait pas été défrichée. Le fleuve a peu à peu reculé. On se souvient encore du temps où il naissait sous le village de Beaurevoir; aujourd'hui il sourd dans les dépendances de ce qui fut l'abbaye de Mont-Saint-Martin, au fond d'un petit édicule auquel on parvient en descendant quelques marches. Les moines, sans doute, ont aménagé la fontaine, ils doivent être les auteurs de l'inscription latine en l'honneur du fleuve qui va arroser le Hainaut et les Flandres.

« Fontaine limpide de l'Escaut, dit une traduction, combien ta destinée est heureuse! A peine échappée de ce vallon, que tu as rendu sacré, tu vas baigner et enrichir la noble Belgique; et, fière d'avoir caressé de tes flots tant d'illustres cités, tu épanches ton urne immense dans le sein de Téthys. » De cette fontaine limpide coule un ruisseau que grossissent à chaque instant de nouvelles sources. A Gouy et au bourg voisin du Catelet, c'est déjà une petite rivière dont les eaux sont presque aussitôt captées par le canal de Saint-Quentin, débouchant de son long tunnel percé sous les hauteurs de Bellicourt. Ce souterrain, le plus considérable ouvrage de ce genre sur nos

voies navigables, atteint 5,670 mètres de longueur.

Le débouché du canal est saisissant. L'eau immobile dort au fond d'une tranchée profonde, plantée d'arbustes. Dans la colline s'ouvre la gueule noire du tunnel, longé par un chemin de halage, aujourd'hui inutile, car le remorquage a



lieu au moyen d'un touage à vapeur sur chaîne noyée exploité par l'État. Rien de fantastique comme l'arrivée du toueur annoncée par une lumière de fanal dans l'abîme noir, sous les voûtes où le bruit de la machine et de l'eau froissée par le mouvement d'une file de chalands éveille d'indéfinissables rumeurs. Mouvement alternatif incessant, le tunnel voit passer tout le trafic entre les grandes villes du Nord, les ports de Calais et

de Dunkerque, les houillères du Nord et du Pas-de-Calais, les usines métallurgiques du bassin de Valenciennes. Près de 25,000 bateaux empruntent chaque année ce passage. Le tonnage, en 1896, a atteint environ 4,400,000 tonnes. Aucune voie navigable, en France ou en Belgique, n'offre une telle fréquentation.

XIII

EN CAMBRÉSIS

Beaurevoir. — Le canal des Torrents. — Le Grand Fresnoy. — Bohain et ses industries. — La forêt d'Andigny. — Busigny, sa gare, ses houblonnières. — Le Cateau-Cambrésis. — L'usine Seydoux. — La céramique. — Autour du Cateau. — La chaussée Brunehaut. — Abords de la forêt de Mormal. — La culture du houblon. — Les bords de la Sambre. — Catillon.

Le Cateau-Cambrésis. Octobre.

Beaurevoir doit son nom à la haute colline sur laquelle il est juché et d'où l'on découvre d'immenses horizons sur le Vermandois, le Cambrésis et les premières plaines de l'Artois. Au sommet du coteau est un moulin de pierres en ruines, vieille tour crénelée de romantique aspect. Cette tour fut une « avancée » du puissant château fort construit par Jean de Luxembourg, le misérable chevalier qui, ayant Jeanne d'Arc prisonnière dans cette forteresse, la vendit aux Anglais pour 10,000 écus d'or! Beaurevoir fut ainsi la deuxième étape du douloureux martyre de l'héroïne, la première avait été le château de Beau-

lieu-les-Fontaines, près de Noyon[1]. La troisième fut le Crotoy[2].

Beaurevoir n'a plus que l'emplacement du château où fut enfermée, dans un cachot étroit, la prisonnière de Jean de Luxembourg ; on distingue encore la trace des fossés. Les habitants du bourg ont voulu rappeler ce douloureux souvenir : ils ont érigé sur une de leurs places la statue de l'héroïne.

Au bas de la colline, dans un ravin tortueux, une ligne de saules étêtés indique le lit du canal des Torrents, ce sinueux fossé creusé au siècle dernier pour conduire à l'Escaut les eaux de pluie qui séjournaient sans écoulement dans les plis de terrain, y causant de désastreuses submersions de cultures. Jusqu'alors chaque village se préservait par des fossés particuliers ou *usiniers,* par des barrages rejetant les eaux chez le voisin, d'où querelles incessantes, même véritables hostilités entre Fresnoy-le-Grand et Bohain, faisant de nombreuses victimes. On a fini par où l'on aurait dû commencer, on a ouvert l'immense fossé, long, avec ses détours, de plus de 30 kilomètres, où les grandes pluies amènent parfois un courant. Alors

1. Voyez, sur Beaulieu, la 17e série du *Voyage en France,* page 279.

2. Voyez 18e série du *Voyage en France,* page 395.

on peut considérer l'Escaut comme prenant sa source au-dessous du village de Grougis, à 180 mètres au-dessus de la mer, sur une colline dont l'autre versant envoie ses eaux au confluent de l'Oise et du Noirieu, près de la ville de Guise.

Pas une fontaine, pas un suintement pour donner quelque perennité à ce *riot* artificiel, il faut aller jusqu'à Fonsomme pour trouver de l'eau — à la source de la Somme. — De ma course à travers ce pays, je rapporte une impression de tristesse.

Cependant, de quelques sommets, des échappées d'horizon font oublier la nudité du paysage. Ainsi, de Grougis où commence le canal des Torrents, la vue est immense, on distingue nettement la tour du château de Guise[1]. Vers le nord, les belles futaies de la forêt d'Andigny couronnent les coteaux.

La région est très industrieuse : il n'est pas un village où ne battent les métiers pour Saint-Quentin, pour Bohain, Caudry ou Le Cateau. Un gros bourg, Fresnoy-le-Grand, peuplé de 4,000 âmes, est lui-même déjà un important centre manufacturier pour la fabrication des châles, implantée pendant la Révolution, et des tresses pour

1. Sur Guise, voyez la 20e série du *Voyage en France*.

chaussures. Là commence et se poursuit, jusqu'à Landrecies, la culture du houblon.

Le point vital pour cette contrée est la ville manufacturière de Bohain. Son activité remonte loin, les vieux dictionnaires la signalent comme possédant des fabriques de « schals, façon cachemires et de gaze en soie. » Il y avait à peine 2,000 habitants vers 1820. Tout le travail se faisait à la main. Il y a quarante ans encore, Bohain continuait à produire de la sorte, on n'y comptait pas 4,000 âmes. Mais, à partir du jour où la vapeur s'est installée, il y eut un accroissement considérable. De belles usines se sont élevées, les produits ont présenté plus de variété, si l'on fait encore des châles façon cachemire, les gazes, les imitations de barèges et de multiples nouveautés, ainsi que les tissus d'ameublement, ont pris une large place.

Très nus aujourd'hui, les environs de Bohain étaient encore entourés de haies au milieu de notre siècle. Le vieil atlas des Pays-Bas dont je me suis souvent aidé pour reconstituer sur place l'état ancien du pays, mentionne Bohain au milieu d'une vaste forêt. En 1862, l'écrivain maubeugeois Piérart montrait la petite ville dans un terrain couvert de bois. C'est la suite du défrichement de la grande forêt d'Arrouaise.

La ville est modeste, beaucoup d'habitations ouvrières, un bel hôtel de ville moderne, les usines neuves, voilà tout ce qu'elle peut montrer aux visiteurs. Si les défrichements ont enlaidi ses abords immédiats, elle possède à peu de distance des bois assez étendus rattachés à la forêt d'Andigny. Il y a là des coins charmants, tel le village de Mennevret, formé de chemins sinueux, bordé de maisons basses, badigeonnées de couleurs claires ou conservant la teinte chaude de la brique; le bourg est presque complètement enveloppé d'arbres.

Bohain aurait pu devenir bien plus considérable encore si les chemins de fer avaient choisi le site comme point de bifurcation pour les embranchements vers l'Escaut et l'Oise. Cette bonne fortune est échue au bourg de Busigny et à la ville du Cateau-Cambrésis, devenus le centre d'un réseau de voies ferrées dont les lignes sont d'un grand intérêt stratégique.

A ce point de vue des communications, Busigny, surtout, possède une grande importance. Les relations des ports du Pas-de-Calais et de la Manche se font au moyen du tronçon de Somain à Busigny, des trains rapides partant de Lille et de Valenciennes vont à Laon, Reims et dans l'Est, par Saint-Quentin ou par Guise. En outre, tout le

Cambrésis est fort industriel, l'activité est grande; toutes les gares envoient à Busigny de nombreux voyageurs à destination des lignes de Paris et de la Belgique.

Busigny, malgré sa vaste gare éclairée à la lumière électrique, sans cesse remplie de convois, est un simple bourg, éloigné du chemin de fer, où déjà l'industrie du Cateau s'annonce par des fabriques de mérinos. L'aspect de Busigny est gai en été, à cause des nombreuses et vastes plantations de houblons qui couvrent les petites collines et dans lesquelles les maisons semblent enfouies. La production, pour cette seule commune, oscille entre 1,200 et 1,500 quintaux[1].

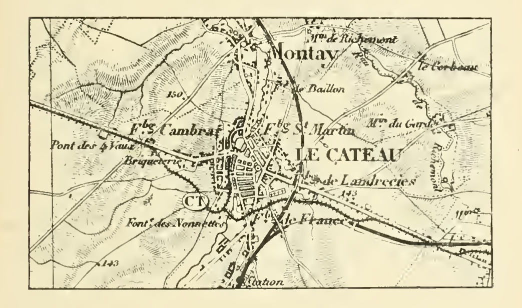
Route et voie ferrée, jusqu'au Cateau, suivent la riviérette des Essarts, puis la Selle. Ce nom des Essarts rappelle les grands déboisements dont tout ce pays a été la victime et qui ont fait tarir sources et ruisseaux.

Le Cateau, cependant, ne répond pas à cette description d'aridité. Sa rivière, la Selle, roule une eau claire au fond d'une vallée profonde que le chemin de fer domine à une grande hauteur. De la gare et surtout de la ligne de Valenciennes, on découvre en entier la ville, amplement étalée

1. Sur la culture du houblon dans le Nord, voyez encore pages 189 et suivantes.

dans le vallon, couvrant les premières pentes; c'est comme une conque de maisons aux toits d'ardoises nombreux, ces jolies ardoises lie-de-vin exploitées non loin d'ici, dans les Ardennes.

La gare est fort loin de la ville, à deux kilomètres du centre; une chaussée en pente rapide y



conduit. Par contre, le chemin de fer sur route, à voie étroite, de Cambrai à Catillon, arrive au cœur même du Cateau près de la vaste et pittoresque place montueuse, ornée de la statue du maréchal Mortier, duc de Trévise, le plus illustre enfant de la ville. Le Cateau a subi tant de sièges, il a été si souvent brûlé, pillé, saccagé de toutes les façons, qu'il reste fort peu de choses du passé; l'hôtel de ville est de la Renaissance, son beffroi

de 1703. L'église est celle de l'ancienne abbaye de Saint-André.

Le traité de Cateau-Cambrésis entre Henri II et Philippe II lui valut sa célébrité. De nos jours, la notoriété de cette ville de 10,000 âmes vient surtout de son rôle industriel. C'est en France le centre principal pour la fabrication des tissus dits mérinos. Six maisons les produisent, mais l'une d'elles est une des plus puissantes de notre industrie textile, ce sont les établissements Seydoux.

Cette manufacture remonte à quatre-vingts ans. En 1818, un Lyonnais, M. Paturle-Lupin, venait s'installer au Cateau pour entreprendre le peignage, la filature et le retordage de la laine peignée. A cette époque, on ne connaissait pas encore les machines; tout le travail se faisait à la main, il n'y avait pas d'usines proprement dites; M. Paturle-Lupin faisait travailler à domicile dans les villages environnants; dès 1834, il occupait 3,000 peigneurs, dont 1,500 autour du Cateau et un nombre égal dans deux succursales créées au bord de la Scarpe, à Fenain, près Marchiennes, et à Saint-Amand.

En 1834, on commence à peigner mécaniquement, avec des appareils assez satisfaisants, ceux-

ci, en 1849, sont remplacés par la peigneuse Heilmann, dont la perfection est telle que le peignage à la main disparaît bientôt ; trente ans après, celle-ci est détrônée à son tour par les machines actuelles. La filature suivait une marche semblable : de 1818 à 1820, des milliers d'ouvriers répartis dans le Nord, l'Aisne, la Marne et les Ardennes filaient pour les établissements du Cateau. Ceux-ci remettaient la laine peignée à des facteurs qui la transportaient dans des villages d'où ils la ramenaient sous forme de fils préparés à la main.

A partir de 1820, on commence à employer les métiers à filer : le nombre s'en accroît à tel point que la maison Seydoux, dans sa notice à l'Exposition de 1889, dit employer 62,000 broches.

Par contre, le tissage à la main n'a pas complètement disparu. Jusqu'en 1853, on comptait plus de 6,000 ouvriers tisseurs dans les communes des cantons du Cateau, de Clary et de Solesmes ; le travail s'étendait fort au delà de ces limites, aussi, pour éviter aux tisseurs de trop grands déplacements, l'usine avait établi de nombreuses succursales dans divers arrondissements du Nord, de l'Aisne et même de la Somme ; elle en a notamment à Iwuy, Cambrai, Estourmel, Clary, Ligny, Béthencourt, Maurois, Vertain, Poix, Men-

nevret, Lemé, Serain, Hargicourt, Vend'huile, Nurlu et Ronsoy.

Le tissage mécanique s'implanta en 1853 et ne tarda pas à prendre une telle importance, qu'il s'élevait à 2,000 métiers en 1889.

« Parmi ces 2,000 métiers, il y en a 1,500 dans l'importante succursale de Bousies, fondée en 1867 et qui fabrique spécialement les mérinos, écosses, châles mérinos et écosse, mousselines, biarritz, serges, satins de Chine, flanelles en tous genres, draps cheviot, draps amazone, draps tonkin, etc., etc. Les 500 métiers que renferme la maison mère du Cateau tissent de nombreux articles tels que : bengaline, draps d'Alma, crêpes de Lahore et de Chine, cachemire hindou, mérinos double, drap cachemire, drap Victoria, vigogne, cachemire chaîne soie, casimirs fantaisie, satins rayés, façonnés mohair, draperie façonnée en tous genres, draperie fantaisie, etc., etc.

« Néanmoins, plus de 800 métiers à la main, affectés à des articles de nouveauté (barèges, grenadine, byzantine, rideaux, foulards, pékins, crêpe anglais, voiles façonnés, épinglés, popelines, gazes damassées, guipure mérinos écossais, velours laine, etc., etc.) sont encore alimentés par la maison du Cateau. Leurs produits sont reçus au Cateau ou à Maurois, la seule succursale

de tissage à la main qui n'ait pas été supprimée[1]. »

Le nombre total des ouvriers, non compris les 800 tisseurs à la main, était de 2,775.

Les établissements Seydoux sont parmi ceux où l'on a le plus fait pour les travailleurs : pensions, hospices, crèches ont été l'objet de nombreuses études de la part des économistes.

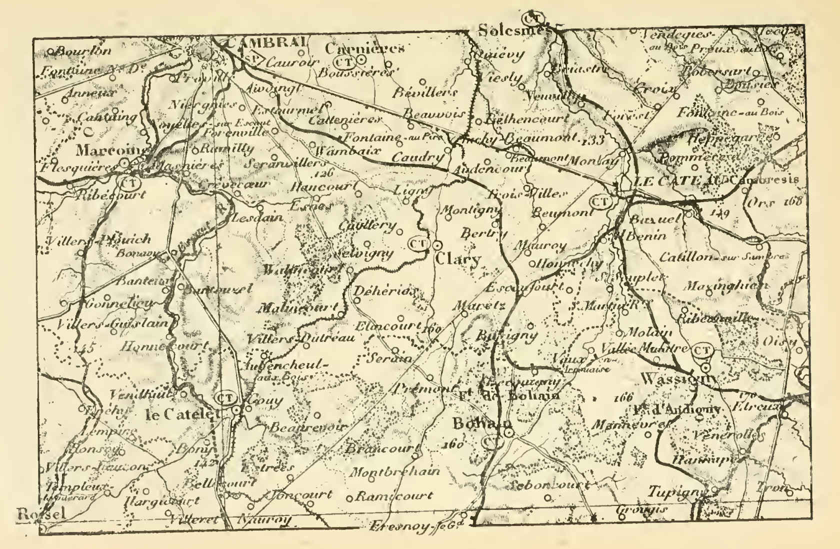
D'ailleurs, l'industrie du Cateau n'est pas entièrement confinée dans ces grands établissements, il y a beaucoup d'autres usines, notamment une sucrerie qui produit chaque année 15,000 sacs de sucre ; plusieurs tissages ou filatures de laine. La céramique emploie plus de 300 ouvriers dans une usine remarquable crée en 1869 ; la porte, voisine de la gare, frappe l'attention des voyageurs par sa décoration polychrome en mosaïque de Venise. Le carreau mosaïque est la principale production de l'usine dirigée par M. Simons. De ces ateliers sont sortis un grand nombre d'œuvres remarquables, articles de grand luxe ou mosaïque employée à des usages communs.

Près du Cateau, dans Montay, sorte de faubourg

1. Notice communiquée par M. Charles Seydoux, aujourd'hui décédé.

de la ville manufacturière, l'antique voie romaine de Vermand à Bavai est encore utilisée sur tout son parcours. Elle est devenue un chemin de grande communication formant une ligne rigide depuis les bords de l'Omignon jusqu'aux confins de la Belgique. La fantaisie m'a pris de suivre cette route où travaillèrent les légions de César après la défaite des Nerviens. Sauf aux abords de Montay, où elle traverse un pays nu, elle est une véritable rue. Forest et Croix la bordent de leurs maisons pendant plus de trois kilomètres. Cette longue rue régulière contraste avec les villages du plateau, disposés au hasard des chemins autour d'une grande mare, point vital pour ces agglomérations cambrésiennes privées de fontaines et d'eaux courantes.

Peu à peu le pays s'égaie, les plissements sont plus profonds, il y a quelques bois. Même, à Vendegies, court un ruisselet d'eaux vives, le ruisseau des Harpies ou d'Herpies, ou rivière de l'Hirondelle, assez abondant pour faire mouvoir des moulins. Plus loin, voici les houblonnières qui donnent aux alentours de Poix et d'Englefontaine de faux airs de bois de sapin quand les pampres s'élancent aux perches. Poix vit naître le père de Talma, plusieurs habitants portent encore le nom du grand tragédien, qui se plut à revenir souvent



LE CAMBRESIS AU SUD DE CAMBRAI.

Échelle au 1/320,000e.

dans le village paternel. Englefontaine est un grand et curieux village, étendu jusqu'à l'entrée de l'immense forêt de Mormal, où je me propose de pénétrer bientôt, quatre longues rues se croisent en X, une autre coupe l'X à sa partie supérieure. Le pays est aimable. De petits bouts de prairies entourent les maisons. Des vaches rousses, au poil lustré, y paissent. Les fermières, portant de grands vases de laiton d'un jaune éclatant et de forme élégante, vont traire les belles bêtes. On est ici en pleine production fromagère. Tout autour de la forêt se fabrique le fromage de Maroilles, régal favori des populations du Nord.

Englefontaine se prolonge par Hecq vers la forêt. Sur la lisière sont de jolis bourgs : Preux-aux-Bois, Robersart, Fontaine-au-Bois, sorte de faubourg de Landrecies. Dans la plaine s'étale largement le centre ouvrier de Bousies, peuplé de plus de 3,000 âmes, grâce au tissage Seydoux.

Bousies n'a cependant pas un aspect trop manufacturier, c'est le grand centre de la culture du houblon entre la Sambre et la Selle. Le vaste espace compris entre la forêt de Mormal, la Sambre et le bois de l'Évêque, est couvert de houblonnières entremêlées de vergers. Tout cela est charmant au grand soleil, mais si rares sont ici les beaux jours ! Je me souviens d'une après-midi

exquise, employée à remonter la vallée de la Sambre, de Landrecies à Catillon, tantôt au bord du canal, tantôt par les prés où le cours d'eau, échappé aux berges rectilignes, essaie de reprendre sa liberté. La rivière, depuis Ors, grand et riant village, a ses eaux prises par le canal, elle est réduite à un étroit fossé parallèle.

Catillon est un gros bourg aux rues régulières, dont le chemin de fer du Cambrésis a fait un faubourg du Cateau ; ses prairies sont peuplées de bétail qui alimente les grands marchés mensuels de la ville voisine.

XIV

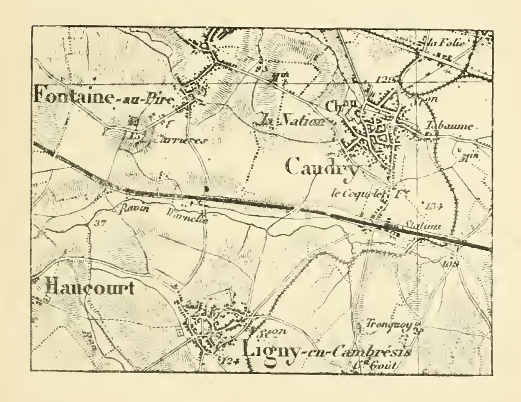
CAUDRY ET LE CANTON DE CLARY

Caudry. — Une ville rurale. — Chaumières et manufactures. — Haies de sureaux et luxueux magasins. — Origine de l'industrie. — Le tulle. — Le canton de Clary. — Son chef-lieu et ses villages. — Le tissage à la main. — Le torrent d'Esnes. — Esnes et Crèvecœur. — Au bord de l'Escaut. — Marcoing et Masnières.

Caudry. Octobre.

Caudry est une des villes industrielles du Nord les moins connues du grand public, c'est aussi la plus curieuse. Ailleurs, à Calais, à Roubaix, à Armentières, à Tourcoing, à Halluin, l'industrie a marché de pair avec la transformation de la cité, les rues se sont faites sur des plans réguliers, comme dans les villes américaines. Caudry a échappé à la banalité des voies tirées au cordeau. C'était, il y a vingt ans, un village aux rues tortueuses, mêlées de jardins et de champs. Tel il était, tel il est encore aujourd'hui, mais dans ces sentiers étroits se sont élevées d'immenses usines à trois ou quatre étages. Les maisons des citadins,

les comptoirs, les manufactures sont venues s'installer dans ces étroites venelles rurales, serpentant sur la pente adoucie d'un coteau, bordées de haies vives, de maisons couvertes en chaume et de fermes opulentes. Il en est résulté une juxtaposition amusante de choses très modernes et de très



vieilles constructions. Sur une place digne d'un hameau est une enseigne « Banque de France ». Au coin de chemins à demi champêtres, de belles plaques émaillées portent le nom de rues telles que rue Gambetta, rue Victor-Hugo, rue Faidherbe; bien d'autres grands noms encore. Des candélabres à gaz bordent des trottoirs que limitent, de

l'autre côté, des haies d'arbustes : églantiers aux baies de corail, sureaux aux noires ombelles, troënes aux grappes d'un reflet métallique.

Des chaumières moussues présentent parfois, sur la porte, de grandes plaques de cuivre soigneusement « astiquées » désignant une maison de commerce, comme dans la rue parisienne du Sentier. Nombre de ces plaques ont des noms anglais : ce sont les succursales des fabriques ou agences de commission de Nottingham et de Calais. D'autres ont des noms allemands ; ici comme à Calais, les Allemands tendent à s'emparer du marché[1].

Entre deux masures déjetées, faites de poutrelles et de torchis, mais badigeonnées de teintes claires, bleues, roses, gorge-de-pigeon, vert d'eau, des constructions cossues indiquent les bureaux de banques ou de grands industriels. Puis, au détour d'un chemin, s'ouvrent de larges rues, bordées de hauts édifices de briques, percés d'une multitude de fenêtres, à travers lesquelles on voit s'agiter des poulies, des courroies, des roues, des machines qui paraissent vivre. Tout cela dominé par la haute cheminée, donjon de la société moderne.

---

1. Sur l'industrie du tulle et Calais, voyez le chapitre XX du *Voyage en France*.

A la gare, où l'on s'attend à trouver de l'activité, on ne rencontre qu'un omnibus exigu, pouvant loger à peine quatre personnes. Pour qui est habitué à nos petites villes françaises, où la moindre auberge envoie à la station une voiture annonçant par des lettres dorées un *Soleil-d'Or* ou un *Grand-Turc,* cette solitude est étrange. Caudry, il est vrai, possède deux voitures de place.

Sur la Grande-Place, on a, d'un coup d'œil, la vue de tous ces contrastes pouvant déplaire aux hommes d'esprit méthodique et froid, adversaires des incohérences, mais qui ravissent le simple touriste. Un hôtel de ville monumental élève sa blanche façade de pierres de taille en face d'un clocher du xve siècle, tout décrépit, tout affaissé, coiffé de travers comme si cette transformation l'horripilait. D'ailleurs, une belle église ogivale remplace désormais l'humble temple qui, par sa châsse de Sainte-Maxellende, attirait la foule; aujourd'hui, qui songe à Sainte-Maxellende? On vient bien davantage à Caudry, mais, à ces visites, la piété a moins de part que les affaires.

De l'autre côté de la place, le contraste n'est pas moins grand. Ici, des maisons correctement modernes, percées de larges ouvertures de magasins, d'immenses glaces laissant voir des cafés à « l'instar » de ceux de Cambrai ou de Saint-

Quentin, les riches voisines; en face, s'ouvre le porche d'une ferme, et l'on peut apercevoir la cour avec sa vaste fosse à fumier sur laquelle picorent les volailles. Pour perspective, des cheminées d'usine et, au bout d'une rue, les constructions de la nouvelle église, aux assises bigarrées de brique et de pierre de taille.

Caudry avait été laissé à l'écart lors du tracé de la voie ferrée ; on s'attendait bien peu, quand s'ouvrit la ligne de Busigny à Somain, le 15 juillet 1858, à ce que ce village de Caudry, peuplé de cultivateurs travaillant l'hiver à tisser des dentelles de coton, deviendrait un centre considérable de manufactures faisant vivre plus de 20,000 ouvriers. Aussi la voie ferrée passe-t-elle à plus d'un kilomètre du centre. La ville, voyant que le chemin de fer n'allait pas la chercher, est allée à sa rencontre ; elle a fait, de la route de Saint-Quentin et des champs de betteraves qui la bordaient, une immense rue sur laquelle s'ouvrent des cités ouvrières pour lesquelles le mot de *coron* du pays noir a prévalu. Mais l'embranchement, une fois construit loin des bourgs et des villages, afin d'aller au plus vite gagner la ligne de Saint-Quentin et lui verser les charbons d'Anzin et de Somain, on n'a pas tardé à reconnaître que certaines économies de tracé sont ruineuses,

on a dû compléter la grande voie par une autre desservant les centres importants qui s'échelonnent sur la route de Cambrai au Cateau. Les actes officiels appellent cela un « tramway » parce que les rails suivent les accotements de la route ; mais c'est bien un chemin de fer, avec ses locomotives, ses voitures à voyageurs, ses wagons à marchandises, ses voitures à plate-forme et son fil télégraphique bordant la ligne.

Comme Caudry est en dehors de la grande route, on a dû faire décrire à la voie étroite une courbe très hardie pour venir au cœur de la ville ; de là se détachent une section allant aboutir au nord à Denain et un embranchement relié à la gare du Nord, se prolongeant au sud vers le Catelet, dans l'Aisne, non plus sur les routes, mais à travers champs.

Au dernier recensement, Caudry possédait 9,460 habitants, Inchy et Beaumont, qui en dépendent au point de vue industriel, en comptent ensemble 2,400. Il y a soixante ans, les trois communes en avaient peut-être 1,500 à peine.

L'origine industrielle de Caudry est assez curieuse : toute cette région du Cambrésis, je l'ai signalé déjà, est peuplée de tisserands. Le tissage y est le complément de l'agriculture. Dans pres-

que tous les villages, les habitants ont un morceau de terre qu'ils cultivent l'été. L'hiver ils se renferment dans leurs caves et travaillent pour le Cateau, Cambrai ou Solesmes. Ceux qui n'ont pas de terre à eux mettent la clef sous la porte au printemps et s'en vont en Flandre, en Picardie, en Valois, dans l'Ile-de-France comme travailleurs ruraux. Ils sarclent les betteraves, font la fenaison et la moisson, arrachent les pommes de terre et les betteraves, et rentrent chez eux pour se remettre au métier. Cette agglomération de tisseurs, leurs sous-sols éclairés par de larges baies demi-circulaires, donnent aux villages du Cambrésis un curieux aspect.

Vers 1829, un ouvrier de Saint-Pierre-lès-Calais, originaire de Caudry, qui avait fait quelques économies et pu acheter un vieux métier, eut l'idée de venir s'installer dans son village natal où la main-d'œuvre est bon marché et d'y faire, au moyen de dessins passés de mode, les articles les plus simples de Saint-Pierre. C'était M. Toffin; sa maison, d'abord modeste, est devenue aujourd'hui, sous la direction de ses petits-enfants, une puissante usine où l'on fabrique en quantité les rideaux et les couvertures à jour pour les lits, ainsi que les diverses variétés de tulle. L'exemple fut lentement suivi, les métiers à tulle

vinrent peu à peu remplacer celui du tisserand. J'ai vu un de ces engins de 1830; pauvre vieux métier, tout petit, ne couvrant pas deux mètres carrés du plancher. A force de soins, on est arrivé à le conserver, peut-être comme le couteau de Jeannot, en remplaçant au fur et à mesure les pièces usées, mais il peut fonctionner encore, et l'on est heureux de le reprendre aux jours de presse. Vers 1837, d'autres maisons se créèrent; les Anglais avaient essayé sans succès de s'implanter près de Caudry, à Beauvoir, mais vers 1870 seulement Caudry se transforma par la création de grandes usines employant la vapeur et la louant aux petits fabricants, pour la plupart fils du terroir, frères ou cousins. Plus de 150 adresses de tullistes sont publiées par les annuaires : on retrouve presque toujours les mêmes noms. Depuis, la marche a été sans cesse ascendante. Actuellement, le nombre des fabricants atteint 183, le chiffre des métiers est d'environ 550, le quart de la quantité recensée à Calais. Une vingtaine d'usines à vapeur font mouvoir ces métiers, nécessitant chacun deux ouvriers, plus deux autres pour les ouvrages accessoires ; le découpage et la préparation emploient de 4,000 à 5,000 ouvriers, tant dans la ville que dans les environs. Inchy et Beaumont ont une dizaine de fabricants et une

trentaine de métiers. C'est donc, avec les employés, les ouvriers des quatre maisons de teinture et apprêts, de 8,000 à 10,000 personnes occupées par le tulle et articles similaires dans la ruche caudrisienne.

Saint-Quentin[1], par sa production de broderies obtenues sur tissu léger de soie détruit ensuite par des procédés chimiques, menaçait le développement de Caudry; celle-ci a de suite adopté la fabrication nouvelle : 10 métiers sont actuellement en marche.

Caudry n'est pas une concurrente pour Calais; elle a laissé à son aînée la fabrication de tous les articles de luxe, de la nouveauté; elle ne fait que des tissus d'un usage courant. Mais elle n'a pas laissé que d'influer sur la situation ouvrière de Calais en produisant ces articles. En effet, ceux-ci étaient travaillés uniquement par des apprentis ou par de vieux ouvriers qui n'ont plus l'assurance et la dextérité de main nécessaires pour les tulles de premier choix. Au fur et à mesure que Caudry s'est développé, on a vu se restreindre ces sources de travail, et une partie de la population calaisienne a connu le chômage.

Par contre, il ne semble pas que Caudry fasse

---

1. Voir chapitre Ier.

jamais des incursions sur le large champ des nouveautés ; celui-ci restera longtemps le monopole de Calais. Les ouvriers calaisiens ont un sens artistique qu'on ne saurait leur ravir; d'un autre côté, le tisserand du Cambrésis semble fort réfractaire à ces questions de goût. En outre, une telle industrie a besoin de collaborateurs, dessinateurs et metteurs en carte habiles. A Calais, ces employés sont bien payés ; ils ont l'illusion de la grande ville, la mer, les beaux paysages du Boulonnais. Caudry n'offre rien de tout cela. La ville est restée village par plus d'un côté, le paysage est morne. On ne saurait retenir ces demi-artistes que par de très gros appointements et, dans l'état actuel, on ne peut les leur donner. Aussi Caudry, pour les modèles, reste tributaire de Calais et de Paris.

Mais l'article commun, tendant de plus en plus à entrer dans la toilette des populations ouvrières et agricoles, doit être produit au plus bas prix possible. C'est pourquoi Caudry, avec ses conditions économiques de travail, a un rôle considérable à jouer. Les salaires y oscillent entre 40 et 50 fr. par semaine, alors qu'ils ont atteint et dépassé 150 fr. à Calais. En outre, les ouvriers caudrisiens, tout en vivant largement, tout en aimant les « parties » dans les villes voisines, Cambrai,

le Cateau ou Solesmes, pour eux centres d'attraction, ont parfois des goûts d'économie. Dès qu'ils ont l'argent nécessaire, ils vont à Calais acheter de vieux métiers et s'installent à leur compte dans leur ville natale pour y faire l'article courant. Ces mœurs assurent pour longtemps à Caudry le monopole des dentelles et tulles communs.

Tout le canton de Clary, dont Caudry fait partie, est industrieux. On ne retrouve pas d'autre centre comparable à la grande fabrique de tulles, mais les dix-sept communes se consacrent au tissage. Aussi, la population est-elle très dense : sur un espace de moins de 14,000 hectares, on compte 36,000 habitants. Le sol, fort dénudé, porte de riches cultures de betteraves et de céréales et, à Busigny, produit une grande quantité de houblon.

Clary, le chef-lieu, est une bourgade agricole, où les tisseurs à la main sont nombreux, mais elle ne renferme aucune manufacture ; de même est son voisin Montigny. Bertry, tout en se consacrant aussi à l'exploitation du sol, occupe un bien plus grand nombre d'ouvriers, un tiers de ses 3,000 habitants continuent à tisser des nouveautés à la main. Plus considérable au point de vue ma-

nufacturier est le bourg de Maretz, voisin de Busigny, qui possède une des plus grandes fabriques de la région. Maretz, comme Busigny et beaucoup de communes de cette contrée, conserve pieusement le souvenir de ses enfants morts pour la patrie; une plaque de marbre posée contre le mur de l'église rappelle leurs noms.

Sur le petit chemin de fer du Cambrésis, les villages ne sont pas moins actifs, leur industrie est plus variée peut-être. Villers-Outréau, où l'on cultive le houblon, a 3,000 habitants, tissant ou brodant pour Roubaix et Saint-Quentin. Walincourt, outre les productions ordinaires de ses tisseurs, fait de la passementerie et de la bijouterie en doublé.

Entre Caudry et le reste du canton de Clary, se creuse une dépression très profonde, véritable vallée où la carte place un « riot » sous le nom de ravin Warnelle, d'autres vallons y aboutissent qui sembleraient, eux aussi, arrosés par de petits cours d'eau. Au-dessous du renflement portant Ligny-en-Cambrésis aboutit le « ruisseau » d'Iris descendant de Clary; plus loin vers Esnes, c'est le ruisseau de la Sargreuse, dont la jonction avec le ravin Warnelle forme le *torrent* d'Esnes. Singulier torrent, en vérité ! je l'ai suivi de Ligny à Crèvecœur sans voir autre chose qu'un lit d'un

vert d'émeraude, mais ce n'est pas de l'eau, le tapis vert qui se tord entre deux rangées de saules rabougris est un gazon épais. Le torrent d'Esnes attend les pluies d'hiver pour rouler les terres limoneuses arrachées aux coteaux riverains; c'est un des plus grands parmi les *riots* du Cambrésis.

Le vallon est cependant assez gracieux. Haucourt éparpille ses maisons aux flancs d'une colline; Esnes est bâti des deux côtés de son *torrent* comme un abime de verdure, autour d'un château de la Renaissance, aux tours et aux façades curieusement sculptées; sur la route de Cambrai est un moulin à vent, cône tronqué aux assises de briques rouges et de pierres blanches coiffé d'un toit aigu d'où l'on découvre tout le vallon et, au delà, le plateau de Clary, capricieusement ondulé, couvert de grands villages.

Le torrent, toujours à sec, descend à Lesdain. Là, il fait mouvoir un moulin, grâce à une source abondante, la fontaine Glorieuse. Désormais le torrent est une large et claire rivière; mais il ne tarde pas à prendre fin, au-dessous de Crèvecœur, qui, jusqu'à la Renaissance, fut une forteresse importante; il atteint l'Escaut, auquel il semble imprimer sa direction; le fleuve, venant du sud, tourne brusquement à l'ouest jusqu'à Marcoing pour remonter ensuite au nord.

La vallée de l'Escaut est étroite, mais fraîche et bien cultivée. Le site de l'ancienne abbaye de Vaucelles et celui de Crèvecœur sont charmants. Au delà, jusqu'à Cambrai, c'est un paysage industriel. Masnières, relié à Marcoing et à Cambrai par un chemin de fer, est un centre d'usines : verreries, tissages, moulins. Marcoing possède une vaste fabrique d'amidon où 200 ouvrières sont employées. Plus au sud, à la limite de l'Aisne et de la Somme, sur des collines de craie mystérieusement percées de souterrains ayant servi de refuges pendant les guerres, Villers-Plouich, Villers-Guislain, d'autres villages encore tissent les mousselines, la gaze de soie et les mouchoirs. Par cette dernière industrie, on est déjà dans le rayon de Cambrai.

XV

CAMBRAI

Une ville transformée. — Démolitions de l'enceinte. — L'ancien Cambrai. — Baptiste et la batiste. — La chicorée. — La plante, sa culture. — Préparation des cossettes. — Le café de chicorée.

Cambrai. Décembre.

Je n'étais plus revenu à Cambrai depuis les manœuvres de 1890. Grande est ma surprise. Au lieu de la gare en briques, affectant, d'une façon assez ridicule d'ailleurs, des allures de château-fort, avec tourelles, créneaux et autres bric-à-brac moyennageux, voici une bâtisse vulgaire, évidemment provisoire.

Mais c'est la gare de Picardie et Flandres !

En effet, pourtant, à la sortie, je ne me reconnais plus : au lieu du talus de contrescarpe planté d'arbres, du large et profond fossé, des remparts formidables, voici une zone plane, de larges avenues où commencent à s'élever des constructions neuves et une rangée d'édifices, brusquement

apparus, jadis en contrebas de l'ancien rempart et devenue une rue.

Comme me voici loin de la cité guerrière dont je disais jadis[1] :

« Cambrai est une des villes les plus inaccessibles que l'on puisse imaginer, ses fortifications ont une apparence formidable, quand on suit les chemins couverts, étroits et tortueux, traversant des fossés remplis par l'Escaut. Des remparts d'une hauteur extraordinaire la closent ; des portes à peine suffisantes pour une voiture et semblables à des tunnels, conduisent à la cité. Tout cela commandé par une citadelle d'aspect fort rébarbatif, bâtie au sommet du « mont » Saint-Géry. »

Le tableau a bien changé : les fossés se comblent, les remparts tombent au fur et à mesure que la ville réalise des ressources. La gare primitive, située à plus d'un kilomètre de l'enceinte, ne sert désormais qu'aux relations d'un faubourg et à l'arrêt très court du grand express de Calais-Bâle par Saint-Quentin, à qui l'on évite un rebroussement. Au lieu de faire des détours à travers les ouvrages fortifiés, on entre en ville par des avenues régulières. Cambrai aura de la peine,

1. Journal *le Temps*, septembre 1890.

cependant, à grouper tous les éléments communaux. Son enceinte était trop étroite et la population avait débordé au dehors sur les innombrables routes ou chemins, près de trente, qui viennent aboutir à cette ville véritablement centrale pour toute une vaste région. Autant de chemins, autant de faubourgs sans liens entre eux, les principaux : Saint-Roch, la Gare, rue Gautier, rue Saint-Ladre, Saint-Druon, de Paris, Saint-Sépulchre, Cantimpré, de Selle, et la commune autonome de Neuville-Saint-Remy n'avaient de communications que par la ville elle-même. Dans l'ancienne enceinte, Cambrai, en 1896, avait 14,306 habitants, sur 25,250, sur 28,000 avec Neuville et Proville, de plus de 30,000 avec Escaudeuvres qui continue le faubourg Saint-Roch. La création de grandes voies de circonvallation, si l'on peut s'exprimer ainsi, fera véritablement une ville de ce poulpe dont les tentacules s'étendent à tous les points de l'horizon.

La cité intérieure, celle que les remparts enceignaient, est une des plus jolies villes du Nord ; blanche, propre et gaie. Le jour où j'y parviens, le carillon de l'hôtel de ville sonne comme pour un appel, il mande les négociants pour l'élection des membres de la chambre de commerce. Dans beaucoup de ces cités aux traditions tenaces, l'u-

sage est resté d'appeler ainsi le peuple pour l'accomplissement des devoirs civiques.



CAMBRAI AVANT LE DÉMANTÈLEMENT.

Dès l'entrée, la cité s'annonce hospitalière par un vaste jardin public très vert et fleuri, aux beaux ombrages, tracé sur le glacis intérieur ou

esplanade de la citadelle. Des bronzes d'art sont placés dans les pelouses ; deux gloires de Cambrai sont représentées par des statues : Baptiste, être mythique, dit-on, qui aurait inventé la batiste, et Enguerrand de Monstrelet, que d'autres auteurs font naître à Montrelet, près de Doullens[1]. Les remparts de la citadelle bordent encore l'esplanade, mais ils servent uniquement à clore les casernes, seule partie conservée de la forteresse, pour l'édification de laquelle Charles-Quint fit raser tout un quartier de la ville.

Un peu après l'entrée du jardin s'ouvre la place au Bois, où se tiennent d'importants marchés au bétail; plus loin est la place d'armes, vaste mais irrégulière, formée de trois places dont la plus petite est bordée par un somptueux hôtel de ville surmonté d'un campanile où deux statues costumées à la turque sonnent l'heure, comme le font les Jacquemart de Dijon et de Romans. Ce sont Martin et Martine, gloire et palladium des Cambrésiens.

Une des rues les plus animées de Cambrai passe devant la tour Saint-Martin, restée debout après la destruction de l'église de ce nom et transformée en beffroi. Au sommet, dans une

---

1. Voyez page 61.

logette, un guetteur, le *gallu*, est chargé de signaler les incendies qui peuvent éclater. A côté, sur la place Thiers, a été édifié un monument aux enfants morts pour la patrie. Tout auprès, la place Fénelon, plantée d'un joli square, a conservé trois arcades du palais des archevêques ; Fénelon y résida. Aujourd'hui, cette entrée monumentale conduit à une cité ouvrière, bordée de maisons irrégulières, mais soigneusement blanchies; la façade est couverte de beaux ceps de vigne dont le raisin doit rarement mûrir.

La cathédrale du grand siège archiépiscopal de Cambrai est plus luxueuse que vraiment belle, elle renferme le tombeau de Fénelon par David d'Angers. Les autres édifices ont peu d'intérêt, les plus remarquables sont les anciennes portes Notre-Dame et du château de Selle ; que l'on a conservées. Ce château de Selle, avec ses grosses et fortes tours, restes des premières défenses de la ville, est un précieux spécimen d'architecture militaire, l'Escaut baigne ses murailles et ajoute à son caractère pittoresque.

Ville fort commerçante et très industrielle, Cambrai n'a point cependant l'aspect d'une cité manufacturière ; ses usines sont réparties dans les faubourgs et, malgré la réputation de ses batistes,

elle n'est qu'un centre pour la vente de produits tissés par les tisserands travaillant en des caves humides dans les campagnes voisines, dans le canton de Carnières surtout. Valenciennes a presque monopolisé la production, Cambrai est plutôt un atelier d'apprêts, ses blanchisseries sont fameuses ; au faubourg Saint-Roch est un puissant établissement autour duquel d'immenses prairies servent à étendre les pièces de fin tissu envoyées des bords de l'Erclin, de la Selle et de l'Escaut. Pour ces toiles fines, Cambrai jouit d'une réputation justement méritée; sa blanchisserie est la seule qui puisse soutenir la comparaison avec celle de Belfast en Irlande ; mais combien celle-ci est plus importante, grâce à son humide climat et au bas prix de la main-d'œuvre !

Les Cambrésiens sont donc plutôt des metteurs en œuvre, des commanditaires si l'on veut, cherchant à faire valoir leurs capitaux. S'ils n'ont pas de charbon, ils sont parmi les grands actionnaires des bassins houillers. Ils ont la passion du charbonnage, me dit l'un d'eux, ils ont créé des mines partout, même dans la Côte-d'Or. Ce sont eux aussi qui font tisser le crin pour les « manches à gigot » et les bas de robe, leurs tisseurs sont répandus au sud de Cambrai jusqu'à Péronne.

En dehors des importants ateliers de blanchis-

serie et de teinturerie, Cambrai met surtout en œuvre les produits agricoles. La sucrerie d'Escaudœuvres est peut-être la plus grande du monde ; les moulins Cornaille sur l'Escaut, transformés en moulins à cylindres en 1882, font partie des DOUZE MARQUES, avec deux autres minoteries du Nord. Il y a un grand commerce de graines fourragères ; les charcutiers produisent presque industriellement des andouillettes fameuses ; ses confiseurs emploient le sucre local à fabriquer des bonbons très appréciés nommés « bêtises de Cambrai ». A côté est une industrie, non culinaire il est vrai, mais intéressante, car elle se rattache à la passion des gens du Nord pour le tir : c'est la fabrication des arbalètes.

Ce qui a surtout contribué à répandre le nom de Cambrai, c'est la chicorée en grains, destinée à servir de succédané au café. Tout le monde, involontairement parfois, a consommé sous allure de moka le jus de la racine torréfiée dont j'ai déjà signalé la culture[1]. Ceux qui ont eu la curiosité de jeter les yeux sur les devantures d'épiciers ont vu des paquets, soigneusement enveloppés de papiers vernis ou argentés, ornés de flamboyantes étiquettes, décorés de noms

---

1. 18e série du *Voyage en France*, chapitre XXV.

pompeux ou bizarres. C'est la chicorée, et la plus grande partie vient de Cambrai.

Elle vient seulement en tant que chicorée préparée ; notre pays, en effet, ne saurait suffire à la fabrication. Il a produit, en 1892, une quantité de racines évaluée à 18,662,000 kilogr. cultivées sur 1,473 hectares ; et la Belgique, d'après M. Heuzé[1], a récolté cette plante sur 10,000 hectares et obtenu 550,000,000 de kilogr. de racines. L'Allemagne la cultive sur plus de 10,000 hectares. Chez nous, elle est confinée dans la région du Nord, dans le département de ce nom surtout ; il y consacrait 1,171 hectares en 1892, et récoltait plus de 14,000,000 de kilogrammes.

Cambrai et les autres fabriques du Nord, particulièrement nombreuses autour de Valenciennes, sont donc tributaires de la Belgique ; elles tirent une grande partie de leurs cossettes de la Flandre où les bords de la Lys, dans le canton de Messine surtout, sont réputés pour leurs produits ; comme Nimy, près de Mons, est célèbre pour la pureté de sa graine. Toutefois, on trouve beaucoup de champs de chicorée aux environs de Cambrai ; il en est de très vastes à la lisière du Nord et du Pas-de-Calais, près de Marquion.

---

1. *Les Plantes industrielles*, librairie de la Maison Rustique.

La plante est bien connue : elle pousse partout à l'état sauvage, sur les talus secs, au bord des chemins, sa fleur étoilée est d'un bleu superbe. On la cultive un peu pour la salade, beaucoup pour la faire croître et étioler dans les caves et les souterrains, où elle devient la « barbe de capucin ».

Je n'ai pu recueillir de chiffres récents sur cette industrie, des statistiques remontant à une quinzaine d'années évaluent la production à 30,000,000 de kilogr., et le nombre d'ouvriers à 900. C'est peu en regard de ce qui doit être réellement consommé, car ce produit est répandu partout.

La racine, seule partie utilisée, est semblable, par la forme, à celle de la carotte, et peut atteindre 35 centimètres de longueur; le diamètre des plus beaux sujets est de 4 centimètres au collet; l'écorce est brune.

Comment a-t-on pu découvrir le moyen de faire du café avec cette racine? Probablement a-t-on pensé que l'amertume étant semblable à celle des fèves de moka, on pouvait se servir de chicorée grillée pour falsifier une denrée fort chère et réaliser ainsi de beaux bénéfices. Quoi qu'il en soit, Flamands et Hollandais torréfiaient déjà la chi-

corée en 1772, quand on installa les premières grandes fabriques en Hollande. Mais on ne connaissait pas le secret de cette fabrication. D'après une notice publiée dans les rapports du jury à l'Exposition de 1889, MM. d'Orban, de Liége, et Giraud vinrent s'installer simultanément dans le Nord, l'un à Valenciennes, l'autre à Onnaing. Pendant toute la durée de l'Empire, ces manufactures suffirent aux besoins, puisque la Hollande et la Belgique étant françaises, leurs produits n'avaient pas de droits à payer. Mais après la séparation amenée par la chute de Napoléon, les produits belges ne purent entrer chez nous, M. d'Orban créa une nouvelle « chiroraterie » bientôt elles se multiplièrent. Jusqu'en 1870, la fabrication resta confinée autour de Valenciennes et de Cambrai. Aujourd'hui, on en trouve sur un très grand nombre de points dans le Nord, l'Est et l'Ouest. On emploie partout les cossettes de Belgique, sauf à Bayon, usine lorraine, qui a organisé les cultures du Crotoy[1].

La culture de la chicorée demande un sol argilo-calcaire très profond, bien ameubli, pour permettre à la racine de s'enfoncer profondément. Il faut des façons fréquentes pour détruire les

1. 18e série du *Voyage en France*, page 398.

mauvaises herbes, des engrais puissants et abondants.

La récolte a lieu à l'automne, en octobre ou novembre. Les racines lavées et coupées en morceaux de 4 à 6 centimètres appelés cossettes, sont desséchées dans un four nommé touraille. Sous cette forme de cossette desséchée, la chicorée est livrée aux fabricants. Ceux-ci procèdent à une torréfaction analogue à celle du café, opération délicate dont dépend tout l'arome. Elle dure deux heures et se fait dans des brûleurs mécaniques pouvant contenir 100 à 120 kilogr. de cossettes. Les gens du métier devinent le point exact de torréfaction par une fumée blanche à reflets violets et une odeur spéciale. On ajoute alors 1 p. 100 de beurre, afin de « lustrer la chicorée, lui donner la couleur du café brûlé et, en même temps, la conserver toujours très sèche. » Il est probable que les chicorées de basse qualité emploient autre chose que du beurre pour obtenir ce résultat !

Maintenant, ce n'est pas fini : on a des espèces de charbons d'un roux noir, ce n'est pas encore du café moulu. Les cossettes torréfiées vont dans les concasseurs qui, graduellement, les réduisent en poudre très grossière. Il n'y a plus qu'à mettre les grains en paquets après un blutage qui les sépare des poussières.

Et le paquet, jaune, rouge, bleu, argenté, avec ses chromolithographies éclatantes, s'en va par le monde entier porter le nom de Cambrai. Si les étrangers ne connaissent pas le grand rôle historique de cette ville, ils n'ignorent pas que c'est un des grands producteurs de café à bon marché, de cette chicorée sans laquelle, au dire des cuisinières, des cafetiers et même de nombreuses ménagères, il ne saurait être de bon café. Monstrueuse hérésie contre laquelle il serait vain de protester !

XVI

LA PLUS GRANDE SUCRERIE DU MONDE

Les râperies de betteraves. — La pesée. — Envoi à l'usine. — Comment on fait le sucre. — Râperie. — Diffusion. — Cuisson. — Une usine modèle. — Coutumes ouvrières. — L'émigration des tisserands. — Le sarclage et la moisson. — Retour au métier.

Iwuy. Décembre.

Quand on parcourt le Cambrésis, on est fréquemment surpris d'apercevoir, au sommet des ondulations, de petites usines flanquées d'une haute cheminée et d'une bascule à voiture. Au printemps et en été, ces établissements sont morts, les portes sont fermées et l'on se demande pourquoi ces fabriques sont loin de tout centre et sur les parties hautes du pays. La carte d'état-major les indique de ce mot mystérieux : *râperie.*

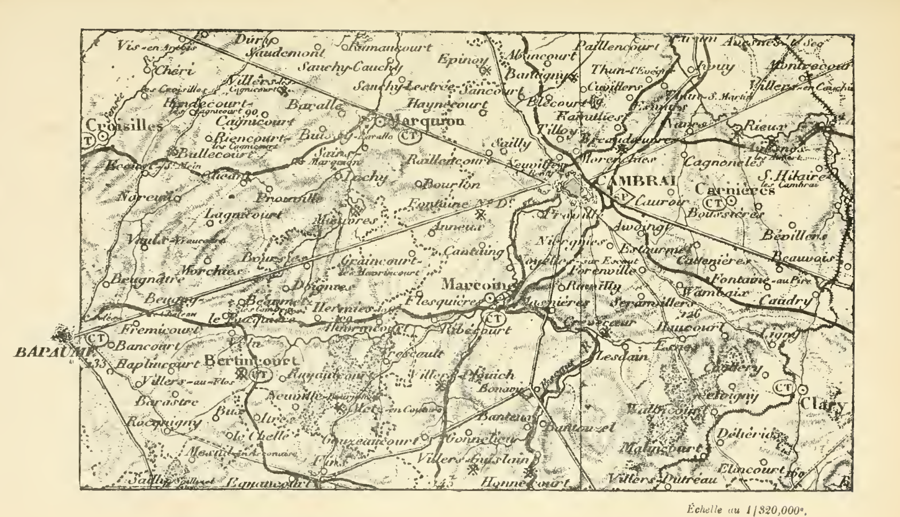
Râperie de quoi ?

De betteraves. Si vous venez ici en novembre, vous verrez fumer la cheminée ; par tous les chemins vous apercevrez de lourds chariots tirés par de grands chevaux flamands, arriver chargés de

betteraves, passer à la bascule et vider leur chargement. Si vous êtes autorisé à pénétrer dans l'usine, vous verrez des employés râper une ou plusieurs betteraves prises dans une des voitures, les presser, recueillir le jus, y plonger un densimètre et reconnaître le degré de sucre contenu dans l'échantillon ; sur la densité reconnue on paiera le cultivateur.

En dehors des bascules de râperies, il y a d'autres centres de réception, très nombreux. Souvent, sur les chemins ruraux ou les routes, on rencontre de petits édicules voisins d'une bascule, les cultivateurs y viennent faire peser leurs betteraves; des poids publics sont encore installés dans les gares, sur les ports des canaux, partout, en un mot, où se font des expéditions.

Les betteraves sont empilées autour de la râperie, couvertes de paille pour empêcher la gelée et, au fur et à mesure des besoins, soumises aux machines qui transformeront la racine en menue cossette et aux appareils diffuseurs qui extrairont les jus. Alors, par des tuyaux de fonte d'un diamètre de 9 à 25 centimètres, ceux-ci s'en vont à l'usine centrale, la sucrerie, située jusqu'à 28 à 48 kilomètres si l'on tient compte des sinuosités. La sucrerie d'Escaudœuvres, créée depuis bientôt trente ans, la plus importante de France,



Échelle au 1/320,000e.

RAYON D'APPROVISIONNEMENT EN BETTERAVES DE LA SUCRERIE D'ESCAUDOEUVRES.

Râperies ⌗.

peut-être même du monde entier, est celle qui a donné le plus d'extension à ce système: elle occupe 16 râperies dans la liste générale des fabriques de sucre. Ce sont celles que j'indique sur ma carte.

La France renferme 358 fabriques de sucre, le Nord vient en tête avec 89, réparties principalement dans les arrondissements de Valenciennes et de Cambrai. Le département peut donc servir de type pour la production sucrière. J'ai parlé longuement de la culture de la betterave en décrivant la station agricole de Cappelle[1]. Escaudœuvres s'impose pour la description d'une sucrerie.

L'usine est à l'extrémité du faubourg Saint-Roch, au bord de l'Escaut, qui lui amène des quantités de betteraves, le charbon et la pierre à chaux. Dans ce petit port particulier, se chargent aussi les sacs de sucre destinés aux raffineries ou aux entrepôts. Un embranchement particulier, se détachant du chemin de fer de Somain, pénètre dans l'intérieur de l'usine.

Tout dans cet établissement est colossal: constructions, hangars, magasins. Le directeur, M. Camuset, qui m'a accueilli avec beaucoup de cour-

1. 18e série, chapitre IX.

toisie, me fait suivre toutes les phases de l'opération; voici une immense salle, où 24 énormes chaudières produisent la vapeur nécessaire à la fabrication; elles ont ensemble 5,200 mètres carrés de surface de chauffe. Dans une autre partie de l'usine est l'immense réservoir où les jus des râperies disséminées dans la campagne sont amenés sous une pression de 15 à 16 atmosphères, à cause des sinuosités qui doublent presque le trajet.

La sucrerie possède elle-même sa râperie, et c'est de beaucoup la plus importante. Les betteraves arrivent par bateaux, par wagons et par tombereaux, conduits par les fermiers les plus voisins de l'usine. Une grue, placée au bord du canal, décharge les bateaux et vide les racines dans le lavoir, où les wagons versent eux-mêmes leur contenu. Les tombereaux sont basculés sur des tas qui serviront pour le travail de nuit.

La betterave est d'abord lavée. La fosse, le *laveur,* où elle est versée, est remplie d'eau ; les betteraves sont agitées par un arbre muni de palettes qui les débarrassent de toute la terre et des pierres. Bientôt la netteté des racines est parfaite, elles arrivent alors jusqu'à un élévateur en hélice qui les conduit à l'étage supérieur où elles sont déversées dans une bascule surveillée par

un employé des contributions. La bascule est arrêtée chaque fois que le poids atteint 520 kilogr. — L'appareil est combiné de telle sorte qu'on ne saurait vider la benne renfermant la pesée si celle-ci n'est pas parfaitement exacte. — Il est alors nécessaire, suivant le cas, d'ajouter ou de supprimer quelques betteraves. Ces pesées, enregistrées automatiquement, servent de contrôle à la régie des contributions pour la perception de l'impôt. Ainsi entrées sous le contrôle du fisc, les betteraves blanches, tachées de rose et de vert au collet, tombent dans un appareil qui les découpe en cossettes au moyen de couteaux montés sur des disques. Les cossettes se rendent dans les diffuseurs ; conduite par une rigole où se meut une courroie sans fin, la pulpe blanche, ou plutôt de longues lamelles comparables à du macaroni, semble entraînée par un courant vertigineux. La râperie dont on me montre le travail peut préparer 330 tonnes par jour.

Le râpage était, jadis, une opération bien moins délicate; le procédé actuel de diffusion demande un découpage en lanières ou cossettes très régulières. Autrefois il suffisait de traiter la betterave comme du raisin ou de la pomme, c'est-à-dire soumettre à la presse l'espèce de farine très grossière et spongieuse obtenue. Les couteaux faisaient

alors office de râpe et les râperies méritaient bien leur nom. Aujourd'hui râpes et presses ont fait leur temps.

L'affûtage des couteaux pour le découpage des cossettes est une opération délicate que l'on ne confie pas à tous les ouvriers. A Escaudœuvres, un atelier spécial lui est affecté, il prépare tous les couteaux de l'usine et des râperies.

Les diffuseurs sont des appareils composés de vases communiquants, en nombre variable, de 10 à 15 ou même à 20. Les jus produits par la « diffusion des betteraves vont de l'un à l'autre en traversant un *calorisateur* qui leur rend la chaleur perdue et les élève à la température nécessaire. Les cossettes presque épuisées sont les seules en contact avec l'eau pure ». Les jus les plus riches passent, au contraire, sur les cossettes neuves, les jus se chargent ainsi autant que possible du sucre renfermé dans la betterave. Quand la cossette a subi le dernier passage à l'eau pure, le diffuseur se vide automatiquement et se recharge. Cela a lieu toutes les cinq ou dix minutes.

Du diffuseur les jus vont au bac jaugeur, qui permet de se rendre compte de la quantité produite. Quant aux cossettes tombées des diffuseurs, elles ne conservent qu'une quantité infinitésimale de sucre, mais elles sont encore très char-

gées d'eau. Cette *pulpe* est soumise à la presse avant d'être vendue pour la nourriture du bétail. Dans tout le Nord, elle est amoncelée aux abords des fermes, dans des silos où l'on puise au fur et à mesure des besoins.

La fermentation est très active dans cette masse, aussi s'en échappe-t-il des odeurs désagréables qui nuisent beaucoup au charme de ces campagnes déjà monotones.

Les jus extraits du bac jaugeur sont alors conduits dans les cuves de carbonatation, où ils sont additionnés d'un lait de chaux qui en assure la conservation, alors disent des vers découpés dans un journal de Flandre, commence la purification :

> ..... La chaux sépare les matières,
> Précipite la lie, et le jus éclairci
> De rouge qu'il était devient alors souci.

Je ne me tiendrai pas à la hauteur de ce poème didactique. Disons que la chaux joue un grand rôle dans la sucrerie. Elle est produite sur place dans la plupart des usines. A Escaudœuvres, bâti sur un massif crayeux très puissant, on faisait jadis la chaux avec la craie extraite de ce sous-sol où Cambrai s'est creusé de vastes souterrains. Cette pierre poreuse, absorbant l'humidité, avait besoin d'être abritée avant son envoi aux fours,

aussi d'immenses hangars avaient-ils été élevés pour la préserver de la pluie. Aujourd'hui, de nouveaux et puissants fours à chaux emploient des blocs d'une pierre compacte venant de Maubeuge et qui sont transformés par la cuisson au coke. Les gaz provenant de la cuisson, renfermant de l'acide carbonique en quantité, sont conduits à l'usine par une canalisation spéciale.

Ils jouent un grand rôle sous le nom vulgaire de *gaz carbonique* ; ils sont dirigés dans les immenses bacs où les jus perdent la plupart de leurs impuretés au contact de la chaux et du gaz. Les matières précipitées sont retenues peu après par le passage des jus à travers les filtres-presses.

Ainsi purifiés, les jus subissent une nouvelle carbonatation dans des bacs où ils sont soumis à l'ébullition. Une écume semblable à celle des œufs à la neige couvre le bac, des éruptions jaunes de jus se font jour à travers la masse. Cette seconde carbonatation fournit des jus ayant environ 10 p. 100 de sucre, d'une couleur légèrement ambrée.

Ils faut les ramener à 50 p. 100. Pour cela, on les conduit dans un appareil dit à triple effet, où a lieu une évaporation rapide, dans le vide et à basse température. Les jus passent de chaudière à chaudière avant d'être concentrés au degré

voulu, ils en sortent très épais, d'un jaune doré, et vont dans les bacs où une cuisson active formera les grains et les séparera des mélasses. On voit les cristaux naître, grossir, devenir des grains au milieu de la mélasse ; l'ensemble forme *la masse cuite.*

Celle-ci est alors conduite dans le malaxeur-délayeur puis, par petites quantités, dans une turbine ou essoreuse, tournant à une vitesse de 1,000 à 1,200 tours à la minute. La force centrifuge fait écouler la mélasse par des trous garnis de toile métallique, tandis que le sucre, resté dans le *panier* de la turbine, est aussitôt mis en sac et monté dans les immenses magasins où il est déposé jusqu'à l'expédition.

Le produit ainsi obtenu n'est pas le sucre d'un blanc de neige, vendu en forme de pain ou en morceaux. Ce sont des petits cristaux transparents, fort comestibles d'ailleurs ; les fabricants les servent dans des coupes sur leurs tables pour sucrer le café. Les Anglais les achètent de préférence, ils les utilisent pour faire les marmelades innombrables de leurs desserts, qui viennent en France faire concurrence à nos confitures.

Les sucres ne restent guère en magasin, ils finiraient par envahir les espaces, cependant vastes, où se fait la manutention des sacs. Voilà

six semaines que la fabrication est commencée, et 100,000 sacs de 100 kilogr. ont déjà été obtenus. Pour éviter les envois anticipés à Calais[1] et à Dunkerque, ports principaux d'exportation, les sacs sont déposés aux magasins généraux de Cambrai, autorisés par le fisc à servir d'entrepôts réels des sucres. On charge en ce moment un bateau destiné aux docks, il recevra 2,800 sacs.

On voit, par ces chiffres, quelle est l'importance d'Escaudœuvres, qui laisse bien loin derrière elle toutes les autres fabriques similaires. Aussi, pour les réparations, faut-il d'immenses ateliers de mécaniciens formant usine dans l'usine. Quand la saison sucrière a pris fin, tout le matériel est démonté et chaque pièce est revue avec soin.

Une sucrerie comme celle-là emploie chaque année toutes les betteraves produites sur une surface de 7,000 hectares ; par l'assolement utilisé dans la contrée, c'est 40,000 hectares de culture nécessaires pour assurer l'alimentation d'Escaud'œuvres en betteraves. La quantité de racines mises en œuvre atteint de 200,000 à 250,000 tonnes par an. Les chaudières consomment 300,000 kilogr. de charbon par jour.

---

1. Voyez 18e série du *Voyage en France*, page 309.

La production dure 85 jours environ et occupe 2,000 ouvriers dans les sucreries et les râperies. Après la campagne, 300 ou 400 travailleurs seulement restent à l'usine, les autres se répandent dans les *chicorateries* et les établissements industriels de la région, puis ils vont dans les campagnes travailler à l'ensemencement, au binage et à l'arrachage des betteraves ; comme ce dernier travail les occupe pendant le premier mois de la fabrication, ils font défaut à l'usine et l'on doit aller chercher quelquefois des ouvriers belges.

Près du canal, d'immenses tas d'une matière blanche sur lesquels commence à pousser un peu d'herbe, sont les produits de la défécation, chaux et autres matières déposées pendant la carbonatation. Ils trouvent place dans l'agriculture qui les recherche comme engrais : ce serait un précieux amendement pour les terres granitiques de Bretagne.

Je viens de signaler l'exode annuel des ouvriers du Cambrésis pour aller procéder au sarclage des betteraves et autres travaux des champs. Les employés des sucreries ne sont pas seuls à prendre part à cette sorte d'émigration. Elle est générale dans toute la contrée. Il y a quelques années, au

mois de mai, j'assistais au départ de ces hirondelles de la glèbe et j'écrivais :

« A toutes les gares, depuis Somain, et jusqu'à Busigny, au delà de Cambrai, les wagons de 3e classe ont été envahis par des ouvriers, accompagnés de leurs familles, faisant charger dans les fourgons des bagages de lourdes caisses et des outils agricoles.

« Ces bandes d'hommes, de femmes et d'enfants en bas âge avaient l'aspect de ces longues colonnes d'émigrants qu'on voit dans les chemins de fer allemands, se rendant à Anvers, à Brême ou au Havre pour gagner le Nouveau-Monde. Mêmes visages fatigués, même allure morne.

« Ce sont bien des émigrants, en effet, mais des émigrants semblables aux hirondelles, prenant leur vol avec les premiers rayons du soleil printanier et rentrant au gîte quand la gelée commence à durcir la terre. »

Pendant l'hiver, ils sont tisserands dans la région cambrésienne; ils s'enferment dans des caves humides et malsaines, gagnant à peine un franc par jour, juste de quoi avoir le feu et la chandelle. Au printemps, alors que la vie est plus facile, le tissage cesse. Alors ces travailleurs s'en vont au loin chercher une occupation nouvelle.

Les betteraves ont déjà germé en lignes serrées, mais aussitôt elles sont envahies par les mauvaises herbes, chardons, ravenelles, petits myosotis bleus, seneçons, graminées de toutes tailles qui se développent avec une rapidité extrême et ne tarderaient pas à étouffer les jeunes plantes. Or, les étendues semées sont telles que le personnel des fermes ne saurait suffire au sarclage. La main-d'œuvre des tisserands du Cambrésis fait face aux besoins.

Ces grandes fermes, où l'on compte les « mencaudées[1] » par cents et par mille, reçoivent les travailleurs, on leur donne un abri dans une grange. Ils s'y installent, hommes, femmes, enfants, campés comme les êtres des sociétés primitives. On leur fait la soupe à la cuisine de la ferme; pour le reste de la nourriture, ils doivent se le procurer sur leurs gains.

Dur labeur. Au matin, dès que le jour commence à poindre, hommes et femmes s'en vont aux champs. Alignés sur une seule file, ils s'arment de leurs sarcloirs et tranchent impitoyablement toutes les plantes parasites. De loin, dans les terres jaunes encadrées des damiers verdoyants des céréales et des prairies, ces rangées d'êtres

1. La mencaudée vaut $22^a,98$.

humains semblent des fourmis occupées à quelque labeur acharné.

Et jusqu'au soir, sans autre arrêt que le temps de manger une tartine et de boire une gorgée de bière, les humaines fourmis continuent à détruire les herbes parasites. A ce travail sans trêve, elles gagnent, dit-on, jusqu'à cinq francs par jour.

Pendant ce temps, ceux des enfants laissés à la grange se « débrouillent » tout seuls. L'aîné de la bande doit lever les plus petits, leur faire une toilette sommaire, leur donner à déjeuner. Puis tous les mioches s'en vont ensemble dans le champ où travaillent le père et la mère et prennent leur part du sarclage. La nuit venue, une couche de paille sert de lit à la famille.

Quand les terres sont purgées des mauvaises herbes, les sarcleurs vont en d'autres fermes recommencer leur tâche. Cela dure jusqu'au moment de la fenaison ; alors, tous les émigrants sont employés à faucher, faner et engranger le foin. Puis la moisson arrive, employant encore les bras des nomades ; après la moisson, c'est le battage des grains et l'arrachage des betteraves.

Avec celle-ci finit la saison. Les ouvriers jusqu'alors grisés de grand air, brunis et tannés par la tâche incessante accomplie au soleil, à la pluie,

au vent, reprennent la route de leurs villages. Les trains les ramènent à Cambrai, à Bouchain, à Iwuy, à Avesnes-lès-Aubert, dans tous les bourgs de cette campagne cambrésienne si populeuse mais si nue. Le pécule apporté des champs leur permettra de vivre, mais, en même temps, ils devront reprendre le métier à tisser, s'enfermer dans la cave humide, et eux, accoutumés au grand air, rester confinés dans ces espaces sombres. Alors les figures s'étiolent et pâlissent, les traits se tirent. Les hommes, si sobres pendant la saison des cultures, vont au cabaret dès qu'ils peuvent quitter la navette, la femme et les enfants resteront sous le toit familial.

Puis les ressources s'épuisent, on en est bientôt réduit au seul produit du métier à tisser. Enfin mai est venu, les betteraves germent et le pays tout entier, jusqu'alors si bruyant, redevient silencieux. Autour d'Iwuy on évalue à cinq ou six cents le nombre des ouvriers qui s'en vont ainsi.

Le sarclage et les récoltes conduisent fort loin les ouvriers de nos campagnes. Les environs de Laon, de Reims, d'Épernay les voient successivement arriver.

Cet exode est peu connu dans les régions flamandes. Dans les contrées riveraines du haut

Escaut, il n'étonne ni n'attriste. Les ouvriers émigrent quand les hirondelles arrivent, les deux migrations sont dans l'ordre naturel ; on a toujours vu s'en aller ainsi les tisserands quand le soleil pénètre dans les habitations et fait apparaître les ravenelles et les myosotis des champs.

Faut-il plaindre ces braves gens, que la nécessité pousse à quitter ainsi la maison natale pour les fermes lointaines ? Peut-être vaut-il mieux pour eux cette envolée annuelle que la claustration dans les caves et les sous-sols, où le métier bat pendant les froids noirs. Combien est plus saine cette envolée vers les champs reverdis que le départ régulier pour Paris et les grandes villes, des maçons de la Creuse, des ramoneurs de la Savoie, des rôtisseurs de marrons d'Auvergne ! Ceux-ci quittent leurs montagnes pour les appartements malsains et les greniers nauséabonds, où l'on gèle en hiver, où l'on bout en été. Les tisserands du Cambrésis, au contraire, abandonnent leurs demeures obscures et humides pour le grand air, la pleine lumière et les fortifiants travaux agricoles.

Quand on se reprend à songer à d'autres émigrants, on trouve que les ouvriers du Nord ont la part belle ; le sentiment d'angoisse fraternelle ressenti à la vue de ces embarquements de familles

fait place à un léger sentiment d'envie pour le sort de ces gens qui peuvent ainsi rompre avec le cours habituel de l'existence et reprendre, sans s'en douter, il est vrai, les traditions des errants et primitifs ancêtres.

XVII

EN OSTREVENT

Les riots du Cambrésis. — L'Erclin et ses villages. — Solesmes. — Bouchain avant le démantèlement. — Bouchain aujourd'hui. — Le pays d'Ostrevent. — Denain. — Le champ de bataille. — La ville industrielle. — La houille et le fer. — Somain et Aniche.

Aniche. Octobre.

Le Cambrésis, à l'est de sa capitale, offre toujours le même spectacle de plateaux nus, profondément plissés, sillonnés par des riots secs dont la direction est ici singulièrement parallèle. Le sol, d'une argile compacte, s'élève et s'abaisse comme en d'énormes vagues soudain solidifiées. Des ravins sans eau, au fond herbeux, bordés de saules têtards, séparent ces croupes. De gros villages, aux clochers massifs, s'élèvent à intervalles réguliers. Pas de maisons isolées, sinon les râperies.

Sur un de ces riots est Carnières, chef-lieu d'un canton populeux, dont les 16 communes renferment 32,000 habitants. Mais le bourg est

un des moins peuplés, 1,600 habitants à peine, tandis qu'il y en a près de 4,000 à Beauvois, qui possède d'importantes filatures et des tissages appartenant au rayon du Cateau ; près de 3,500 à Quiévy, qui, outre ses tissages, exploite des phosphates, et 4,700 à Avesnes-lès-Aubert.

Les plus importants de ces centres sont situés sur le ruisseau de l'Erclin, le plus long de ces singuliers *cours d'eau* du Cambrésis, à sec pendant la plus grande partie de l'année, mais le plus terrible aussi quand des trombes s'abattent sur ces terrains nus et en pente. Alors l'Erclin ne peut contenir toutes les eaux amenées par les riots secondaires et devient un torrent furieux. On conserve dans tout le vallon le souvenir d'un de ces déluges dévastateurs, survenu en 1838.

L'Erclin, de l'endroit où se creuse son lit vers Reumont, jusqu'à l'embouchure dans l'Escaut, à Iwuy, a 32 kilomètres de parcours à peine, mais 12 bourgs le bordent, peuplés ensemble de 27,000 habitants. Bourgs industriels du rayon lainier du Cateau, comme Troisvilles, Inchy, Beauvois, Béthencourt et Quiévy, où l'on a vu l'Erclin monter à 10 mètres au-dessus du pont. Puis, à partir de Saint-Hilaire, à Avesnes-lès-Aubert surtout, où

l'Erclin garde assez longtemps un filet d'eau, ce sont les bourgs tisseurs de toiles, de batistes et de linons, qui font la réputation de Cambrai. Iwuy, où le torrent atteint l'Escaut, est un gros village; on y fait des couteaux et des chaises; pendant l'hiver les femmes brodent des mouchoirs. C'est le centre principal de l'émigration agricole.

La vallée de la Selle est moins populeuse, malgré l'abondance de ses eaux rapides et pures. Mais elle renferme Solesmes, centre actif, enfoui dans une sorte de cirque formé par le confluent du ruisseau du Béat. Du sommet des collines, Solesmes apparaît comme serrée autour de son église, ses toits bleus ou rouges remplissent entièrement la conque, large de un kilomètre à peine. Vers le nord, au bord de la Selle, une autre commune, Saint-Python, confine à Solesmes, formant avec celle-ci une agglomération de 8,000 âmes[1].

Solesmes est une aimable petite ville. Elle eut la bonne fortune d'échapper à Vauban quand il enferma les cités du Nord en de rigides enceintes et d'échapper aussi à la très grande industrie. Elle tisse des batistes, des linons et des mérinos, mais sans prendre l'aspect d'une ruche manufacturière.

1. Solesmes, 6,322; Saint-Python, 1,693.

Elle est restée placide et proprette comme le furent avant la vapeur les autres cités du Hainaut et du Cambrésis. Sur la place, dans un cadre de vieilles petites maisons, se dresse une grande église dont la flèche dépasse le sommet des collines environnantes.

La Selle, au delà de Solesmes, coule dans une vallée nue jusqu'à Denain, où elle borde le champ de bataille fameux par la victoire qui sauva la France. De gros villages se suivent sur les deux rives, mais ils n'ont guère d'intérêt, pas plus que n'en offre Avesnes-le-Sec, situé à l'intérieur, au fond d'un vallon aride dans lequel s'ouvrent des carrières. Il faut aller rejoindre l'Escaut pour retrouver une ville curieuse il y a dix ans encore, avant la destruction de ses remparts, la minuscule et forte ville de Bouchain.

Combien elle a changé ! Jadis, pour atteindre au cœur de la place, il fallait suivre des chemins étroits s'insinuant entre les remparts plantés de grands arbres, courant sur de larges fossés couverts de nénuphars. On gagnait alors une rue aux maisons à pignons, c'était la Basse-Ville, finissant à une place ombragée bordée par un canal dans lequel baignaient des murailles de briques couronnées d'ormeaux.

Ce canal profond, à peine large pour deux



Escaudain
Denain
Wavrechain
Abscon
la Tuilerie
Cité de la République
les Six Mariannes
Fosse de Roeulx
Fosse d'Orléans
Fosse Casimir
Thiauville
Pyramide
La Baqueterie
Lourches
Mastaing
Roeulx
Fosse St Mathieu
l'Etablissement
Rouen
Croix Ste Marie
Neuville-sur-l'Escaut
Douchy
Verrerie
Bouchain
Boucheneuil
de Chauchon
Pavé de Douai
Frêne au Poirier
l'Epinette
No 29
BOUCHAIN
Basse Ville
Noyelles sur Selle

gabares, c'est l'Escaut, mêlé artificiellement à la Sensée, car le lit du fleuve est à l'est, vers la gare. Un pont-levis le franchissait, donnant accès à la porte Entre-Deux-Villes et conduisant à la Ville-Haute, la plus exiguë des cités de France. Ce n'est qu'une petite place, entourée de maisons pressées autour de l'hôtel de ville — édifice fort simple, surmonté d'un campanile — et de l'église, dont la tour ogivale est coiffée d'une flèche très basse. D'un rempart à l'autre, il y a cent mètres à peine. Rien n'était étrange comme cette forteresse, où les habitations semblaient si étroitement prisonnières dans leurs corsets de pierre. Et quels coins charmants au sein de cette vallée marécageuse, entre des collines nues ! Fossés profonds pleins de roseaux et de fleurs, murailles moussues, moulins assis sur les fossés alimentés par la Sensée et l'Escaut, portes imprimant aux entrées de la ville le cachet du grand siècle, vieille tour d'Ostrevent, arrasée, casematée, n'ayant plus de son époque de splendeur que l'apparence rude d'un donjon décapité.

Bouchain était surtout la clé des écluses destinées à inonder les deux vallées. Elle a vu rompre cette enceinte qui lui donnait tant de charme. Elle avait compté que le démantèlement, en livrant des terrains à l'industrie, lui donnerait une part

de l'activité qui a si prodigieusement agrandi Denain, sa voisine. Ces résultats ne sont pas atteints encore, la houille n'a pas été rencontrée, même la population a réduit par la diminution de la garnison. Il y avait plus de 1,800 habitants dans la commune, le dernier recensement en accuse 1,527 seulement, dont 168 hommes de troupe, cela porte à peine à 1,000 âmes le nombre des habitants dans l'ancienne enceinte, le reste étant réparti dans les faubourgs.

L'industrie viendra cependant, la place ne manque pas aux usines sur l'emplacement des fortifications de l'ancienne capitale du duché d'Ostrevent. Car tel fut le rang de Bouchain avant que la houille et la métallurgie aient transformé en centres populeux la plupart des villages entre Douai et Valenciennes.

Des abords de Bouchain on voit, vers le nord et l'est, tout un rideau noir : c'est la fumée des fours à charbon et des usines planant sur ce pays d'Ostrevent, jadis si champêtre. La contrée dépendait de Bouchain sous l'ancien régime. 65 bourgs ou villages faisaient partie de la châtellenie; il y a quelques années encore le canton comptait 21 communes et 51,000 habitants, chiffres énormes. Denain a obtenu d'être chef-lieu

d'un canton, on a groupé autour de lui 6 communes peuplées de 33,726 âmes. A Bouchain, il reste 14 communes et 22,254 habitants, dont près de 5,000 dans la seule commune de Lourches.

Lourches, c'est déjà Denain. Cette dernière ville doit avoir actuellement plus de 20,000 âmes[1], mais l'agglomération entière est autrement populeuse. L'énorme ville de la houille et du fer comprend Rœulx, Lourches, Denain et Wavrechain, en tout près de 30,000 habitants aujourd'hui, car l'accroissement continue.

Par une coïncidence curieuse, les deux champs de bataille les plus célèbres de cette contrée, où se sont passés tant de faits d'armes fameux, sont devenus des cités de travail. Lens et Denain sont au cœur de la production houillère la plus considérable de notre pays. Denain eut un accroissement plus rapide que Lens. Au commencement du siècle, on y comptait 1,000 habitants à peine; ce serait un pauvre bourg encore si, en 1826, on n'y avait découvert la houille et si la grande métallurgie n'en avait fait un de ses foyers les plus puissants. Les récits les plus minutieux de la bataille ne sauraient faire reconnaître le terrain

1. 19,917 au recensement de 1896.

sur lequel eut lieu la mémorable rencontre entre le prince Eugène et Villars. Cependant, une pyramide de marbre noir, remplaçant un monument renversé en 1792 par les Autrichiens, s'élève au delà de l'Escaut, au bord de la route de Rouen à Valenciennes. Une simple date : 1712 et, au-dessous, ces deux vers de Voltaire :

Regardez dans Denain, l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

Au pied du mamelon coule l'Escaut, mais ce n'est plus le fleuve libre, entre des berges verdoyantes comme il était lorsque Villars le fit franchir à ses troupes. C'est un canal sombre, bordé d'une quantité innombrable de bateaux, d'où se détache vers la ville un embranchement usinier conduisant au port, au *rivage* de Denain où sous les grues, au long de quais encombrés de wagons, des centaines de chalands déchargent le minerai, chargent les fers et les charbons, offrant une animation que bien peu de ports maritimes présentent au même degré. Chaque année l'écluse de Denain voit passer de 6 à 7,000 bateaux. Le port eut un mouvement de 740,000 tonneaux en 1896 ; outre l'Escaut et l'embranchement, il comprend trois *gares*, longues de 210, 380 et 250 mètres, ayant

ensemble 2,000 mètres de quai. Un de ces quais, dit de l'Enclos, possède un criblage à vapeur et des glissières permettant de charger par jour deux des grands chalands du Nord portant de 265 à 295 tonnes. Canal, bras dit usinier, gares sont bordés de puissantes usines qui ont voulu profiter des avantages de la voie d'eau ; les bateliers voient successivement défiler devant eux une fabrique de briques en laitier d'aciéries, les Forges et Aciéries, des mines de houille, des moulins, des sucreries, une verrerie, formant comme une longue rue d'établissements noirs, pleins de suie et de poussières, panachés de flammes rouges qui, la nuit, se reflètent, sanglantes, dans les eaux mates du fleuve et des bassins.

La ville n'a aucun intérêt. Le bourg primitif est à l'écart, la cité moderne aux larges rues enfumées, aux immenses corons, s'étale largement entre les voies navigables, les fosses à charbon, les grands ateliers et de multiples voies ferrées. La principale rue est parcourue par un tramway à vapeur traversant toute l'agglomération jusqu'à Rœulx et aboutissant à Valenciennes, pour toute cette région la *ville* au sens absolu du mot.

Morne le paysage citadin, morne aussi le paysage rural. J'ai voulu le contempler du sommet d'un mamelon dominant Denain au nord, où l'on

a bâti les corons de Bellevue et d'En-haut. Humble mamelon ayant à peine 10 mètres au-dessus de la vallée, mais permettant de découvrir de vastes horizons. Une brume empêchait malheureusement de distinguer les détails lointains. Les énormes amoncellements de déblai des mines de houille sortaient seuls, avec les édifices fantastiques des fosses, sur l'uniforme étendue de la plaine en pente douce aboutissant à Denain. Les cheminées vomissaient des torrents de fumée. L'absence de collines, de ruisseaux et d'arbres imprime à ce tableau un caractère de pénible mélancolie.

La nuit, le spectacle est d'une grandeur farouche. Hauts fourneaux, fonderies, forges, verreries font de l'immense plaine comme les champs phlégréens de l'ancienne mythologie. De Douai aux bords de l'Escaut, de Denain à Valenciennes et à la frontière, ce ne sont que flammes rougeâtres trouant l'obscurité. Des yeux étincelants de locomotives courent par toute la plaine, formidables lucioles du Pays noir.

Denain, Thiant, Trith-Saint-Léger et Valenciennes ; plus loin Anzin, Beuvrages et Raismes forment sur les rives de l'Escaut un ensemble de vastes établissements métallurgiques. Les aciéries de Denain et d'Anzin ont commencé en 1849 par le groupement de diverses usines. Après la guerre,

M. Paulin Talabot leur donna une puissante impulsion. La fabrication des rails, l'application des procédés Bessemer les ont fait accroître à un tel degré que Denain et ses annexes produisent actuellement 200,000 tonnes de fonte et 150,000 tonnes de fer et acier par an. Thiant, bourg voisin, a de grandes clouteries. Trith-Saint-Léger aligne, au long du chemin de fer, des fabriques de clous, les vastes ateliers des Aciéries du Nord et de l'Est, et des fabriques de phosphates provenant des scories de déphosphoration. D'autres usines métallurgiques s'étendent au-dessous du village d'Aulnoy, jusqu'à Valenciennes. Partout il a fallu créer de toutes pièces habitations des ouvriers, caisses de secours, économats. La société de consommation des ouvriers des Forges et Aciéries de Trith-Saint-Léger est signalée comme un modèle par les économistes.

Il y aurait bien des choses intéressantes à dire sur tous ces groupes industriels, sur leur organisation, mais *ils sont trop :* ce serait une énumération fastidieuse.

Le bassin houiller de Denain se rattache par plusieurs fosses et trois lignes ferrées à la grande exploitation d'Anzin. Dans la direction de Douai, il se confond avec les puissantes mines d'Aniche.

Le centre de cette partie du groupe houiller du Nord est le gros bourg de Somain-en-Ostrevent, peuplé de 6,000 habitants. Des chemins de fer le relient à Douai, à Aubigny-au-Bac, à Busigny, à Denain, à la frontière belge, à Valenciennes et à Orchies ; les mines d'Aniche, d'Azincourt et de Denain y font aboutir leurs lignes particulières ; là se concentre la production de toutes les fosses à houille, de toutes les grandes usines de la région. Aussi la gare de cette simple commune du canton de Marchiennes dépasse-t-elle en trafic celles de grandes villes. Roubaix manutentionne 692,000 tonnes, il y en a 870,000 à Somain. Seules Lille, Dunkerque et Valenciennes, dans le département, dépassent ce mouvement. Mais Hautmont suit de près avec 818,000 tonnes.

La gare couvre une immense étendue de voies aux abords de la ville formée de cinq longues rues rayonnant en étoile autour de l'église. Rues d'aspect industriel, car Somain, outre sa nombreuse colonie d'employés de chemin de fer, possède beaucoup d'ouvriers qui travaillent dans les usines, attirés par les facilités de transport. Mines de houilles, fabriques d'agglomérés, distilleries de goudron, verreries, sucrerie, distillerie d'alcool lui donnent une population considérable aux heures du travail. Beaucoup de ces

ouvriers habitent dans les communes environnantes.

Entre Somain et Denain, Abscon compte 3,000 habitants répartis surtout dans les corons ; sauf dans une sucrerie, la plupart des travailleurs sont des mineurs. Un vaste coron s'appelle cité de la République.

Plus peuplé est, non loin de Somain, le groupe houiller d'Aniche-Auberchicourt. Il y a là près de 10,000 habitants[1]. Aniche a des allures de ville, elle possède une élégante mairie et quelques-unes de ses rues sont propres et vivantes. Siège de la seconde compagnie du Nord pour le rang comme production de houille[2], c'est aussi un des plus grands centres verriers de France. La fabrication des verres à vitres est énorme, celle des glaces a dépassé 4 millions par an.

Aniche est située sur un coteau relativement élevée pour ce pays de plaine. Au point culminant, à 67 mètres au-dessus de la mer, est la *verrerie d'En-haut*, dont les cheminées, par un temps clair, s'aperçoivent à de grandes distances. De là on aurait une vue merveilleuse sur les vallées de

---

1. Aniche, 6,924 habitants; Auberchicourt, 2,739.

2. Anzin (concessions des Vieux-Condé, Raismes, Anzin et Denain, 2,283,153 tonnes en 1896; Aniche, 846,354; l'Escarpelle, 571,390; Douchy (Lourches), 348,062, etc.

la Scarpe, de l'Escaut et de la Sensée, sur les collines du pays de Pévèle, sans les noires fumées vomies à flots par tant de centaines de cheminées autour de la plaine basse dont Somain-en-Ostrevent occupe le centre.

XVIII

DE LA SCARPE A L'ESCAUT

Les marais des Six-Villes. — Vred. — Marchiennes. — Un pays d'abbayes. — Saint-Amand. — Ascension de la tour. — Les boues thermales. — Le mont des Bruyères. — Les forêts de Raismes et de Vicoigne. — La mort de Dampierre. — Au confluent de la Scarpe et de l'Escaut. — Le camp de Maulde. — Mortagne. — Les forts.

Maulde. Octobre.

Le Nord est le pays des surprises. A deux pas des ruches ouvrières remplies de fumée et de rumeurs, on trouve des petites villes oubliées par le mouvement énorme de ce siècle d'industrie. Bavai, Bouchain, Marchiennes, pour citer seulement ces trois-là, semblent à cent lieues du reste du Hainaut et de la Flandre.

A peine a-t-on dépassé Somain vers le nord, et le paysage change. Corons et usines disparaissent pour faire place à de vastes marais desséchés au milieu desquels la Scarpe canalisée coule lentement, entre ses digues. La vallée tout entière est une dépression où les eaux longtemps accumulées

ont été disciplinées. Répartis entre les communes qui ont entrepris le desséchement, les marais sont devenus des prairies et des terres de culture. Près de Douai est le marais des Six-Villes, ainsi nommé parce que six villages se le sont partagé; non loin de Somain, est le marais des Onze-Villes. Entre les deux, le territoire de Vred présente un intérêt particulier par la répartition du marais entre les habitants : « 184 portions ménagères de marais sont distribuées aux familles par rang d'ancienneté d'établissement en ménage, aussi l'émigration vers les centres industriels n'a pas lieu, » dit M. Brunel dans sa *Géographie du Nord*.

Je cite avec plaisir ce passage, il me confirme dans une théorie qui m'est chère : les biens communaux, si hautement condamnés par les économistes et les agronomes, ont pour le pays l'avantage énorme de maintenir sur le sol une population qui, sans la crainte d'abandonner une part de la fortune commune, émigrerait dans les centres manufacturiers. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit à propos de Maintenay[1], mais je dois signaler ici les mêmes effets produits par les mêmes causes.

---

1. 18e série du *Voyage en France,* pages 390 à 393. Voyez aussi au chapitre III de la 2e série, les pages 36 et 42 sur la vaine pâture à Tennie (Sarthe).

Marchiennes, au milieu de ces marais, est une petite ville tranquille débarrassée des défenses qui jouèrent un rôle considérable pendant la bataille de Denain. Son hôtel de ville, seul monument intéressant, est un débris d'une abbaye fameuse. D'ailleurs, toute cette contrée fut peuplée de monastères. Le prieuré de Beaurepaire est encore debout près de Somain ; l'abbaye d'Anchin, voisine de Marchiennes, a disparu, il en reste des ruines informes, mais ses débris ont enrichi les églises de Douai. Une belle habitation occupe aujourd'hui l'îlot où le superbe monastère dressait ses édifices dont les cloîtres étaient célèbres dans toute la chrétienté. Elle comptait parmi les dix plus riches de France, son revenu atteignait 70,000 livres; aussi le donnait-on à de grands personnages comme le cardinal d'York, dont je retrouve le nom sur la *France ecclésiastique* en 1783.

Marchiennes est un centre agricole, l'espèce de butte sablonneuse sur laquelle elle est bâtie est favorable à la culture des asperges; cette plante couvre des champs entiers, le commerce des griffes est considérable. Une importante verrerie est le seul grand établissement de la ville.

La forêt de Marchiennes, à un kilomètre au nord,

est une sylve marécageuse, où le faisan abonde, grâce aux soins d'une société de chasseurs. On ne peut traverser les bois ou en suivre la lisière sans rencontrer quelques-uns de ces beaux oiseaux.

La forêt, vaste de 725 hectares, s'étend jusqu'aux abords de la route d'Orchies à Saint-Amand, près du mélancolique château du Loir, forteresse féodale encore debout, flanquée de quatre tours, commandée par un donjon. Une avenue de vieux tilleuls conduit à la porte, ouvrant au delà d'un fossé ; au fronton sont des armoiries parmi lesquelles des fleurs de lys. Une seconde enceinte, également entourée d'un fossé, s'ouvre ensuite ; dans une troisième est le donjon, construit en 1403 par un des chevaliers qui devaient périr à Azincourt : Louis du Quesnoy.

De là jusqu'à Saint-Amand, la route court entre deux rangées de peupliers formant avenue, au milieu de campagnes fort peuplées, dont tous les chemins sont de véritables rues ; elles en portent d'ailleurs le nom, parfois bucolique : ainsi la rue du Rosier et la rue des Cerises. Bientôt le paysage se fait urbain : voici de longs faubourgs, des embranchements de voies ferrées, des tramways à vapeur, des toits pressés et, au-dessus, très haute, très ouvragée, ornée de clochetons, fouillée comme

une châsse... ou un gâteau de Savoie, une tour qui depuis longtemps dominait le paysage.

Saint-Amand est une ville de plus de 13,000 habitants, dont 10,000 environ de population agglomérée. Son passé monastique lui a imprimé un caractère de calme et de sérénité. La grande tour, orgueil de la ville, est celle de l'église, seul reste important, avec une porte flanquée d'élégants pavillons devenue l'hôtel de ville, d'une riche abbaye qui rapportait 60,000 livres au cardinal d'York, déjà abbé d'Anchin.

Du sommet de l'édifice, la vue doit être superbe sur ces campagnes si planes, que de nul point on ne peut en découvrir l'ensemble. L'ascension est obligatoire, d'ailleurs ; que faire à Saint-Amand, à moins de monter là-haut? Par un escalier en colimaçon, tournant dans une tourelle, on atteint une coupole d'où une galerie hardiment jetée, bordée de minces garde-fous en fer, conduit dans l'édifice principal. D'escalier en escalier, on atteint enfin la coupole centrale et la lanterne, dont le sommet est à 80 mètres au-dessus de la place.

De là, on découvre un panorama immense, sans autres limites que la courbure de l'horizon. C'est une nappe infinie de champs et de prairies au-dessus de laquelle pointent les clochers des

villages. Des tours, des flèches, des dômes, des campaniles, d'innombrables cheminées d'usines décèlent les villes.

Au pied de la tour, Saint-Amand, avec ses maisons basses, ses rues étroites et silencieuses et ses jardins, semble une ville endormie. Des pignons aigus trouent çà et là les toits rougeâtres de la petite cité, des pigeons roucoulent au soleil.

Sous nos pieds, la grande place est encombrée de baraques de saltimbanques, on domine des intérieurs bohêmes que la distance rapetisse. De petits bonshommes et des petites bonnes femmes s'agitent dans leurs palais de toile comme des fourmis; Bobêche installe des quinquets; Paillasse pique des paillettes à son habit multicolore; Pierrot recoud à sa blanche tunique de rouges boutons arrachés par les luttes de la parade; Colombine démêle ses cheveux devant un débris de miroir; Cassandre étrille mélancoliquement un cheval maigre, aux côtes saillantes, aux jambes gonflées par le boulet.

Dans un autre coin, la jeune première et l'amoureux du théâtre Foscaro, « des premières troupes de l'Europe » préparent un miroton sur un foyer dont la fumée bleue monte droite dans le ciel, puis, saisie par une brise errante, s'envole à tous les coins de l'horizon.

Au nord, sur le territoire belge, surgit le mont de la Trinité, fièrement campé au milieu du paysage comme un point d'exclamation gigantesque ; à ses pieds une gerbe de flèches pointues semble regarder curieusement par-dessus des collines basses : ce sont les *choncq clotiers*[1] de la cathédrale de Tournai.

Une mer de verdure sombre étale largement dans la plaine ses rivages inégaux creusés de baies et de golfes, formée par les forêts de Raismes et de Vicoigne ; au delà, des tours, des églises, des édifices aux contours indécis décèlent Valenciennes ; au sud, une nuée noire, incessamment balayée par le vent et sans cesse reformée, montre l'emplacement de Denain ; à l'ouest une sorte de donjon massif, un dôme, des flèches : c'est Douai.

Les forêts de Raismes et de Vicoigne sont, pour le peuple, la forêt de Saint-Amand; la démarcation officielle n'a pas prévalu sur l'usage. C'est une véritable oasis pour cette contrée, car les usines recommencent à Saint-Amand et font de la banlieue un autre pays noir. De grandes fabriques de chaînes et de matériel d'usines, des ateliers de construction, des fonderies bordent la

1. Les cinq clochers.

Scarpe et la route de Valenciennes ; dans la ville même, la bonneterie occupe beaucoup de bras, la faïencerie artistique prend de l'extension.

Moins industrielle est la route de Vieux-Condé, mais quelle interminable rangée de maisons faubouriennes ! Bien long aussi est le chemin conduisant à l'établissement thermal, situé à l'entrée de la forêt, dans un beau parc.

En ces derniers jours d'octobre, on ne peut voir fonctionner l'établissement : avec les feuilles jaunissantes, s'en sont allés les goutteux et les rhumatisants. Les piscines sont vides, les sources thermales coulent inutilisées et vont, fumantes, se jeter dans le petit étang où les vases se chargent de principes minéraux. Les cabines d'hydrotérapie, où les eaux ne jaillissent plus, ont vaguement l'air d'appareils de torture.

Mais la rotonde où fermentent les fameuses boues de Saint-Amand, analogues à celles de Dax et de Barbotan, n'est pas moins curieuse à visiter qu'au moment où la foule s'y presse. Des trous profonds s'ouvrent dans les dalles, une boue noire et visqueuse, striée dans tous les sens par de minces filets d'eau et d'où s'échappent des bulles de gaz, vous invite (?) à vous laisser mollement enlacer.

Brrou ! pouah ! par ce temps-là, s'enliser dans

la vase ! L'idée n'est pas précisément agréable ; malgré le guide qui vante les vertus curatives de la boue et nous promet de guérir radicalement nos rhumatismes, nos dartres, nos plaies, nos ulcères, nos... (malhonnête, va !) il semblerait encore préférable de garder ces infirmités, que les perdre grâce à trois mois d'immersion dans la boue gluante.

Et qui sait ? peut-être s'habitue-t-on bien vite à cette mouvante prison. On vous fait de la chose un tableau si délicieux ! Certains médecins prétendent que la sensation la plus agréable est celle du pendu au moment où la corde lui serre le cou. A Saint-Amand, on attribue de même aux boues des rêves paradisiaques. Nombre de malades, des inconnus et des illustres, y ont trouvé un soulagement.

En sortant de l'établissement, on entre dans la forêt de Raismes. Elle est adorable en ce moment par les teintes diverses de ses futaies. Les chênes à demi dépouillés ont une allure plus fière ; les hêtres, dont le feuillage est devenu d'un rouge sombre, dressent leur longue colonnade de fûts argentés, droits et lisses ; les fougères desséchées couvrent la terre de leurs palmes jaunies. Arbres, arbustes ou plantes du sous-bois ont des teintes si variées, que nulle palette ne pourrait rendre la

richesse de ces tons où l'or et le cuivre se dégradent et se mêlent en des nuances parfois à peine sensibles; souvent ces ors, ces bronzes, ces rouilles se plaquent contre des massifs de pins dont les profondeurs mystérieuses apparaissent tout à coup au tournant d'une allée, et l'on reste émerveillé devant ces splendeurs automnales.

Sur les parties élevées, les chênes font place aux résineux. Serrés les uns contre les autres, laissant à peine passer quelques rayons de soleil, plongeant leur pied dans un sol sans verdure couvert par leurs aiguilles desséchées, leurs cimes d'un vert sombre égayé par les jeunes pousses d'un vert tendre, les pins, avec les percées inquiétantes de leurs avenues, sont la partie la plus belle de la vaste sylve. Le vent qui passe dans les branches éveille mille bruits indéfinissables.

A l'étoile de Cernay, un cercle de grands hêtres enceint le carrefour. Leur haute ramure rougeoie, ponctuée par les faînes noires que grignotte l'écureuil.

Entre les hêtres partent huit avenues qui s'enfoncent dans les profondeurs de la forêt et dont les fuyantes perspectives changent à tout instant, quand un nuage s'interposant devant le soleil promène des ombres sur le tableau. La forêt est si calme et si grande, qu'on ne peut croire que, tout

près de là, se déroule l'horizon monotone des plaines plantées de betteraves, creusées de puits à charbon.

En moins d'une heure cependant, on a atteint la grande route de Valenciennes. On est encore entre les deux forêts de Raismes et de Vicoigne et c'en est fait du calme des grands bois. Pendant 10 kilomètres s'alignent les mines de houille, les maisons, les usines. Vicoigne, Raismes, Anzin, ruche humaine où s'agite tout un peuple.

Saint-Amand et la forêt ont joué un grand rôle dans les premières guerres de la Révolution. A l'entrée des bois, un mamelon, recouvert aujourd'hui par un hameau, domine la vallée de la Scarpe. C'est le mont des Bruyères. Là était le camp de Dumouriez, lorsque le vainqueur de Valmy, oubliant ce qu'il devait à la patrie, tenta d'entraîner son armée à la défection. Là il fit arrêter les commissaires de la Convention pour les livrer aux Autrichiens. De là encore, il passa à l'ennemi pour traîner péniblement une existence déshonorée.

Non loin, dans la forêt de Vicoigne, l'héroïque Dampierre tomba frappé par un boulet autrichien, quand l'ennemi se retirait devant lui.

Au-dessous de Saint-Amand, la Scarpe, flanquée du canal de dessèchement appelé le Décours, continue à égoutter les marais qui la bordent. Entre les deux bourgs de Maulde et de Mortagne, dominés par les forts de Maulde et de Flines, la rivière atteint l'Escaut et, presque aussitôt, le fleuve grossi entre en Belgique. Le mamelon couronné par le fort de Maulde fut, en 1790, le site d'un camp d'où nos armées escarmouchèrent sans cesse avec les Autrichiens. Dans ces rencontres, les jeunes troupes de la Révolution se préparaient à la grandiose épopée qui, pendant vingt ans, devait étonner le monde.

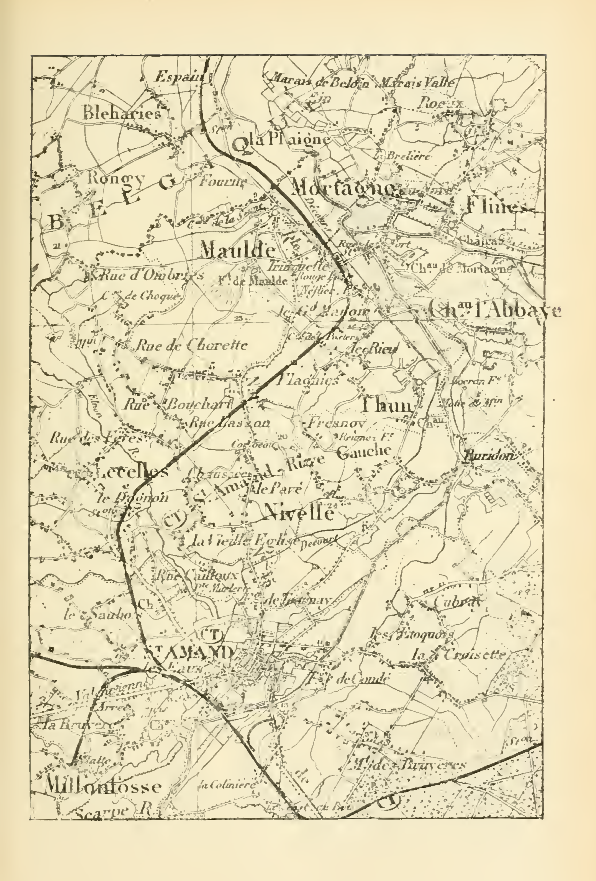
Nos soldats perdaient peu à peu leur timidité ; même, à chaque instant, lorsqu'il s'agissait de faire une niche aux kaiserliks, on franchissait l'Escaut pour tenter un coup de main. Dans ces rencontres d'enfants perdus se formèrent les ardentes légions de Valmy, de Jemmapes, de Tourcoing, de Hondschoote et de Wattignies.

Au camp de Maulde, au milieu des soldats qui apprenaient le métier de la guerre, on voyait, parmi les brigadiers d'un régiment de cavalerie, un mulâtre d'une force prodigieuse, célèbre par ses chevauchées et ses exploits d'hercule : un jour, il s'avance au delà des avant-postes, dans l'espoir de faire quelque prise sur les Autrichiens

et tombe au milieu d'un poste ennemi soigneusement dissimulé. Sommé de se rendre, il fonce sur les adversaires. En voyant ce géant noir et crépu, les troupiers impériaux prennent la fuite, mais quelques-uns d'entre eux restent cloués au sol, terrorisés par le brigadier. Celui-ci en désarme treize et, les poussant devant lui comme un troupeau, les conduit à la tente de Dumouriez, aux acclamations du camp tout entier.

Une telle action, en ce temps là, assurait l'avenir d'un homme. Dumouriez fit du brigadier un capitaine. La même année, il était lieutenant-colonel des hussards de la Liberté et de l'Égalité, groupant dans ses escadrons tout ce que l'armée du Nord renfermait de gens de couleur, nègres, mulâtres et quarterons. A la tête de ces anciens esclaves libérés par la Révolution, il joua un rôle important à l'armée du Nord. Quand, après la levée du siège de Lille par les Autrichiens, on dut refouler ceux-ci de l'autre côté de la frontière, le corps franc du lieutenant-colonel de couleur se distingua ; c'est lui qui culbuta l'ennemi hors du village de Mouveaux.

Cet ardent soldat s'appelait Alexandre Dumas. Malgré sa couleur, il était de noble origine ; son père était le marquis Davy de la Pailletterie, sa mère, une négresse de Saint-Domingue, nommée



Espain
Bleharies
la Plaigne
Rongy
Mortagne
Flines
Maulde
Rue de Chorette
Thun
Fresnoy
Gauche
Lecelles
le Pavé
Nivelle
Rue Cailloux
la Croisette
AMAND
Millonfosse
Scarpe R.
la Colinière

Dumas. Le jeune mulâtre fut élevé en gentilhomme ; mais il se lassa de ce rôle de seigneur humilié à cause de sa couleur, et résolut de prendre du service. Son père, qui aurait pu lui faire donner un grade, prit fort mal le projet : il refusa de le laisser entrer comme soldat sous son nom de la Pailleterie, et l'obligea à garder le nom de sa mère. Les Alexandre Dumas firent ainsi leur entrée dans l'histoire. Le jeune dragon de la reine fut le père de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et le grand-père de l'auteur de *Monsieur Alphonse*.

L'engagement fut conclu en 1786, mais les préjugés de couleur empêchaient sans doute le marquis de la Pailleterie d'avancer ; il semblait destiné à rester toute sa vie brigadier ou maréchal des logis, quand l'aventure du camp de Maulde lui valut une prestigieuse ascension dans la hiérarchie.

Maulde est un village bâti à la frontière même, en face de Mortagne ; celui-ci a gardé rang de ville et avoisine le bourg de Flines formant avec lui une agglomération de 4,000 âmes, animée par le transit et la navigation avec la Belgique. Cette « animation » se borne aux deux rivières ; rien n'est plus calme que l'unique rue de la « ville »; sans les femmes allant puiser de l'eau

à l'abondante fontaine, sans doute artésienne, qui coule au bord du fleuve, sans les douaniers circulant incessamment à cette importante entrée de notre territoire, on croirait à une solitude.

Bourgade proprette et aimable d'ailleurs, aux maisons peintes, ornées de fleurs et de plantes vertes sur l'appui des fenêtres. La mairie occupe un pavillon du XVIIIe siècle et regarde l'Escaut, dont les eaux rapides, contenues entre des berges de béton, vont recueillir les ondes plus lentes de la Scarpe. Au confluent, le fleuve s'élargit, mais combien il est modeste encore ! A la pointe est un estaminet *Au Charretier*; sur la rive droite, un autre débit a pour enseigne : *A Tananarive*. Ce nom, sur cette maison isolée, dans la plaine basse, bordée par les humbles collines du Tournaisis et de la Flandre, produit un effet singulier.

Le site du camp de Maulde est au-dessus de la gare. C'est une série de renflements portant encore des traces de talus. Les ouvrages des soldats républicains n'ont pas complètement disparu. Même un mamelon garde bien l'aspect d'une redoute. De grands arbres l'ont envahi. Un autre, voisin, est une masse régulière, boisée de jeunes pins ; si l'on s'en approche, on est arrêté par des fossés. Cette haute butte est le fort de Maulde.

Les défenses avancées de Valenciennes avaient été portées jusqu'à ce point où l'Escaut pénètre en Belgique. La place a été démantelée, mais les forts sont conservés. Celui de Maulde maîtrise le confluent de la Scarpe du haut de son mamelon de 25 mètres. En face, à 3,500 mètres à l'est, le fort de Flines domine l'Escaut. Par ces deux forts, on est donc maître de régler comme on l'entend les inondations des cours d'eau; en même temps on commande les chemins de fer de Saint-Amand à Antoing et de Mons à Tournai.

XIX

LE PAYS NOIR D'ANZIN

Anzin. — Apparition nocturne. — D'Anzin à Condé. — Bruay. Fresnes, Vieux-Condé. — Condé-sur-l'Escaut. — Au pays noir. — Origine des houillères d'Anzin. — Leur développement. — Un peu de statistique. — L'industrie autour de Valenciennes. — Importance du groupe valenciennois.

Valenciennes. Décembre.

Le soir. Une longue rue montueuse, aux maisons basses, uniformément closes. De distance en distance, quelque devanture illuminée d'estaminet, ou les reflets verts et rouges des bocaux de pharmacien. Au bas d'un trottoir en pente, deux rails, sur lesquels roulent sourdement de petits trains de tramways dont la corne retentit lamentablement. Puis une trouée au bout de laquelle se détache, sur un ciel d'un rouge de sang, reflet de quelque lointain et formidable incendie, un édifice fantastique se plaquant comme un palais d'ombre chinoise sur ce fond flamboyant; au sommet, un œil-de-bœuf d'où s'é-

chappe une lumière doucement tamisée : c'est un cadran ; le palais fantastique est l'hôtel de ville d'Anzin.

Cette silhouette noire sur un fond de fournaise est bien l'hôtel de ville rêvé pour cette capitale du pays noir. Il est avoisiné par le monument élevé à Fontaine qui inventa pour les mines le parachute préservateur de tant de vies humaines. Si la longue route, aux maisons mornes, est quelconque le soir, la place d'Anzin, avec ce décor d'apothéose, répond à l'idée qu'on se fait de ce royaume de la houille, du feu et du fer.

Le jour, cette impression disparaît ; Anzin n'est plus qu'un faubourg colossal, il est vrai, dans lequel on devine une vie intense, embryon formidable de ville, comme les métropoles naissante du Nouveau-Monde.

Les gens du Nord, ceux des vieilles cités comme Dunkerque, Lille ou Douai, malgré le développement de leurs quartiers extérieurs, n'aiment guère ces villes nées en quelques années autour d'une fosse à houille. Ceux qui les ont parcourues s'écrient : « Ça n'est pas gai, Anzin ! ça n'est pas gai, Denain ! » Dame, les nouvelles venues n'ont pas la prétention d'être Boulogne ou Trouville, mais elles ont cependant un charme austère. A l'heure de la sortie des fosses et des ateliers,

quand ces rues immenses s'emplissent tout à coup, on a conscience qu'il bat quelque chose de vital dans l'organisme du pays. On se dit que les mains noires et calleuses de ces milliers d'hommes permettent aux locomotives de courir sur les rails et à nos paquebots de porter au loin le pavillon tricolore ; elles sont l'outil primordial qui fait mouvoir, dans toute une vaste partie de la France, tant de machines faisant vivre tant d'individus.

Et tout se transforme alors ; ces rues sans fin, ces habitations basses, ces colonnes de briques et de fer qui vomissent une fumée noire, perdent de leur vulgarité et de leurs couleurs ternes.

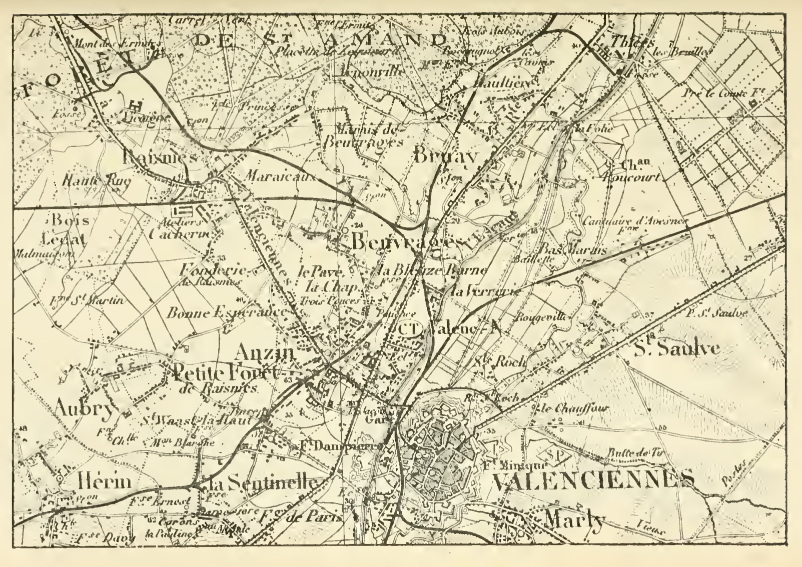
Au delà d'Anzin surtout, vers Condé, le paysage frappe par ce caractère de lutte pour la vie. Pas de villages groupés autour d'une église, comme on est habitué à les voir dans d'autres campagnes. De larges routes bordées de maisons, traversées, à chaque instant par les voies ferrées des houillères. Sur le trottoir, d'autres rails parcourus par des trains de tramways à vapeur. Il semble que chacun, pressé, craignant de perdre quelques minutes, ait bâti sa demeure devant le passage des convois pour sauter de sa porte au marchepied des wagons.

La route, interminable, s'allonge ainsi pendant des kilomètres et des kilomètres. A droite, elle

surplombe l'uniforme étendue des marais ; par l'ouverture des rues boueuses dévalant pendant quelques pas, on aperçoit le ruban de l'Escaut, fleuve immobile où se succèdent les longues files de chalands et de bélandres ayant la pointe de leur mât soigneusement peinte en blanc et une flamme rouge ondulant à la brise. De l'autre côté s'étendent les sombres ramures de la forêt de Raismes, la vaste sylve aux longues percées, au printemps toute fleurie de violettes, de muguets, de primevères et de pervenches. Voisinage au moins inattendu pour cet amoncellement de briques et de houille : Anzin, Beuvrages, Bruay, Escaupont et Fresnes. Comme le demandait un prédicateur de la Ligue, admirons la grandeur de Dieu qui a fait croître les forêts et passer les fleuves près des villes !

Au delà de Beuvrages, un mamelon domine la fosse Thiers. La butte est à 40 mètres au-dessus de la mer, à une quinzaine au-dessus de la plaine. Au sommet, une enseigne d'estaminet révèle les prétentions de cette taupinière : *Au haut de la montagne !*

Les habitations cessent un instant. Au pied de la berge bordée par la route, un bras de l'Escaut se déroule en méandres gracieux. Courte apparition ; de nouveau les maisons se pressent, voici



VALENCIENNES AVANT LE DÉMANTÈLEMENT.

encore des estaminets déjà éclairés et les bocaux verts et rouges des pharmaciens et les devantures « à l'instar de Paris » des magasins de nouveautés et des épiceries. C'est Escaupont, plus loin Fresnes, avec des allures plus citadines, malgré ses vastes brasseries et ses verreries.

Sur la place, des maisons élégantes encadrent l'entrée superbe d'un château. A travers la grille, on aperçoit des pelouses et des pièces d'eau. Singulière apparition que ces splendeurs, épaves du dernier siècle, au milieu de ce paysage industriel et positif.

Le tramway quitte de nouveau les maisons. Il court entre le chemin de fer et le fleuve, dans une plaine basse où le brouillard monte des terres noyées. Voici des contrescarpes, des fossés, des bastions, des courtines; on passe sur des ponts-levis. Et tout à coup on se trouve transporté bien loin des fosses à houille, des fours à coke, des usines où le sol trépide sans cesse sous le choc des marteaux. Des tours rondes, des arcades ogivales, legs du vieux temps, puis une longue rue aux façades badigeonnées se disputent l'espace; on stoppe sur une vaste place, devant un bâtiment aux voûtes basses, reste des siècles passés, regardant de travers un présomptueux monument d'assez belle allure, qui est l'hôtel de ville.

Devant une « place Verte » plantée d'arbres — il n'est bonne ville du Hainaut sans place Verte — une église du style jésuite se fait pardonner son rococo par un beau clocher ou beffroi, au toit bulbeux flanqué de clochetons de même goût. C'est, avec plus d'élégance, le beffroi de Comines.

Dans un autre coin de la place est le château, malheureusement trop bien repeint et requinqué, avec ses tourelles en poivrière révélant leur quinzième siècle à l'archéologue le moins ferré. C'est un des rares débris féodaux de nos villes du Nord; Condé est légitimement fière d'avoir su garder, malgré tant de sièges, ce pittoresque souvenir.

Comme tous les Condé de France, Condé-sur-l'Escaut, un ancien *condatus,* est à la jonction de deux cours d'eau, l'Escaut et la Hayne ; elle est moins glorieuse de devoir son nom aux Gaulois et aux Romains que d'être à la tête de ce fameux canal de Mons, long de 23 kilomètres en droite ligne. On sait que ce tracé géométrique a été imposé par Napoléon, pour mettre d'accord les ingénieurs qui se battaient à coups de tire-ligne pour dessiner le parcours de la nouvelle voie navigable. Condé possède, çà et là, quelques débris d'édifices privés épargnés par les siècles, et la maison où est née la grande tragédienne Clairon. Une plaque en marbre rappelle ce souvenir ; mais la

maison est bien moderne : ses murs de briques, ses appuis de croisée trop anguleux sentent fort leur année 1880 ou quelque chose d'approchant. Vraisemblablement elle a été construite sur l'emplacement de celle où naquit, en 1723, Claire-Joseph Legris de la Tude, que son organe fit appeler Clairon, singulier diminutif de Claire.

Un biographe empire nous apprend que la mère de Clairon voulait obliger sa fille à une vie très sévère. Aussi les premières années de Clairon furent malheureuses. M[me] Legris, femme barbare, ne voulait-elle pas obliger sa fille à coudre ! Elle ne put s'y résigner, dit son historien, « la main qui devait un jour saisir le poignard d'Hermione et le sceptre de Sémiramis se fermait à la vue d'une aiguille ou d'un fuseau. »

Voilà les souvenirs qu'on va chercher à Condé; quant à sa voisine Vieux-Condé, elle est, comme Anzin, née d'hier, malgré l'épithète de « vieux ». C'est encore une capitale du pays noir; elle renferme, à côté de ses riches mines de houille, de grands ateliers pour la fabrication des boulons et possède, à ses portes, les admirables bois de l'Ermitage et l'Ermitage de Bonsecours.

Tel est le pays si grandement transformé par l'extraction du charbon. Le dernier vestige du

passé va disparaître, les remparts de Condé doivent subir le sort des fortifications de Valenciennes, la ville verra le grand jour et, au lieu de son exquise solitude, rejoindra par de longues rues les fastidieuses artères de Vieux-Condé, déjà reliées par d'interminables voies à la ville belge de Péruwelz.

Ce coin du Hainaut vit un des plus grands événements économiques de ces deux derniers siècles : la découverte de la houille. Fresnes fut l'objet des premières recherches en 1716-1717, le succès vint trois ans après. La fosse du Vivier a vu le premier emploi en France de la machine à vapeur, « la pompe à feu » pour l'épuisement des mines.

En 1734, les sondages faits aux portes de Valenciennes, dans le pauvre faubourg d'Anzin, révélaient le charbon gras qui, seul, pouvait donner lieu à une exploitation fructueuse. Ces découvertes stimulaient d'autres fouilles, tentées par les seigneurs sur leurs terres.

Ceux-ci, se prévalant de leurs droits féodaux, revendiquaient la propriété du sous-sol, même pour les mines découvertes par le vicomte Désandrouin, qui avait eu la volonté et la ténacité nécessaires pour retrouver le terrain houiller, malgré les moqueries et les sarcasmes.

Ces prétentions pouvaient enrayer l'avenir de

l'exploitation. Une entente survint le 19 novembre 1757 entre le prince de Croy, le marquis de Cernay, le vicomte Désandrouin, M. de Taffin et d'autres associés qui se répartirent 24 sols en 288 deniers divisibles à l'infini. La société groupa tous les puits alors en exploitation; par des accroissements successifs, elle a réuni huit concessions dont cinq seulement sont en pleine production[1].

En 1889, la Compagnie avait 18 puits en activité, il y en a 22 aujourd'hui. A cette date de 1889, l'extraction atteignit 2,857,663 tonnes; en 1896 ce chiffre est passé à 2,883,153. Enfin, en 1897, la production fut de 3,132,747.

En 1759, on avait obtenu 103,000 tonnes; en 1809, on en extrayait 26,000; en 1859, alors que les chemins de fer avaient si profondément transformé le régime économique, on ne produisait cependant que 907,000 tonnes, mais en dix ans on fit un bond prodigieux; l'extraction, en 1869, atteignait 1,606,075 tonnes; dans les dix années suivantes l'accroissement fut de près de 380,000; enfin, nouveau et formidable bond, de 1879 à 1889, on passe de 1,980,934 à 2,857,663.

1. Anzin, 10 siéges d'exploitation; Denain, 1; Raismes, 3; Saint-Saulve; 2; Vieux-Condé, 4. Les trois concessions non exploitées sont Odomez, Hasnon et Fresnes.

Pour l'exploitation des mines, un chemin de fer de 37 kilomètres a été créé de Somain à Denain, Anzin et la frontière belge à Péruwelz; 31 kilomètres de voies unissent cette ligne aux fosses et aux bassins de navigation. La fabrication du coke utilise 360 fours; les poussiers sont transformés en agglomérés dans quatre usines.

Le nombre d'employés et d'ouvriers atteint 14,000[1]. C'est une véritable armée ayant à sa tête un directeur général, un secrétaire général, cheville ouvrière dirigeant le contentieux, le service financier et la comptabilité, les approvisionnements, les magasins et le chemin de fer. Puis viennent : le service commercial, le service des travaux du fond, dirigé par un ingénieur en chef ayant sous ses ordres cinq ingénieurs divisionnaires dirigeant eux-mêmes l'ingénieur placé à la tête de chaque fosse; le service des travaux du jour à qui reviennent toutes les opérations non souterraines : travaux d'entretien, ateliers de lavage et de carbonisation, usines à agglomérer, traction du chemin de fer, etc. Les salaires payés aux ouvriers de toute catégorie ont atteint 16,248,737 fr. 62 c. en 1897.

---

1. Exactement : 677 employés; 11,279 ouvriers de fond; 1,980 ouvriers du jour.

L'ouvrier du fond, c'est-à-dire le mineur, est le personnage important; les statistiques le suivent dans toutes les variations de salaires. La moyenne atteint un peu moins de 1,200 fr. par an, mais si on ne considère que les bons ouvriers, hommes faits, le salaire atteint 1,500 fr. pour 300 jours de travail, soit 5 fr. par jour. La moyenne a été en 1897 de 4 fr. 67 c. Les ouvriers du fond sont une sorte d'aristocratie pour le monde de la mine. L'ambition des enfants est d'être mineur. Pour donner plus de prix au droit de descendre dans la fosse, la Compagnie ne reçoit comme apprentis du fond que les enfants de treize ans, ayant fait leur première communion, sachant lire et écrire et d'une santé robuste. Des examens sérieux entretenant une vive émulation, précèdent l'entrée dans la mine.

Les salaires dépassent en réalité les chiffres officiels ; les mineurs reçoivent gratuitement les soins du médecin, les médicaments, du vin et du bouillon en cas de maladie. Les maisons ouvrières des corons — près de 3,000 — entourées d'un jardin de deux ares, sont louées de 3 fr. 50 c. à 5 fr. et à 6 fr. par mois au lieu de 12 à 15 fr., valeur locative que déterminerait le prix de revient. Le reste constitue une perte subie par la Compagnie. En outre, les familles peuvent obte-

nir huit ares de terres de plus, à prix très réduit, acquérir en propre leur maison[1]; des avances permettent à ceux qui le désirent d'acheter ou de construire eux-mêmes.

Le chauffage est gratuitement fourni aux ouvriers. Le jour de la première communion, l'enfant reçoit 12 fr. ; son premier vêtement de travail est fourni gratuitement. Pendant les périodes d'exercices militaires, la femme d'un mineur reçoit 50 centimes et 25 centimes en plus pour chaque enfant.

Pour les œuvres de prévoyance, la Compagnie tend de plus en plus à ne pas faire sentir sa direction. Depuis que la caisse d'épargne postale fonctionne, on pousse les ouvriers à utiliser ce service public de préférence à la caisse de dépôts de la Compagnie ; de même la société coopérative de consommation n'a qu'un patronage moral. Jusqu'en 1887, les pensions viagères étaient accordées de droit et alimentées par des retenues sur les salaires. Aujourd'hui, on préfère verser à la caisse nationale des retraites pour la vieillesse une somme égale au versement de tout ouvrier qui dépose 1.50 p. 100 de son salaire. Sept sociétés de

1. 93 de ces maisons avaient été vendues en 1889, 741 avaient été construites par les ouvriers au moyen des avances de la Compagnie.

secours mutuels sont aidées par la Compagnie ; le produit des amendes leur est versé. On évaluait à 1,567,757 fr., en 1889, les dépenses faites pour ces diverses institutions patronales.

Ces détails sont forcément arides. Il faudrait un volume entier pour décrire cette organisation puissante : l'extraction de la houille, la fabrication des agglomérés et du coke, l'expédition par les canaux et la voie ferrée, et dire les mœurs de cette population qui pourrait être heureuse sans les excitations à la grève dont elle est trop souvent l'objet.

Municipalité autonome, centre industriel considérable, Anzin est cependant un faubourg de Valenciennes dont le sépare l'Escaut, c'est-à-dire un canal de navigation de largeur modeste. Il y a peu de temps, lorsque Valenciennes était une ville forte, isolée par ses hauts remparts, sa citadelle, ses forts, ses larges fossés alimentés par l'Escaut et la Rhonelle, Anzin était déjà dans la sphère d'action de son antique voisine. Aujourd'hui, les murailles sont tombées, sur les voies nouvelles des maisons superbes se sont élevées. Les communes suburbaines, dont Anzin est la plus considérable, font bien plus encore partie de l'agglomération. Un puissant réseau de tramway

la met en contact incessant avec la cité centrale et la frontière belge. En réalité, les faubourgs qui confinent à Valenciennes font de celle-ci une ville de plus de 50,000 âmes[1].

Dans son étroite enceinte, remplie de constructions, Valenciennes n'aurait pu donner asile aux grandes usines amenées par la houille. Même ses industries spéciales, la batiste, les flanelles, la moleskine, le pilou, les satins, l'impression sur étoffes ont dû aller s'implanter au dehors ; mais Valenciennes reste le cœur vivant, non seulement pour ces communes limitrophes, mais pour les trente-six communes des trois cantons peuplés ensemble de plus de 102,000 âmes. Aussi peu de villes présentent-elles dans leur banlieue une animation comparable.

La construction des machines occupe plus de 2,000 ouvriers ; les sucreries sont nombreuses[2] ; la chaudronnerie emploie des centaines de bras, Marly où sont les ateliers de la Compagnie des wagons-lits, fabrique des chaudières, des produits chimiques, de la vaseline, des machines-outils. Blanc-Misseron, bourg réparti entre les

1. Valenciennes, 29,912 habitants; Anzin, 12,768; Beuvrages, 1,651 ; Saint-Saulve, 3,126 ; Marly, 2,863.

2. L'arrondissement de Valenciennes en renferme 27, plus que celui de Cambrai.

deux communes de Crespin et de Quiévrechain, construit du matériel de chemin de fer et possède de grandes verreries ; Onnaing associe la passementerie, qui occupe beaucoup de femmes à domicile, et la grosse métallurgie ; Saint-Saulve est devenu, avec Cambrai[1] le grand centre pour la production de la chicorée ; Beuvrages et Anzin font des ustensiles de ménage ; en outre Anzin fabrique des chaînes, de la chaudronnerie, de l'émaillerie, des fers à cheval. Raismes est, avec Saint-Amand, un grand centre pour la fabrication des chaînes de navire et de touage.

A cet énorme développement industriel, auquel il faut rattacher le groupe de Denain, est dû le rang important de Valenciennes dans le mouvement des affaires de la Banque de France. Sa succursale est la neuvième pour le montant des opérations ; elle vient avant celles de Toulouse, Nancy, Reims et autres villes populeuses.

---

1. Voyez chapitre XV.

XX

VALENCIENNES ET LE HAINAUT

A travers Valenciennes. — Les monuments. — Une ville artiste. L'académie de peinture. — Le Hainaut. — De Valenciennes au Quesnoy. — Le Quesnoy et son rôle militaire. — La forêt de Mormal. — Locquignol. — Bavai et ses ruines romaines. — Le champ de bataille de Malplaquet. — La contrebande.

Malplaquet. Août.

La destruction des remparts a donné à Valenciennes ce qui lui manquait : des boulevards — qui se bordent d'élégants hôtels dont l'architecture s'inspire de l'art flamand, — des avenues, des rues régulières. L'ancienne cité, étouffée dans son enceinte, ne pouvait élargir ou prolonger ses voies. Des voies étroites et tortueuses, véritables dédales, parfois intéressantes par les maisons de bois à étage surplombant, constituent le système vicinal. La grande place, ample, offre pourtant quelque caractère grâce à un majestueux hôtel de ville. Le seul édifice ancien est l'église Saint-Géry. Les autres places, petites, sont parfois de simples carrefours ou élargissements

de rues, mais elles sont ornées de statues ou de monuments érigés aux célébrités locales, nombreuses dans cette cité de tout temps vouée aux arts et aux lettres qui, malgré le développement scientifique et artistique de Lille, a conservé une vie intellectuelle très active et se dit, comme autrefois Douai, l'Athènes du Nord. Le plus célèbre des Valenciennois, Froissart, le chroniqueur, a sa statue dans le square de l'église Saint-Géry « Si aucun quiert savoir qui je suis, je m'appelle Jehan Froissart, natif de la bonne et franke ville de Valenciennes. » Un portique en hémicycle encadre à demi la statue, ornée de bas-reliefs représentant l'humble fleuve d'Escaut et son mince affluent la Rhonelle. Dix médaillons en bronze représentent d'autres enfants notables de la cité.

De nos jours, Valenciennes est surtout une pépinière de sculpteurs et de peintres. Après avoir produit les Watteau et cet artiste classique et froid appelé Abel de Pujol, elle a donné en ce siècle les sculpteurs Crauk, Carpeaux et Lemaire, les peintres Harpignies et Carolus Duran. Un monument exquis a été élevé à la mémoire de Watteau. A peine ébauché par Carpeaux, que la mort surprit, le monument a été achevé par un autre statuaire valenciennois, M. Hiolle; sans

abandonner l'idée de son illustre prédécesseur, il a créé un véritable chef-d'œuvre, dans le goût brillant et pimpant, caractéristique du génie du peintre des *Fêtes Galantes*.

Valenciennes tient à demeurer une cité-artiste. Son académie de peinture, dessin et sculpture est une institution dont elle se fait gloire. Entretenue à grands frais, cette école cherche surtout — et c'est une erreur — à faire éclore des artistes éminents, à obtenir des prix de Rome, au lieu de créer une catégorie moyenne d'artistes de goût pouvant faire naître des industries d'art, développer celles bien rares existant encore dans la région depuis que la gracieuse fabrication des dentelles dites valenciennes a disparu de la ville dont elle porte le nom, pour devenir manufacturière à Calais, Caudry, Saint-Quentin et Lyon. En somme, l'académie de Valenciennes est un luxe ; si le mot pouvait s'employer, je dirais qu'elle travaille pour l'*exportation,* en vue de fournir à l'École des Beaux-Arts de Paris de nouveaux artistes célèbres.

A une école de ce genre, il faut un musée de premier ordre. Celui de Valenciennes est digne du renom artistique de la ville. Les tableaux de l'école flamande, les Watteau, les œuvres de Carpeaux et des autres maîtres produits en ce siècle

par Valenciennes, méritent d'attirer les touristes et les amateurs dans cette cité que sa ceinture d'usines fait si rébarbative d'aspect.

Comme les autres villes du Nord, Valenciennes a ses cortèges historiques attirant une foule énorme venue de tous les points de la Belgique et du Nord de la France. Mais elle a su leur donner un caractère d'art bien marqué. Ils sont en quelque sorte le monopole d'une société de bienfaisance appelée les Incas, fondée en 1826 et qui perpétue le souvenir de la partie la plus admirée du cortège de cette époque, où Marmontel et ses *Incas* étaient encore goûtés. Les Incas de 1826 eurent un tel succès, que toutes les cavalcades, même sans ces Péruviens de pacotille, en gardèrent le nom. Pendant ces dernières années, les fêtes avaient été moins brillantes, mais, pour 1899, on annonce un cortège merveilleux: tous les fastes de Valenciennes et du Hainaut français depuis les origines de l'histoire.

Valenciennes tient en cela à affirmer le particularisme de la petite province dont elle était la capitale et que l'on confond trop souvent avec la Flandre. Pourtant le Hainaut possède une existence bien tranchée. Sa ville principale, Valenciennes, demeure le cœur vivant du pays, malgré sa position excentrique, presque aux confins de la

Flandre, délimités, de Pecquencourt aux abords de Saint-Amand, par le cours de la Scarpe. Le Hainaut comprenait tout l'arrondissement actuel de Valenciennes — sauf le canton nord de Saint-Amand et cette dernière ville — et le vaste arrondissement d'Avesnes.

J'ai gardé un souvenir si peu riant de mes anciennes courses de manœuvres dans les terres nues entre Valenciennes et Le Quesnoy, que, ce matin, au moment de prendre la route d'Aulnoye pour remonter le vallon de la Rhonelle, j'ai renoncé à la course pour monter en wagon.

La ligne d'Hirson contourne Valenciennes, passe devant l'Esplanade, petite place aux maisons calmes et basses, respirant l'honnêteté et le silence de la province ; on aperçoit un instant la tour de Notre-Dame-du-Saint-Cordon et le campanile de l'hôtel de ville, et l'on sort aussitôt de la cité. Par les jardins qui font une ceinture à Valenciennes, près de Marly, on remonte la rive droite de l'Escaut. Lentement le train gravit une forte rampe, la locomotive halète ; au fur et à mesure que l'on s'élève, on voit surgir de faibles ondulations de terrain devenant peu à peu des collines et portant des villages aux toits rouges perdus dans des groupes d'ormeaux.

Au-dessus de l'horizon planent de lourdes nuées qui semblent blondes quand le soleil les traverse : ce sont les soupiraux du pays noir, c'est Anzin, c'est Denain, c'est Aniche imprimant ainsi aux collines qui les cachent à nos yeux de faux airs du Vésuve.

A gauche, le paysage est plus étendu. A travers une inflexion du sol, on découvre à l'horizon une fumée épaisse : c'est le Borinage[1] ; quand la fumée se dissipe sous quelque souffle capricieux, on aperçoit confusément une ville étagée en amphithéâtre : Mons, capitale du Hainaut belge.

Au premier plan, presque au-dessous de nous, se creuse une étroite vallée ; on la devine aux tortueuses lignes d'arbres qui la bordent et dont la ramure dépasse le niveau du plateau. Des villages semblent crouler du sommet de la falaise jusqu'au fond du calme ravin. Là coule la Rhonelle.

La vallée disparaît bientôt. Le plateau d'entre Rhonelle et Écaillon se déroule, sans arbres, sans eau, avec ses « censes » ornées de hauts pigeonniers. A perte de vue des moissons, rien que des moissons, une Beauce en miniature.

Au point culminant surgit bientôt une masse sombre, comme un vaste bosquet d'ormeaux ; à

1. Partie du Hainaut belge couverte de houillères et d'usines.

mesure que l'on approche, on reconnaît, à travers les arbres, des bastions, des remparts, des toits de caserne; la gueule noire des canons s'allonge curieusement au-dessus des douves. Au delà le dôme de quelque église. Site guerrier et rébarbatif entre tous, malgré le soleil qui dore les grands arbres et la brise qui se joue dans les branches. Nous sommes au Quesnoy.

En dépit de son apparence sournoise, la petite ville doit être saluée. C'est toute notre histoire que réveille ce nom bref et énergique comme un son de trompette. Tous les sièges subis par elle rappellent un nom célèbre de nos annales. Successivement elle a vu passer Louis XI, Turenne, Condé, le prince Eugène, Villars, Schérer. L'histoire du Quesnoy est une suite d'actions héroïques. Au même titre qu'une autre petite mais glorieuse ville, Briançon, elle mériterait l'épithète célèbre :

Petite ville, grand renom.

Les villes fortes ont été démantelées dans cette région. Au contraire, Le Quesnoy, déclassé en 1867, s'est vu rétabli dans la liste des forteresses, en 1878. Il joue le rôle de fort d'arrêt. La ville ne s'est point modifiée, l'enceinte est celle décrite par un auteur après la réfection de l'enceinte par Vauban :

« Le corps de la place est reuestu de briques et

de pierres de taille, les bastions et le rempart sont biẽ terrassez le fossez est plein d'eau large et profond qui ne peut se vuider à cause des marais et d'un étang plein d'eau qui le remplissent, les demy lunes et les chemins couuers sont fraisez et palissadez. »

Les ouvrages sont encore tels. Comme Landrecies jadis, Le Quesnoy a une basse ville fortifiée et une étroite enceinte. Mais celle-ci a été améliorée. Du reste, Le Quesnoy est dans une situation topographique excellente : la ville n'est guère dominée, la vallée profonde et marécageuse de la Rhonelle au nord, celle de l'Écaillon au sud lui donnent des positions avantageuses pour la défense. A l'est, la forêt de Mormal couvre la place ; au nord-ouest, où les hauteurs de Wargnies-le-Grand permettraient l'établissement de batteries de siège, Le Quesnoy croise ses feux avec ceux du fort de Curgies et couvre complètement le plateau. Des remparts du Quesnoy au fort de Curgies, il y a huit kilomètres seulement. Ainsi appuyée, la petite ville est un élément précieux pour la défense, car elle intercepte le passage sur les voies ferrées de Bavai, Hirson, Cambrai et Valenciennes. Les sièges subis par la ville sont demeurés célèbres. En 1793, les Autrichiens la détruisirent presque complètement en lançant sur elle 11,000 bombes,

29,000 boulets, 22,000 obus. L'année suivante, elle était reprise par nous ; la nouvelle en parvint à la Convention par la première dépêche que le télégraphe Chappe ait transmise. Depuis une heure à peine le gouverneur autrichien avait remis les clefs de la place, et le télégraphe récepteur de Montmartre annonçait cette victoire.

Malgré l'aspect rébarbatif de ses remparts et de ses approches, Le Quesnoy est une coquette petite ville dont le seul édifice remarquable est l'hôtel de ville. Peu d'industries, mais depuis quelques années plusieurs fabriques de grosse chaussure de fatigue s'y sont installées et occupent de 800 à 1,000 ouvriers, soit dans la cité même, soit dans la Basse-Ville, faubourg situé sur la route de Landrecies et, lui aussi, entouré de remparts.

Au delà du Quesnoy, vers l'Est, est la forêt de Mormal, la plus vaste du Nord ; le chemin de fer d'Hirson n'en traverse qu'une partie pour pénétrer ensuite au sein d'herbages ombragés de pommiers. A gauche apparaît une sorte d'oignon de tulipe semé de globes d'or au-dessus des vergers : c'est l'église de Berlaimont. On franchit la Sambre, on passe au-dessus de la grande ligne de Paris à Bruxelles, et l'on atteint la gare d'Aulnoye, une des plus bruyantes de France.

Du chemin de fer, on n'a fait qu'entrevoir la forêt. Par la route, celle-ci se révèle dans toute sa grandeur et sa beauté. Les abords contrastent heureusement avec le pays des environs de Valenciennes; aux vastes étendues de moissons ondulantes succèdent d'étroits pâturages clos de haies vives, semés de pommiers, où des métairies aux toits de chaume, aux murs badigeonnés de couleurs claires, laissent échapper vers le ciel un mince filet de fumée bleue.

Une longue ligne sombre, véritable muraille de verdure, ferme l'horizon. C'est la lisière de la forêt délimitée par la chaussée Brunehaut, voie romaine de Vermand à Bavai qui s'étend en ligne absolument droite sur plus de 20 lieues.

La forêt de Mormal ne couvre pas moins de de 9,051 hectares, c'est donc une des plus considérables de France; elle a 11 kilomètres en bordure sur la chaussée Brunehaut; de sa limite méridionale vers Landrecies, à la sortie de la route antique au nord, 15 kilomètres; de l'est à l'ouest une largeur moyenne de 9 à 10 kilomètres. La forêt occupe la ligne de faîte entre l'Escaut et la Meuse, une grande partie de ses eaux vont à l'Escaut par l'Hogneau, affluent de la Haine, par l'Aunelle et ses affluents : le ruisseau de Sart, le ruisseau de Butteaux et le ruisseau de Gome-

gnies ; par la Rhonelle, l'Écaillon et le ruisseau de Harpies. Les autres eaux vont à la Sambre, affluent de la Meuse, par des ravins qui atteignent rapidement la rivière.

Cette énumération des cours d'eau sortis de la forêt de Mormal suffit, par la multiplicité même des noms, à faire comprendre le relief. Il se compose d'un massif central dont l'emplacement est assez bien indiqué par la clairière de vergers et d'herbages au milieu de laquelle se trouve le village de Locquignol. De ce point commun partent un grand nombre de chaînons peu élevés, à peine sensibles même, quand on est dans la forêt ou quand on vient de Valenciennes. L'altitude moyenne est de 140 mètres vers la voie romaine et de 160 mètres au centre de la forêt. L'élévation du plateau boisé est plus sensible vers la Sambre, où le coteau plonge par un talus assez rapide, du moins dans la partie méridionale ; il y a là, au-dessous de Landrecies, des cotes de 185 mètres, alors que la Sambre est à 132 mètres. Ces chiffres ne sont pas pris sur la carte de l'état-major, très avare d'indications d'altitude dans les futaies de Mormal, mais sur la grande carte du département.

La forêt est bien plus sauvage que celle de Raismes, les sous-bois sont beaucoup plus épais.

Les avenues ont un calme plus profond et plus solennel, les hêtres sont plus hauts, les taillis plus mystérieux. A peine si les rayons de soleil peuvent percer le dôme touffu des grands arbres.

J'ai fait d'adorables courses dans cette immense sylve peu connue, dont les coupes, objet d'un commerce considérable, font vivre à Preux-au-Bois tout un petit monde de sabotiers produisant chaque année plusieurs centaines de milliers de paires de sabots. Locquignol, au cœur de la forêt dont les 9,000 hectares sont compris dans la superficie de la commune, est une admirable solitude. A la lisière des bois, les vergers de pommiers produisent des fruits abondants, transformés en pâte de pommes concentrée.

De Locquignol, la grande route se dirige sur Berlaimont. A la descente dans le vallon du rieux des Abrieux, un chemin se détache du hameau de la Grande-Carrière et, rejoignant la partie nord de la forêt, gagne les villages bocagers d'Obies et de Mecquignies en traversant le ruisseau de la Sambrette.

Quand on est sorti du bois, on aperçoit, au sommet d'une colline isolée, la petite ville de Bavai à laquelle cette situation donne une belle allure. Elle tient cependant peu de place sur la

Échelle au 1/320,000e.

carte ! mais, par l'étonnant rayonnement des routes, semble une cité importante. Sept de ces routes sont extraordinairement droites. Ce sont autant de voies romaines, de *chaussées Brunehaut.*

L'humble bourgade, peuplée aujourd'hui de moins de 2,000 âmes, fut une des principales cités romaines de la Nervie. Les restes d'un cirque, de bains, d'égouts, d'un aqueduc allant chercher les eaux de la fontaine de Flore, aujourd'hui Floursies, sur l'autre rive de la Sambre, etc., démontrent l'importance de la cité antique. Mais le Bavai actuel est tout moderne, habité par une population aimable, dont le type féminin est d'une grâce inattendue pour qui vient du pays noir. Ville propre, calme, dont les rues rayonnent autour d'une place sur laquelle une colonne supporte la statue de la reine Brunehaut. Le piédestal est coupé à sept pans indiquant la direction des voies anciennes : Cologne, Utrecht, Tournai, Amiens, Soissons, Reims et Trèves. L'inscription rappelle que ces voies, construites par Marcus Agrippa, lieutenant de César-Auguste, en l'an 25 avant Jésus-Christ, ont été restaurées par la reine Brunehaut. La ville romaine de Bavai, placée au premier rang lors des grandes invasions, a été renversée de fond en comble ; les édifices qui

avaient échappé n'ont pas résisté aux autres sacs dont ce site stratégique fut l'objet.

Ruinée, brûlée, détruite complètement par les guerres des XVIe et XVIIe siècles, il n'y avait pas dix maisons quand le traité de Nimègue la céda à la France.

Cependant, des débris considérables du cirque se dressent encore ; on les découvre en montant de la gare, où ils se présentent sous la forme d'un rempart elliptique flanqué de tours. L'intérieur est rempli par des jardins maraîchers, où les cendres des incendies ont produit une terre noire et fertile. L'épaisseur du sol est très variable, elle ne dépasse pas trente centimètres dans la partie circulaire, et va en augmentant jusqu'aux murailles des maisons qui occupent la plus grande étendue de l'arène. Celle-ci et l'extrémité orientale du cirque sont, en effet, recouvertes par de nombreuses habitations et par l'église. Malgré l'imposant aspect des murs restés debout, c'est un faible tronçon de ce vaste monument, à la fois théâtre et amphithéâtre, dont la longueur atteignait 277 mètres et la largeur 92m,33. Les fouilles ont été superficielles ; bien conduites, elles amèneraient sans doute d'intéressantes découvertes, mais la ville ayant refusé de concourir aux travaux projetés par une société savante, le sol garde

encore son secret. De même, on n'a pas reconnu sur tout son parcours l'aqueduc qui allait fort loin, de l'autre côté de la Sambre, chercher les eaux de la fontaine de Floursies.

En 1709, Bavai commençait à peine à sortir de ses ruines quand elle vit de nouveau les armées. La bataille de Malplaquet fut livrée presque à ses portes, de l'autre côté du vallon très encaissé de l'Hogneau, sur le territoire de la commune de Taisnières-sur-Hon.

Malplaquet, c'est une défaite, mais une défaite glorieuse plus que bien des victoires, puisque les Français, armée de milices accourues au secours de la patrie, perdirent 8,000 hommes seulement et ne laissèrent ni un canon ni un drapeau à l'ennemi, tandis qu'ils emportaient 32 étendards et une partie des canons des alliés ; ceux-ci avaient perdu 17,000 soldats et étaient arrêtés dans leur marche vers la France. « Encore deux victoires pareilles, et nous sommes perdus ! » s'écria Marlborough.

Par un temps gris, sous le ciel bas, j'ai voulu parcourir le théâtre de cette lutte. La voie romaine de Tongres y conduit, allant droit au bois de la Lanière dont le rôle fut grand dans la bataille. Cette route, par excellence la *chaussée,* sert

de frontière au delà du bois. Un long village, Gognies, appartient aux deux pays; les maisons, françaises à droite, sont belges à gauche.

A la sortie de la ville, des groupes de jeunes gens jouent à la crosse, distraction favorite dans cette partie du Hainaut; la route solitaire remplace l'arène de leurs aïeux gallo-romains. Je rencontre des joueurs jusqu'aux abords de la petite gare du chemin de fer spécial destiné à desservir les usines de la banlieue de Bavai : sucreries et scieries de marbre de Bavai, Houdain, Hon et Bellignies. Puis c'est la solitude absolue. La route, toute droite, troue le bois de la Lanière; à gauche, dans les arbres, pointe la flèche grêle de l'église de Malplaquet.

Voici bientôt le village, ou plutôt le chemin rural bordé de maisons qui se dirige vers la frontière, dans la direction de Mons. Beaucoup d'habitations sont encore couvertes en chaume, l'ardoise et la brique commencent à peine à remplacer la paille. Entre ces chaumières s'étendent de beaux prés-vergers, peuplés d'un bétail bien soigné. Le hameau possède une école dont les longues fenêtres sont fleuries de géraniums. A côté est l'église, humble temple de briques rouges; le toit se dresse sur un élégant pignon de charpente, surmonté d'un campanile aux abat-son sur-

montés de frontons et terminé par une grêle flèche d'ardoise avec le coq classique.

Tel est Malplaquet. Au delà du village, à 500 mètres à peine de la frontière, près d'un poste de douane gardé par un factionnaire, baïonnette au canon, est une petite pyramide de pierre creusée d'une niche renfermant une statuette. On appelle cela : chapelle de Malbrouk; la tradition veut que le célèbre général anglais ait été blessé à cet endroit, bien que les récits sur la bataille ne fassent pas mention de cette blessure.

Si la mémoire du général anglais, à qui la consonance lointaine du nom a fait attacher une indissoluble union avec le héros de la vieille chanson de Malbrouk, est ainsi restée à Malplaquet, aucun monument ne rappelle le souvenir de ces paysans et de ces ouvriers accourus à la défense du pays qui, affamés, privés de pain depuis deux jours et attaqués au moment de la distribution des vivres, les jetèrent pour s'élancer au combat. Ces précurseurs des volontaires de 92 auraient droit à un hommage comme celui rendu, près d'ici, aux héros de Wattignies.

Un chemin empierré traverse tout le champ de bataille, parcouru sans cesse par les douaniers qui surveillent cette zone de facile accès, où les contrebandiers sont légion pour entrer tabac,

poudre ou café. Cela imprime une allure militaire à cet étroit plateau où Villars avait élevé des retranchements pour protéger ses soldats encore peu aguerris et qui avaient du pain un jour sur deux. Mais quelle lutte sans grandeur que cette escarmouche incessante, malgré l'ingéniosité de la tactique employée ! Chevaux cuirassés, chiens, voitures légères sont les moyens utilisés pour faire pénétrer les marchandises en France. A cela les douaniers répondent par l'emploi de chiens dressés à deviner les fraudeurs. Cette guerre de Peaux-Rouges ne va pas sans danger, pour les douaniers surtout, car ce sont presque toujours les victimes dans ces embuscades, où ils ne doivent pas faire usage de leurs armes s'ils ne sont pas en état de légitime défense.

Les contrebandiers n'habitent pas les villages français de la frontière, les gros fraudeurs résident en Belgique, les fraudeurs français sont dans l'intérieur, autour de la forêt de Mormal. Le nombre est tel que la ligne des douaniers préposés à la surveillance donne l'illusion des avant-postes d'une armée.

XXI

LA VALLÉE DE LA SAMBRE

La vallée de l'Helpe-Majeure. — Maroilles. — Landrecies. — Clarke et Dupleix. — La navigation de la Sambre. — Hautmont et ses usines. — Le camp retranché de Maubeuge.

Erquelines. Septembre.

Le temps était clair et doux ce matin. J'en ai profité pour visiter le pays de Maroilles d'où viennent, dans les grandes villes du Nord, tant de ces fromages carrés presque jaunes, excellents mais d'une odeur un peu forte pour les gens délicats[1].

La route, dès la sortie de la ville, jusqu'à Maroilles, s'allonge, toute droite, sans inflexions; ennuyeuse dans un pays de plaine, cette régularité se fait pardonner ici. Les collines sont couronnées de bouquets d'ormeaux, les pentes

1. Les fromages de Maroilles sont fabriqués surtout à Maroilles, Prisches, Cartignies, Étrœungt, Floyon, Boulogne et Féron (Nord), dans les canton du Nouvion et de la Capelle (Aisne).

couvertes de prairies plantées de pommiers, où paissent des bœufs énormes autant que placides; les vallées verdoyantes où l'eau des ruisseaux brille et babille sous les aulnes, ont un charme attirant. Est-ce le contraste avec les plaines fécondes mais monotones de la Flandre? Est-ce le souvenir de pays parcourus jadis? Je l'ignore; mais toute cette région du Cambrésis et de la Thiérache paraît ravissante.

La route s'allonge inflexiblement directe, elle est « montagneuse », m'a-t-on dit pour m'effrayer, à Avesnes, en me voyant partir pédestrement. Le mot m'a fait rire! un Dauphinois des grandes Alpes ne peut en effet prendre pour des montagnes ces taupinières et ces rides. Certains sites ont cependant de l'allure : ainsi Saint-Hilaire, bâti sur le sommet d'un coteau qui borde l'Helpe, ainsi les croupes lointaines de la forêt de Mormal.

Le matin est gai et lumineux, le soleil charitable. Les grasses prairies, les pâturages et les vergers luxuriants égaient le chemin. Un seul village sur la route, Marbaix. Il égrène, riantes, ses maisons de pierre couvertes d'espaliers. Au delà, toujours la route droite, toujours les rampes et les descentes raides entre les pommiers chargés de fruits et les grasses prairies. En dehors des bœufs et des vaches, on ne voit aucun être vivant.

Le silence n'est troublé que par les gais appels des pinsons et le cri des hirondelles rangées sur les fils du télegraphe, se préparant au grand départ pour les bords ensoleillés de l'Attique et de l'Asie Mineure.

Plus loin, la route descend vers une bourgade étalée à flanc de coteau jusqu'à la petite Helpe, dont les eaux coulent, sinueuses, au fond d'une fraîche vallée. Dans ce site charmant était une abbaye, fort riche, détruite en 1793 et dont il ne reste aucune trace. On pourrait croire qu'une arcade de pierre, debout sur la grande place, avec un entablement de briques rouges, est un reste de l'ancien monastère, mais c'est un arc de triomphe élevé, paraît-il, en l'honneur de Napoléon revenant de l'île d'Elbe et allant chercher à Waterloo la chute irrémédiable. L'église conserve les orgues de l'ancienne abbaye et porte sur ses murailles deux inscriptions rappelant le souvenir du lieutenant Collet, tué à Solférino, et du capitaine Tricot, tué devant Montbéliard en 1871, tous deux enfants du pays.

Maroilles, en amphithéâtre au bord de la petite Helpe, est un décor d'opéra. La rivière, retenue par un puissant barrage, fait mouvoir les grandes roues d'une usine et laisse retomber ses eaux frémissantes dans un étang, vasque gracieuse où les

nénuphars mettent des teintes blanches dans la sombre verdure des joncs penchés par le courant.

A trois kilomètres de Maroilles, la route pénètre dans une longue rue : le faubourg de France, quartier extérieur de Landrecies, longtemps tenu à l'écart de la ville par la large zone de fortifications détruites aujourd'hui. Landrecies fut une des places de cette « ceinture de fer » dont on a brisé la plupart des anneaux depuis dix ans. Landrecies avait une certaine valeur quand les chemins de fer ne jouaient pas un rôle aussi prépondérant, quand la portée des canons et l'effet des projectiles n'étaient pas aussi effroyables. Elle a été l'un des boulevards de la défense nationale. Avec Avesnes, Maubeuge et Le Quesnoy, elle formait un quadrilatère où, plus d'une fois, s'est joué le sort de la patrie. Aujourd'hui, ces qualités sont annulées. Le point vital c'est Maubeuge — Hautmont — Aulnoye, centre d'un réseau considérable de voies ferrées. A Maubeuge doit se porter tout l'effort de la défense.

Landrecies, dans son enceinte à la Vauban, était un joujou archaïque; sa Basse-Ville bastionnée formait tête de pont sur la rive gauche de la Sambre. Des chemins couverts sinueux étaient jetés sur d'énormes fossés bordant de hauts remparts de briques. Tout cela achève de disparaître,

un grand boulevard circulaire, des avenues plantées d'arbres ont été tracées, déjà de belles constructions s'élèvent. Ainsi ouverte à la lumière, la ville paraît toute surprise. Les casernes basses ou casematées, qui s'harmonisaient bien avec le décor guerrier de la place, produisent un effet étrange.

La ville, si souvent saccagée par les projectiles ennemis, n'a gardé aucun édifice du passé. Dans une chapelle de l'église, pauvre temple sans style, construit en 1822, se trouve une plaque de marbre en forme de losange avec cette inscription :

A

LA MÉMOIRE

DE M. CLARKE

MINISTRE DE LA GUERRE

LES HABITANTS DE LANDRECIES

RECONNAIS-

SANTS

Le personnage ainsi appelé M. Clarke, comme on dirait M. Durand ou M. Thomas, se nommait de son vivant Clarke, comte d'Hunebourg, duc de Feltre, il était maréchal de France et prétendait descendre des Plantagenets, c'est-à-dire des anciens rois d'Angleterre, ce qui ne l'empêchait pas d'être le fils d'un garde-magasin des subsistances de Landrecies, où il naquit le 17 octobre 1765.

Le duc de Feltre est une gloire de second plan, auprès du glorieux Dupleix, également né à Landrecies à la fin de 1696. Quand on inaugura la statue du conquérant des Indes, je fus copier son acte de baptême à la mairie :

Le 1er de janvier 1697 a este bapt. un fils du legitime mariage de M. François Dupleix et dam[lle] Anne-Louyse de Massac, lequel a este nomme Joseph-François. Le parrain M. François-Joseph Salmitre pour et au nom de M. Josep le Gindre esc. s[r] d'Armini *et interesse dans les fermes générales de sa majesté ; général des poudres et salpêtres ;* et la marrine dame Claude Jeanne de Massac.

SALMITTRE DE MASSAC.

Les mots que j'ai mis en italique sont en renvoi dans l'original, Le Gindre ayant sans doute tenu à ces titres pompeux. Du reste, ils ne doivent pas nous éblouir, ils veulent simplement dire que le sieur d'Armini était employé dans les contributions et répartissait la poudre entre les places fortes et les troupes.

Le père de Dupleix, « contrôleur général des finances du Haynaut », était d'une famille originaire de Chatellerault. Il devint plus tard fermier général. Le lieu de naissance du grand homme fut déterminé en 1869 seulement, alors fut découvert l'acte de baptême que l'on vient de lire.

Si elle a si longtemps ignoré qu'elle était la patrie de Dupleix, Landrecies n'en est pas moins fière de lui ; sur la façade de l'hôtel de ville, une inscription rappelle sa naissance ; à côté une autre plaque reproduit le décret de la Convention disant : « Les habitants de Landrecies ont bien mérité de la patrie ».

Au-dessous de ces inscriptions, devant le perron de l'hôtel de ville, se dresse la statue, œuvre de Fagel, sculpteur valenciennois. Dupleix debout, tenant de la main gauche un drapeau dont les plis inférieurs flottent autour de lui, indique de la main droite qu'il prend possession du sol de l'Inde. L'élégant costume du XVIII[e] siècle a admirablement servi l'artiste qui a rendu les détails, les plis, et jusqu'au *soyeux* de l'étoffe avec une élégante fidélité. L'allure générale est superbe ; la tête saisissante, pleine de feu, d'énergie et de résolution. Deux bas-reliefs représentent, l'un Dupleix recevant le gouvernement d'une *nababie* de la part du grand Mogol, l'autre le grand marquis et sa femme pendant le bombardement de Pondichéry, celle-ci secourant les blessés.

Landrecies, grâce à sa situation sur la Sambre canalisée et le chemin de fer de Paris à Bruxelles et Cologne, deviendra sans doute une ville indus-

trielle ; jusqu'ici elle possédait seulement une verrerie, au hameau de Sambreton, dans le riant vallon où coule la Rivièrette, un des clairs cours d'eau descendus des confins de la Thiérache et du Hainaut. C'est un marché assez important pour les houblons et les produits de Maroilles, c'est-à-dire les fromages, livrés en quantité telle, que Maroilles seul possède plus de 1,600 vaches.

La Sambre canalisée, contenue entre des berges qui suivent trop exactement toutes les sinuosités de la rivière et doublent le trajet des bateaux, borde la forêt de Mormal. La navigation est très active sur cette voie de Paris à la Meuse par Charleroi et Namur. De Landrecies à la frontière, le mouvement a atteint plus de 253,000 tonnes ; de la frontière à Landrecies, il a dépassé 684,000. Cette différence tient au transit des houilles belges à destination de Paris et des cités travailleuses de la route.

A la rive droite de la Sambre aboutissent de nombreuses vallées : Riviérette, Petite-Helpe ou Helpe-Mineure, Grande-Helpe ou Helpe-Majeure, ruisseau de Tarsy, ruisseau d'Éclaibes et Solre, gaieté d'un joli pays à qui manquent la vigne et le soleil pour être un des plus heureux coins de France. C'en est fini désormais des plaines monotones couvertes de betteraves et d'autres plantes

industrielles. La Sambre, malgré son peu de largeur, est comme la limite de deux contrées absolument dissemblables. Sur sa rive gauche, les terres profondes sans rochers, sans eau courante, presque sans relief, aux immenses étendues de culture, à la flore pauvre et sans éclat. Sur la rive droite, les collinettes se dressent en falaises, les ravins et les vallons se contournent, on entend bruire les ruisselets sous l'épaisse ramure des aulnes et des bouleaux.

Plus de bluets, peu de coquelicots, plus de blanches argentines. Les talus des routes et des chemins de fer sont couverts de grandes digitales dont le thyrse fleuri se balance en agitant toutes ses corolles comme des clochettes, au milieu des silènes roses; des genêts où les dernières fleurs d'or s'en vont, faisant place à des gousses soyeuses, de petits géraniums sauvages dont les feuilles ont rougi comme celles de la vigne en novembre, mêlent leurs couleurs et s'accrochent allègrement à la roche schisteuse.

Les habitations, elles aussi, ont changé d'aspect : la brique est associée à la pierre bleue et au grès, les toitures de tuiles rouges ont fait place à des toits d'ardoises aux reflets d'acier, les murs sont couverts d'espaliers de cerisiers et de pommiers.

A Dompierre, on domine une vallée profonde, aux contours capricieux, aux collines boisées, aux fonds tapissés de prairies. L'Helpe-Majeure, claire et gaie, va de méandre en méandre, faisant dix fois le trajet qu'elle parcourrait en suivant directement le vallon, se repliant sur elle-même comme une couleuvre. Sur les coteaux qui la dominent, les maisons se campent hardiment, avec des lignes bien arrêtées, des corps de bâtiments flanqués de sortes de tours carrées, donnent au paysage un faux air de site des Apennins.

Après la forêt de Mormal, vers Berlaimont, les deux rives de la Sambre offrent cet aspect agreste. Mais le fond de la vallée devient une rue d'usines. L'importante gare d'Aulnoye, où la ligne de Lille à Nancy traverse celle de Paris à Bruxelles et en Allemagne, fait naître un centre manufacturier; ses hauts fourneaux, sa fabrique d'articles de ménage sont comme l'avant-garde des puissantes usines de Hautmont et de Maubeuge.

La Sambre décrit d'immenses détours ; dans l'un est le bourg important de Pont-sur-Sambre, où ses dérivations actionnent deux marbreries, industrie importante dans la région et que je me propose d'étudier à Cousolre, centre principal. La rivière, jusqu'alors au sein d'une ample vallée, se resserre entre des hauteurs revêtues de bois ;

à droite le bois du Quesnoy, à gauche le bois de Hautmont. Ce défilé, d'après l'historien maubeugeois Piérard, qui s'appuie sur des documents et des fouilles, aurait vu la grande lutte entre César et les Nerviens, dans laquelle fut exterminée l'armée nervienne, forte de 60,000 hommes.

Au delà des bois est Hautmont, un des centres les plus populeux du Nord, comptant près de 12,000 habitants. Avant les chemins de fer, c'était un village de 1,000 âmes à peine, construit autour des ruines d'une abbaye. C'est moins une ville qu'un énorme groupe d'usines métallurgiques. Hauts fourneaux, laminoirs de fer et de zinc, ateliers de constructions métalliques et de machines agricoles dressent une forêt de cheminées d'où s'élève sans cesse un nuage de fumée qui assombrit le paysage. Née au hasard des besoins, la ville est irrégulière, noire, sale ; les rues bordées de maisons basses commencent à escalader la colline que recouvrent le bois du Quesnoy et l'un des forts du camp retranché de Maubeuge. Vu de ces parties hautes, le spectacle est tragiquement curieux par les gigantesques usines, où, comme des rubans de feu, courent les rails et les barres de fer sortant des laminoirs. La plus importante de ces usines s'appelle la Providence.

Ce développement ne suffit pas à Hautmont. Il

voudrait être chef-lieu de canton. Une chanson répandue il y a quelques années fait valoir les titres de cette grosse agglomération à nommer un conseiller général. Elle est intéressante et amusante à la fois par le patois local et par le sel du terroir. En voici quelques couplets :

Nous avons déjà des pompiers,
Deux sociétés d' musique,
Des péqueurs [1], des carabiniers,
L' société d' gymnastique,
Des choristes éié des coulons [2],
La faridondaine, la faridondon,
Et pis des pinchonist' [3] aussi, biribi,
A la façon de barbari, mon ami.

Nous avons cinq six aminoirs [4],
Éié les produits chimiques,
L' zing'rie, l' fabrique d'aratoires,
Co branmin d' s'auttes boutiques,
Eié les ateliers d' construction,
La faridondaine, etc.
Eié des boulonn'ries aussi biribi,
A la façon, etc.

---

1. Pêcheurs à la ligne constitués en société.

2. Pigeons voyageurs appartenant à une société colombophile.

3. Pinsonnistes, propriétaires de pinsons auxquels on a crevé les yeux et dont on enregistre le cri dans des concours (voyez 17e série du *Voyage en France*, chapitre VII.

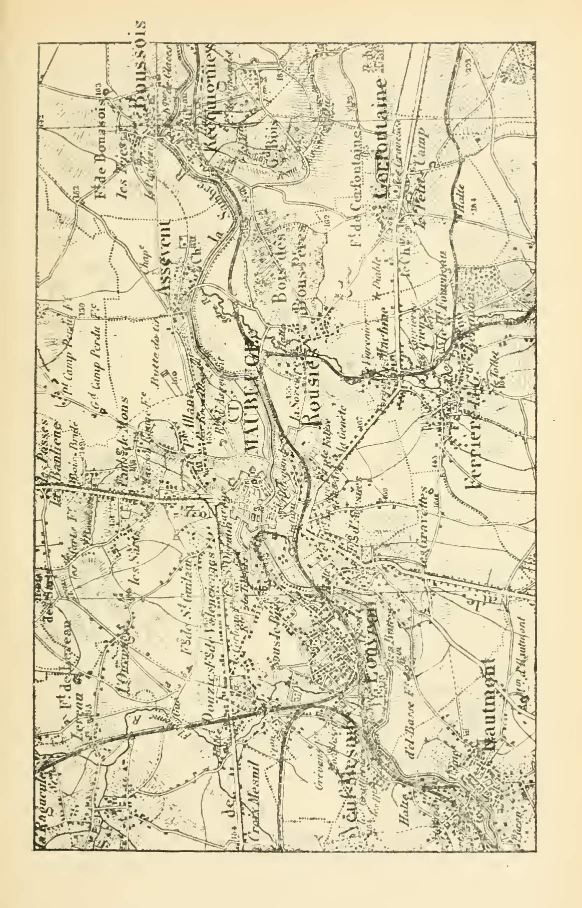
4. Laminoirs.

Tout d' même si nos stinnes un canton,
Ca f'ro eune bonne affaire :
Nos arrines les contributions,
Des hussiers, des notaires,
Eié des gins qui sans façon,
  La faridondaine, etc.
Vos mingent jusqu'au dernier radis biribi,
  A la façon, etc.

La gare de Hautmont est une des plus importantes du réseau, sinon pour le nombre des voyageurs, du moins pour celui des marchandises. J'ai déjà signalé[1] qu'elle vient aussitôt après celle de Denain. De là se détache la ligne directe de Bruxelles, contournant les faubourgs de Maubeuge. Cette dernière ville touche à Hautmont, dont la sépare seulement une commune du canton de Bavai, Neufmesnil, singulièrement enclavée entre les deux grandes ruches ouvrières, à côté de Louvroil, autre commune-faubourg.

Hautmont, Neufmesnif, Louvroil, Maubeuge-sous-le-Bois et Maubeuge-Ville forment une agglomération continue de près de 40,000 habitants, dont la partie la plus exiguë est la ville même de Maubeuge, dans l'enceinte des fortifications. Elle comprend à peine 3,000 ou 4,000 âmes entre

1. Au chapitre sur Denain, page 249.



ces hautes murailles traversées par la Sambre. Encore 1,500 des habitants font partie de la garnison, restée importante à cause du rôle militaire de la place. Comme Lille, à l'entrée de la France par la Deûle et la Lys, Maubeuge, à l'entrée par la vallée de la Sambre, est devenue un vaste camp retranché. D'énormes travaux ont été accomplis depuis 1870, car la vieille et glorieuse forteresse ne répondait plus aux nécessités de la guerre moderne. Ses défenses étaient dominées de toutes parts, à une faible distance, vers la Belgique et la France, par des hauteurs d'où l'on peut bombarder la ville. Maubeuge, tel que Vauban l'a constituée, ne tiendrait pas vingt-quatre heures.

Aussi la garde de ce point important a-t-elle été une des premières préoccupations de nos ingénieurs militaires après 1870. Toutes les routes aboutissant à Maubeuge ont été commandées par des ouvrages formidables. A la sortie de la Sambre, au-dessus du chemin de fer de Paris à Cologne, trois forts croisent leurs feux. Sur la rive gauche, le fort de Boussois ; en face, la grande batterie de Rocq, nouvellement construite. Plus loin, au sud, le fort de Cerfontaine, sur la route de Maubeuge à Philippeville, qui bat à la fois le chemin de fer de Cologne et les lignes d'Avesnes

et de Cousolre. La voie ferrée est barrée, dans la direction de Paris, par le fort de Hautmont. Le chemin de fer de Mons et Bruxelles est gardé par le fort de Leveau, au-dessus de la gare de Feignies. Enfin, la route de Mons est coupée par le fort des Sarts[1]. Sur sa droite, entre Mairieux et Vieux-Rengt, est le fort de Salmagne.

Ainsi compris, le système laissait deux grands secteurs où les défenses étaient trop éloignées entre elles. De Cerfontaine à Hautmont il y a huit kilomètres à vol d'oiseau, et près de sept de Hautmont à Leveau. Au sud surtout, l'ouverture était trop grande, la plaine historique de Wattignies était insuffisamment surveillée. On a donc construit un nouveau fort au-dessus de Ferrière-la-Grande, près de la ferme du Bourdiau, fort bétonné et armé de coupoles cuirassées.

Le camp retranché de Maubeuge a un périmètre de près de trente kilomètres. Dans cette immense étendue sont enfermés, non seulement les habitants de la ville, empilés — c'est le mot — dans le réduit central construit par Vauban, mais encore les habitants des communes de Hautmont, Ferrière-la-Grande, Cerfontaine, Recquignies, Rocq, Boussois, Assevent, Elesmes,

1. Ce fort n'a pu trouver place sur notre carte.

Mairieux, Feignies, Neufmesnil et Louvroil et les vastes faubourgs de Maubeuge, dont quelques-uns, comme Sous-le-Bois, sont des villes.

Ces forts sont d'un aspect sévère. Certains, notamment celui de Cerfontaine, qu'une végétation luxuriante a envahi, sont d'un grand effet sur les lignes de l'horizon.

L'ancienne enceinte, conservée comme réduit, va être éventrée sur quelques points ; les abords, jusqu'ici soumis aux servitudes militaires, pourront se couvrir de constructions. En attendant, l'antique cité reste blottie dans ses murailles.

Quand on est passé sous la porte de France, au fronton de laquelle une inscription rappelle la bataille de Wattignies et le déblocus de Maubeuge, on pénètre en d'étroites rues, bordées de nombreux magasins, et l'on atteint bientôt la place d'armes, vaste et irrégulière, où sont l'hôtel de ville, l'église, édifices de médiocre intérêt, et le beau monument élevé par MM. Fagel et Dutert pour le centenaire de Wattignies. Il représente Carnot, Jourdan et Duquesnoy se donnant l'accolade pendant qu'au sommet du piédestal une de ces recrues héroïques qui chassèrent les vieux soldats de Cobourg pousse le cri de : « Vive la République ! »

Presque aussitôt on sort des remparts pour re-

trouver la campagne. Mais cette minuscule ville, par le mouvement et les magasins, a l'apparence d'une grande cité, parce qu'elle est la partie centrale d'un des plus grands groupements usiniers de France.

XXII

LA VALLÉE DE LA SOLRE

Le rayon industriel de Maubeuge. — La métallurgie. — La céramique. — Les marbres. — Le bassin de Maubeuge pendant la nuit. — Le champ de bataille de Wattignies. — Au pays des marbriers. — Cousolre, ses carrières, ses scieries. — Maisons historiques. — Solre-le-Château. — Sars-Poteries. — Eppe-Sauvage.

Maubeuge. Septembre.

Maubeuge a naturellement peu d'usines dans son enceinte, sauf des fabriques de quincaillerie et de machines-outils. Mais elle n'en est pas moins le cœur de ce grand ensemble d'établissements métallurgiques qui bordent la Sambre.

Quand Maubeuge devint industriel à ce degré, on traitait sur place les minerais du pays. Depuis la mise en valeur des riches gisements de Meurthe-et-Moselle, reliés à Maubeuge par la ligne d'Hirson à Longwy, c'est aux minerais de l'Est, aux fontes de l'Est et de Belgique que l'on fait appel. D'après les renseignements de l'enquête de 1890, la région de Maubeuge fournit 60 p. 100

de la production du Nord en fer[1] et tôle. C'était 12 p. 100 de la production totale de la France pour la fonte, 40 p. 100 pour le fer.

Les rails de fer ayant cédé la place aux rails d'acier, les usines du bassin de Maubeuge ont dû se transformer pour fabriquer d'autres produits métallurgiques. Elles livrent une grande partie de leurs fontes et de leurs fers aux industries du bassin, très importantes et très variées. Les outils, machines-outils et essieux se font à Maubeuge-Ville, Louvroil, Ferrière-la-Grande, Pont-sur-Sambre, Rousies, Villers-Sire-Nicole et Bachant; les fonderies de deuxième fusion sont au nombre de douze dans le canton; Bavai et Maubeuge font des boulons; Hautmont et Louvroil des tubes en fer, les deux mêmes centres produisent le fer à cheval; Hautmont renferme un des laminoirs de zinc de la Vieille-Montagne[2], Aulnoye fournit de la tôle émaillée; Hautmont a de grands ateliers de constructions métalliques, ponts, etc.; Ferrière-la-Grande construit le matériel destiné aux laminoirs et aux aciéries; Jeumont, qui renferme

---

1. Le Nord a produit 216,714 tonnes de fonte en 1889 et 310,494 tonnes de fer. En 1896, on a obtenu 285,000 tonnes de fer et 293,000 tonnes d'acier.

2. Voyez, dans la 17e série du *Voyage en France*, les pages 86 et 87 consacrées aux usines de la Vieille-Montagne à Bray.

une grande manufacture de glaces, fournit les appareils nécessaires à cette industrie ; à Marpent, on construit du matériel de chemin de fer ; à Ferrière-la-Grande, on fait de la grosse chaudronnerie ; à Hautmont des machines agricoles.

Maubeuge, à côté de la métallurgie, possède des manufactures de carreaux céramiques. A ce point de vue, c'est le centre principal pour la France. Trois vastes établissements à Louvroil, Feignies et Maubeuge même, produisent ensemble 225,000 mètres carrés[1]. Les carreaux vont en Amérique, en Angleterre, en Hollande et en Orient. La matière première, argile ou feldspath, est tirée d'Angleterre, d'Allemagne et de Belgique.

Les produits chimiques sont fabriqués dans une importante usine de Hautmont, qui livre en même temps à l'agriculture des engrais dosés, phosphates, superphosphates, nitrates, etc.

Le jour, toutes ces usines noires, vomissant une fumée épaisse, sont assez laides d'aspect et souillent le riant paysage de la Sambre. Mais la nuit, c'est merveilleux.

Il faut passer en chemin de fer par les nuits

1. Chiffres de 1890 ; la Chambre de commerce d'Avesnes n'a établi aucune statistique depuis cette époque.

obscures, ou mieux encore, monter sur les collines dominant le bassin. On a alors un spectacle inoubliable. Tout un arc de cercle de plus de deux lieues d'étendue, de Hautmont à Ferrière-la-Grande, est éclairé par des feux sanglants. Des flammes rouges jaillissent, se tordant au milieu d'une buée livide qui est de la fumée. Les fenêtres s'éclairent de lueurs de brasier; on rêve de je ne sais quel monde terrible comme en connut la mythologie. Des bruits sourds, oppressés, se font entendre. Dans le calme de la nature, on sent trembler le sol. Parfois, au milieu de ces grondements, au milieu de ces machines immobiles, on entend un roulement plus fort, deux yeux ardents passent à toute vitesse : c'est quelque express gagnant la Belgique ou Paris.

Comme si le spectacle n'avait pas été assez grandiose, on a mis un nouvel élément dans ces antres où il semble que tout ait été accumulé pour produire une impression profonde. L'électricité est venue. De grands fanaux, élevés presque à la hauteur des hautes cheminées, projettent sur la scène des clartés aveuglantes. Torrents de feu et de fumée s'échappent en traversant des nappes d'une lumière blanche et crue. Les bâtiments, les grands bras des machines, les charpentes de fer ébauchées se détachent nettement, en noir, comme

des ombres chinoises. Les ouvriers qui passent dans cette lumière fantastique évoquent l'idée des cyclopes. Rien ne rend mieux les impressions de la fable antique que les tableaux de notre industrie moderne, qui croit être le triomphe du matérialisme et de l'utilitarisme. Nous dédaignons la mythologie et nous la mettons simplement en action.

La grande industrie n'a pas atteint la campagne accidentée où la bataille de Wattignies eut lieu. Malgré les hauts fourneaux, les fonderies, les laminoirs qui font des rives de la Sambre, pendant la nuit, comme un soupirail de l'enfer, le pays a conservé quelque chose du charme austère des Ardennes voisines. Les petites vallées aboutissant à la Sambre ont de nombreux vallons latéraux, aux flancs boisés, découpant profondément les plateaux du Hainaut. Malgré les essartages, la région du sud, celle où se livra la bataille, a conservé son caractère pastoral. Ce sont des herbages luxuriants, encadrés de haies de hêtres nains, courbés vers le sol. Sauf Beaufort et Wattignies, — aujourd'hui Wattignies-la-Victoire, pour le distinguer de Wattignies près Lille — bâtis sur le plateau, tous les autres villages sont au fond de vallons, entourés d'arbres

et dont l'horizon est limité par de grands bois appelés *sarts*.

A la vue de ces gorges profondes, de ces clôtures épaisses, de ces pentes abruptes, on s'étonne qu'une armée aussi peu solide et entraînée que celle des recrues de Carnot et de Jourdan ait pu triompher des vieilles troupes autrichiennes et hanovriennes, et des émigrés dont la haine de la Révolution avait décuplé l'ardeur. En dépit de Jomini, qui traite fort durement Carnot et lui prouve doctement qu'il n'avait pas le droit de vaincre, puisque sa victoire n'était pas conforme aux données de sa science, à lui, Jomini, on comprend mieux, après une visite sur ce terrain historique, que l'officier subalterne du génie, devenu, par la Révolution, le chef de nos armées, avait l'étoffe d'un grand capitaine.

Les positions étaient formidables. Plus de 40,000 hommes, Autrichiens et Hollandais, contenaient le général Ferrand dans Maubeuge et le camp retranché établi sous les remparts, 30,000 hommes occupaient le plateau entre Maubeuge et Avesnes ; leur droite était appuyée à l'Helpe-Majeure, leur centre à la Solre, deux petites rivières assez abondantes, dont le cours était un obstacle puissant. Près de la chaussée d'Avesnes à Maubeuge, le village de Dourlers occupe un

mamelon assez élevé, entouré de ravins profonds et boisés, couvert de haies impénétrables clôturant les pâtures ; il présente par lui-même un front difficile à forcer. Les Autrichiens avaient complété ces lignes par des abatis d'arbres et des tranchées. Un vaste château, entouré d'un parc clos de murs qu'on avait crénelés, commande Dourlers : c'était comme le réduit de la position. Au delà, allant de l'Helpe à la Sambre, un vaste demi-cercle de bois enveloppe Dourlers et le sépare de Wattignies, gros village bâti sur une colline dominant la vallée de la Solre ; Wattignies était relié à Dourlers par une ligne de retranchements et d'abatis, derrière laquelle Autrichiens et émigrés croyaient pouvoir braver les républicains. Après avoir parcouru ces défenses, Cobourg, satisfait de son œuvre, disait aux émigrés : « Si l'on nous déloge de là, je me fais sans-culotte. »

Le mot fut bientôt rapporté au camp français, où, séance tenante, on confectionna une culotte rouge pour l'offrir au général autrichien après la bataille.

De tous ces travaux où nos jeunes troupes chassèrent leur outrecuidant ennemi, il ne reste rien, mais les forts de Hautmont et du Bour-

diau, lourdement posés en face du terrain célèbre, disent que les jours de sacrifice peuvent revenir.

Jusqu'à la frontière, la Sambre borde des bourgs travailleurs. La dernière localité française, Jeumont, renferme de nombreux ateliers, notamment des fabriques de glaces, de verres à vitres et de grandes marbreries. Tous les villages travaillent le marbre, mais le centre principal est sur la petite rivière de Thure, à Cousolre, localité voisine de la pittoresque ville belge de Beaumont. Un chemin de fer spécial y conduit. Jusqu'à Rousies, on suit la voie ferrée de Namur, au bord de l'étroite Sambre, entre des coteaux bas aux pentes molles.

La ville, enveloppée dans les hauts talus de ses défenses, disparaît bientôt. A Rousies, on retrouve les usines; jusqu'à Ferrière-la-Grande elles bordent l'étroite rivière de Solre. Ferrière, qui eut jadis une manufacture d'armes, est resté un centre métallurgique considérable. Dans sa gare, l'embranchement de Cousolre quitte la ligne de Fourmies pour se diriger droit à l'est. On traverse des prairies jadis encloses de charmilles, maintenant fermées par des barrières en fil de fer. Le pays est fort agreste, même le fort

de Cerfontaine, taupinière monstrueuse, assis sur les hauteurs, ne coupe pas trop brutalement l'horizon. On traverse de grandes ondulations couvertes de cultures; au milieu de vergers luxuriants on devine les toits d'ardoises des villages, que le contraste fait paraître bleus. Voici Colleret, Quiévelon, Aibes. Tout à coup, le plateau sur lequel courait le chemin de fer s'entr'ouvre, la profonde vallée de la Thure se creuse devant nous, laissant apercevoir au loin les campagnes belges. La transition est brusque.

Le train s'arrête sur un énorme remblai qui finit à pic, au-dessus d'un vallon aux pentes rapides.

Sur les flancs des collines et au fond de la vallée, Cousolre éparpille ses maisons de briques d'un rouge sombre, coiffées d'ardoises. La Thure coule au pied d'escarpements boisés qui se rapprochent, au nord, de façon à ne laisser qu'un étroit passage. Dans cette gorge est la frontière ; on ne saurait trouver un passage mieux fait pour servir de porte à deux peuples.

Devant les habitations, on voit des blocs ou des plaques de marbre ; chaque maison est un atelier où les hommes, les femmes, les enfants travaillent le marbre. On le polit, on le fouille, on le sculpte. Statuettes, sujets de pendules, chemi-

nées, presse-papier, tout se fait là, dans ces demeures basses qui ont un air frappant de prospérité.

Dans le fond du vallon, au bord de la petite rivière, se suivent de grandes usines où des scies sans cesse en mouvement débitent les blocs de marbre. Dans la rue, dans les chantiers, les variétés les plus riches, les plus rares de la précieuse pierre jonchent le sol. On reconnaît les marbres du Dauphiné, des Pyrénées, du Languedoc, du Jura, d'Algérie et d'Italie ; car si le pays est riche en carrières, elles ne donnent qu'une roche sombre allant comme nuance du noir au gris bleu.

Cette industrie s'est curieusement implantée dans le pays, c'est-à-dire dans les cantons de Solre-le-Château, Bavai et Maubeuge. Elle était le monopole de la Belgique, qui possède les carrières les plus abondantes de marbre commun. Mais, en 1815, quand les Pays-Bas furent enlevés à la France, les droits de douane mis à la nouvelle frontière empêchèrent l'entrée des produits de la province de Namur. Nombre d'industriels marbriers vinrent donc s'installer en deçà. Cousolre, voisine des gisements, et possédant de la force motrice naturelle, fut le centre de la production.

Au début, on ne débita que les marbres du pays ou de Belgique ; mais, quand les chemins de fer furent créés, amenant des pays lointains, des roches plus belles, quand le goût du luxe, pénétrant dans toutes les classes, fit choisir les marbres de teintes claires ou chaudement colorées pour l'intérieur des habitations, Cousolre n'hésita pas à aller chercher au loin des blocs de marbre et à les débiter. On ne se borna plus à faire des dessus de table ou des cheminées, on tenta les travaux d'art, les petits objets curieusement taillés. Les ouvriers de Cousolre et de toute la région voisine sont passés maîtres. Il faut visiter ces ateliers pour se rendre compte de leur habileté dans ce travail délicat. Actuellement 300 ouvriers sont employés aux carrières, 1,800 à la « cheminée », 1,500 à la « pendule ».

Une seule commune, Colleret, produit 25,000 à 30,000 marbres de pendules en deux établissements, Bellignies en fait 65,000 dans ses cinq fabriques, mais le centre principal est Cousolre. Comme on le voit, la production se borne aux objets de faible dimension. Les blocs les plus volumineux ne sont pas utilisés sur place, on les exporte au loin, pour être transformés en monuments funéraires.

N'est-ce pas chose étonnante que cette implan-

tation de toutes pièces d'une industrie d'art dans une bourgade perdue sur la frontière ?

Les scieries méritent d'être visitées. Les gran-



des lames d'acier n'ont pas de dents : elles creusent sur le marbre un sillon dans lequel on fait pénétrer à la fois de l'eau et du sable. Le sable, en frottant grain à grain le bloc si dur, finit

par le diviser. Mais on ne peut guère faire pénétrer la scie de plus d'un centimètre par heure. Les frais de transport et de main-d'œuvre suffisent à faire comprendre le prix assez élevé des produits de la marbrerie.

Quelques-uns des ateliers sont des usines outillées avec tout le luxe de machines de l'industrie moderne. D'autres sont encore bien primitifs. Ainsi cette scie sous un auvent, suspendue à une corde au plafond et recevant son va-et-vient de la main de l'ouvrier. Beaucoup de petits patrons font scier dans les usines les marbres qu'ils mettront en œuvre [1].

Cette curieuse et vaillante population paraît avoir un vif sentiment de solidarité. Quand j'ai visité Cousolre pour la première fois, de grands bouleaux avaient été plantés dans les rues ; de l'un à l'autre, des banderoles et des frontons couraient, laissant lire des inscriptions dans ce goût : « Aux jeunes époux. — Hommage de la jeunesse de Cousolre. — Hommage aux jeunes époux. » Dans la cour d'une marbrerie, une tente pavoisée indiquait qu'on avait ou qu'on allait danser. Tout le village était en fête. Un fabricant mariait le même jour ses deux filles jumelles.

1. Sur la marbrerie, voyez, dans la 2e série du *Voyage en France*, le chapitre IV : *Sablé et ses marbres.*

Cousolre, malgré sa population de 3,000 âmes, est resté un village. Le gaz et l'électricité n'y éclairent point encore les rues. Les réverbères sont alimentés au pétrole. Mais il y a une jolie mairie de briques et de pierre. Tout auprès une plaque, sur une maison, rappelle que Saint-Just et Lebas y logèrent, et que le quartier général de l'armée du Nord y fut installé le 27 floréal an II (16 mai 1794). Là aussi se tint un conseil de guerre auquel assistaient les généraux Charbonnier, Despeaux, Duhem, Favereau, Fromentin, d'Hautpoul, Kléber, Mayer, Marceau, Scherer, Soland et Vezu. Là Saint-Just et Lebas rédigèrent une proclamation à l'armée.

Autre souvenir; celui-là à l'adresse des morts de 1870 : un petit monument leur a été élevé dans le cimetière.

Je redescends sur l'autre rive de la rivière. De nouveau me voici dans les petites rues bordées de maisons d'apparence parfois misérable mais presque toujours dallées de marbre aux couleurs variées, déchets de la fabrication, servant du moins à rendre les habitations plus saines. A travers les vitres soigneusement nettes, on peut voir, penchés sur leurs établis, les ouvriers creuser la pierre à petits coups de maillet, pendant que des jeunes filles frottant délicatement, avec de

la poudre de marbre et des chiffons, donnent aux moulures un poli éclatant. Les scies grincent en usant la roche, les charrettes lourdement chargées descendent la colline, la Thure paresseuse roule d'étang en étang ses eaux sombres où viennent se déverser de claires fontaines. Le soleil couchant illumine les grands bois.

Là-haut, tout en haut, au sommet de la colline, une cloche tinte : c'est la cloche de la gare annonçant que le train-tramway va partir.

Hélas, il est parti ! Mais Solre, la petite ville où je voulais me rendre, n'est qu'à trois lieues, par un joli pays de pâturages et de bois.

Solre-le-Château est fort active, elle tient au rayon de Maubeuge par ses articles de ferblanterie ; trois fabriques y font principalement des bidons. Trois manufactures de molletons, de vastes tanneries y occupent beaucoup de bras, souillant l'eau jusqu'alors pure de la Solre encore ruisseau.

A une lieue de Solre, sur la route d'Avesnes, le gros bourg de Sars-Poteries est un des grands centres de la céramique dans le Nord ; nombreuses y sont les fabriques de poteries communes et de tuyaux de drainage ; deux fabriques de gobeletterie occupent plus de 1,000 ouvriers.

Au sud de Solre-le-Château, la vallée supé-

rieure de l'Helpe-Majeure, de Liessies à Eppe-Sauvage et Moutiers-en-Fagnes, offre un des plus heureux paysages du Nord. La rivière coule au fond d'un étroit tapis de prairies, des pâturages couvrent les pentes; au-dessus, les grands arbres de la forêt de Trélon mettent la teinte plus sombre de leur épais feuillage. Des mamelons abrupts forcent la rivière à décrire des courbes serpentines; tout cela est frais et riant. Le plus joli site est au château de Voyaux, à la frontière même. L'exploitation des bois est l'industrie principale de cette région. Ces forêts furent jadis le domaine de la riche abbaye de Liessies[1].

Le village de ce nom est charmant : une partie de la population travaille à la boissellerie, mais le centre de la production des *jolis bois,* c'est-à-dire des robinets et autres ustensiles de bois, est à Felleries, où la vapeur est venue depuis quelques années suppléer en partie au tour et à la fabrication familiale.

1. D'après M. Piérard, le revenu était de plus de 500,000 fr.

XXIII

FOURMIES

Avesnes-sur-Helpe. — Son paysage. — Sains-du-Nord. — Fourmies. — Aspect de la ville. — La journée du 1er mai 1891. — Causes de la catastrophe. — État social de la population. — Origines et état de l'industrie fourmisienne.

Fourmies. Juillet.

Avesnes-sur-Helpe, capitale administrative de cette charmante partie du département du Nord continuant vers l'ouest la fraîche Thiérache, doit au site un caractère pittoresque qu'aucune ville de la région ne présente à un tel degré. Un cirque de collines l'environne, un rocher que les remparts de Vauban, aux lignes rigides, font paraître plus escarpé encore, la supporte. Une partie des maisons, ayant trouvé un coin où la pente est moins rapide, s'y sont entassées et semblent descendre en cascade dans le vallon. A ces façades blanches, à ces toits d'ardoise étincelant au soleil, les bouquets d'arbres semés sur les remparts et les coteaux forment comme un écrin. Ce tableau

est profondément calme, on n'entend que de lointains mugissements de bœufs dans les pâturages et des sonneries de clairons venues de la cour des casernes; car si Avesnes est démantelée, si la pioche a jeté bas ses bastions, elle n'en est pas moins restée une ville de garnison.

L'aspect est propre et tranquille. La cité, longtemps contenue dans son expansion par le sévère régime des servitudes militaires, n'a pu devenir une ville industrielle au moment où l'industrie prenait son essor. Malgré sa situation à proximité de la Sambre, sur une rivière assez abondante, elle a vu les créateurs de fabriques s'éloigner d'elles. Ceux-ci ont fait choix de Fourmies, au milieu de bois épais, où l'eau est rare, où l'on doit la retenir en des étangs artificiels. Tandis que le village naguère inconnu devenait une ruche de plus de 15,000 âmes, Avesnes, avec sa garnison et ses fonctionnaires, atteint 6,400 habitants dont 1,200 de garnison ou autres « comptés à part ». Ce chiffre est porté à près de 10,000 par les communes-faubourgs de Bas-Lieu et d'Avesnelles.

Fourmies, en essaimant, a fait d'Avesnes et d'Avesnelles une de ses colonies. De belles usines se dressent aux abords de la gare, entourées de quartiers ouvriers propres et gais. Mais la ville est restée silencieuse sur son rocher, ses rues

bordées de magasins, sa place dominée par le lourd clocher de son église, servant de beffroi, manquent d'animation.

Malgré les accidents du terrain, les routes, autour d'Avesnes, sont tracées droites comme des chaussées romaines. Il faut le massif forestier de Trélon, ses gorges, ses vallons, pour obliger les grandes voies à abandonner cette régularité. Celle qui se dirige vers ces bois n'offre aucune inflexion jusqu'au delà de Sains. Sains-du-Nord, qui marque la fin de ce triomphe de la ligne droite, est la principale annexe de Fourmies. C'est un vaste bourg enserré dans un étroit bassin formé par des collines aux pentes douces et verdoyantes, couvertes de bâtiments aux toits d'ardoises occupant un espace immense et surmontés de hautes cheminées ; autour de chacun d'eux des groupes de maisons blanches ; à travers les prairies et les champs qui séparent ces habitations, de belles routes plantées de grands arbres et ornées de candélabres à gaz. Pour le voyageur qui découvre Sains, cet ensemble est étrange ; on ne s'explique guère ce que peut être ce centre de population : ce n'est pas encore la ville et ce n'est plus la campagne.

Au delà de Sains, le chemin de fer gravit les

collines, au fond de tranchées aux flancs rougeâtres que perce le schiste bleu, ossature du massif ardennais. De temps à autre on franchit un ravin, et, par les éclaircies on découvre de longues échappées dans le bois sauvage de la Fagne, éperon avancé de la grande forêt de Trélon, puis on traverse un vallon bien encaissé dont le fond est couvert par les eaux d'un étang. A droite, dans les arbres, on voit pointer les tourelles du petit castel de briques du Pont-de-Sains, fort gracieusement assis dans la vallée.

Ce château n'a pas d'histoire, mais il offre un certain intérêt par le nom de son fondateur, le prince de Bénévent, marquis de Talleyrand-Périgord. Pour gracieux que soit le site, on ne comprend guère comment l'illustre diplomate est venu choisir le Pont-de-Sains pour retraite.

On ne fait qu'entrevoir le château ; le train s'engage de nouveau dans les bois, puis descendant la déclivité rapide d'une colline, s'engage dans un site très curieux : longue vallée aux sommets boisés, au fond de laquelle se tord une immense rue entre de hautes maisons et de vastes usines en briques d'un rouge vif que rendent plus rouges encore les toitures d'ardoises. On a sous les yeux Fourmies, une des plus étonnantes créations de ce siècle industrieux.

La profonde et étroite vallée de l'Helpe-Mineure, que franchit le viaduc, n'ayant pas laissé beaucoup de place à la ville pour s'installer, elle s'est disposée en une rue unique. Certains édifices privés sont très remarquables; on a fait un judicieux mélange de la brique rouge et de la pierre bleue. L'aspect général est moins triste qu'on ne pourrait le croire pour un centre purement industriel; d'ailleurs, les environs sont d'une beauté réelle, notamment le chapelet d'étangs enchâssés dans les bois entre Fourmies et Anor, qui, vus du chemin de fer, sont du plus saisissant aspect. Ces étangs servent à l'alimentation des usines.

Fourmies est traversée par un tramway à vapeur la reliant à Wignehies, son faubourg, grand village ou plutôt ville de 6,000 âmes, dont les dernières maisons touchent à la limite du département de l'Aisne. Le groupe citadin de Fourmies renferme ainsi plus de 20,000 habitants.

Sauf dans le monde des affaires, Fourmies était inconnue quand la catastrophe du 1er mai 1891 vint apprendre au gros public l'existence de cette puissante agglomération. L'événement fit trop de bruit, il a suscité des polémiques trop violentes, pour que je ne le rappelle pas ici. J'eus d'ailleurs à étudier de près ces douloureux événements, et

mon enquête, faite sans partialité, put remettre au point les faits exploités par la passion politique. Je rappelle brièvement ce qui s'était passé : la population, excitée par des agitateurs, se porta aux voies de fait contre les gendarmes ; des individus furent arrêtés, la foule tenta de les délivrer. La troupe avait été mandée en prévision de troubles plus graves, le commandant Chapus, du 145ᵉ, qui commandait, avait interdit à ses hommes de faire feu, mais les provocateurs amenèrent le conflit. Par deux fois, bien que le lieutenant faisant fonctions d'adjudant-major eût été saisi par les grévistes et que ceux-ci eussent tenté de s'emparer des fusils, on avait tiré en l'air; mais deux soldats étant tombés, frappés par des pierres, le visage ensanglanté, le commandant, voyant que ses hommes allaient être débordés et désarmés, dut, après plusieurs sommations, ordonner le feu. Neuf manifestants, parmi lesquels plusieurs femmes, furent tués, plus de quinze furent blessés.

Les événements qui amenaient de si déplorables résultats étaient l'effet d'une propagande anarchiste qui avait trouvé un terrain préparé par les querelles locales et les divisions politiques.

Nulle part, cependant, l'entente entre patrons et ouvriers n'était plus complète et facile. Les in-

dustriels fourmisiens sont fils de leurs œuvres, ouvriers devenus patrons ou fils d'ouvriers devenus patrons. Alors que, dans d'autres villes de fabriques, les fabricants oubliaient leur origine pour constituer une aristocratie hautaine, ayant une vie à part, affectant un luxe et une vie mondaine copiés sur Paris, le patronat, à Fourmies et dans la région, conservait un caractère patriarcal; la majorité des manufacturiers, bien loin d'afficher des idées politiques rétrogrades, se mettaient à la tête du parti libéral, frayaient volontiers avec les ouvriers; aujourd'hui encore, ils ne dédaignent pas de faire la partie de boules avec eux. De son côté, l'ouvrier bien considéré, traité en ami, marchait la main dans la main du chef d'usine. Cette population née sur le sol, ayant assisté à la naissance de l'industrie, était reconnaissante envers ceux qui avaient amené dans les bois de la Thiérache cette source de prospérité.

Mais un élément nouveau, le tisseur, est venu s'implanter. Lorsque les peignages et les tissages ont été accrus, on s'est adressé au Cambrésis pour avoir des travailleurs. Dans cette région, où le paysan émigre l'été, allant louer ses bras au loin, il est, l'hiver, tisseur de laine. Le tissage à la main décroissant, l'émigration est devenue permanente pour beaucoup. Or, le tisserand du Cam-

brésis, le *camberlot* comme on dit ici, est un être à part ; il a le caractère mystique de l'ouvrier solitaire, il obéit à des courants changeants, il lui faut une chimère à nourrir ou une étoile à adorer.

« Si l'on cherchait dans l'histoire de cette petite province, on verrait toujours la population vouée à des idées exaltées en faveur d'un homme ou d'une chose. Fénelon, Dumouriez, Bonaparte, le second Napoléon, de nos jours Jules Amigues ou Boulanger ont été ses idoles. Isolé dans la région de Fourmies, le camberlot est devenu une proie pour les agitateurs ; toutes les revendications ont trouvé en lui des prosélytes, lui-même s'est fait apôtre. Ses prédications ont glissé sur le vieil ouvrier du pays, de sens rassis, mais elles ont trouvé un écho parmi les jeunes gens des usines, et, dans la catégorie la plus nombreuse, les rattacheurs, qui sont les aides, les salariés des fileurs. Notez que ces apôtres des revendications sociales, qui s'élèvent contre la faiblesse des salaires, gagnaient à peine 2 fr. par jour dans leurs sous-sols du Cambrésis ; ils se font aujourd'hui de 4 à 6 fr.[1]. »

Cependant les excitations ne portaient guère ; quand la politique est venue grouper les forces

1. J'écrivais ces passages sur les événements de Fourmies au moment même où ils venaient de se produire.

du petit clan socialiste, tous les partis ont voulu flatter les ouvriers en les excitant contre les patrons. Des journaux créés à Fourmies, d'autres venus de la région avaient amené les esprits à un état d'exaspération incroyable. Trois semaines avant le 1er mai, les rapports étaient très tendus ; les patrons se voyaient en butte à des propos malséants ; des groupes de femmes et de jeunes gens, jusqu'aux enfants des écoles, parcouraient les rues en chantant une chanson dont voici le refrain :

Les patrons sont des cochons,
Nous les pendrons dans leurs maisons !
Les patrons sont des cochons,
Nous les pendrons aux transmissions [1] !

Cet état d'esprit fut aggravé par les discours tenus dans les réunions publiques. On alla jusqu'à dire qu'il fallait faire aux patrons... et le geste de couper la tête. Quand on en voyait un dans la rue, on portait la main au cou en guise de couteau.

Puis, surgit la menace du 1er mai ; quelques industriels, voyant leurs familles troublées par les vociférations que des bandes venaient proférer

1. C'est-à-dire aux arbres et aux poulies dans les ateliers !

sous leurs fenêtres, les envoyèrent au dehors; tous résolurent de résister. Ils firent un appel aux ouvriers pour les prévenir contre les meneurs. Le manifeste, perfidement commenté, fut le prétexte avoué des rixes organisées pour empêcher le travail. Cet état d'esprit avait amené quelques usiniers, plus menacés, à demander l'appui de la cavalerie.

On comprend maintenant que les tristes événements du 1er mai devaient fatalement se produire. La grande majorité des ouvriers était hostile aux troubles, mais il a suffi de quelques-uns pour tout perdre.

Qu'est-ce donc que l'industrie de Fourmies?

C'est celle de la laine peignée, et Fourmies « est à ce point de vue le plus grand centre de filatures de laine peignée fine du monde entier », écrivait avec un juste orgueil la Société industrielle de Fourmies, dans une lettre au ministre du commerce à la date de 1890, c'est-à-dire à la veille de la catastrophe de 1891. Pourtant, il y avait alors un commencement de déclin.

Le groupe de Fourmies, disait la lettre à laquelle je viens de faire allusion, comprend un matériel de 650 peigneuses, 870,000 broches de filature, 14,500 métiers mécaniques à tisser, le tout représentant, sans

le tissage à la main, une valeur immobilière de 65 millions de francs.

Nous occupons, dans 114 établissements mécaniques, 23,000 ouvriers auxquels nous distribuons annuellement 25 millions de salaires. La valeur des produits que nous manufacturons atteint 160 millions de francs, dont les trois quarts vont à l'exportation.

Tous ces chiffres se doublent si nous comptons le tissage à la main, dont il est impossible d'établir une statistique exacte.

L'histoire de Fourmies se divise en deux périodes :

La première, extrêmement prospère, commence en 1840 et finit en 1873.

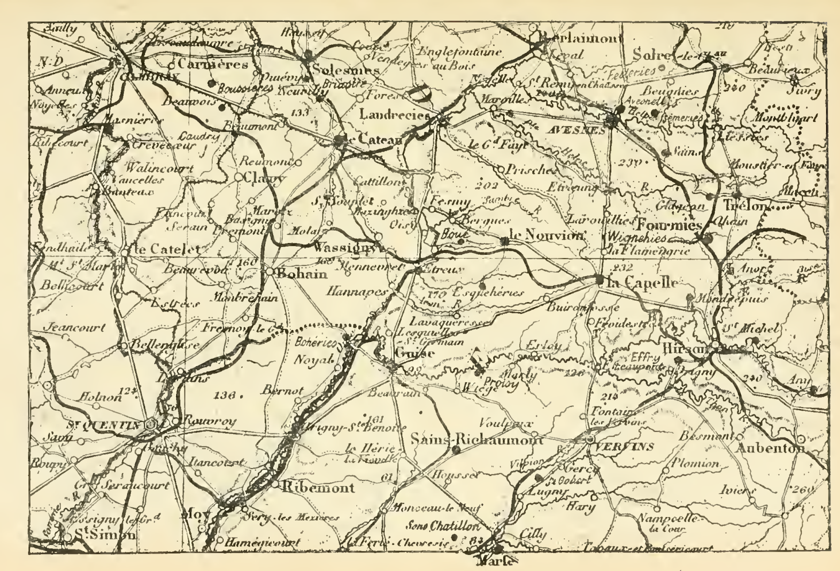
La seconde part de 1873 et va jusqu'aujourd'hui.

Dans la première période, 1840-1873, les bénéfices furent considérables, les établissements s'agrandirent, les associations arrivées à leur terme enfantèrent, presque toutes, plusieurs sociétés nouvelles ; la population de Fourmies, centre de la région, monta de 2,000 à 15,000 habitants ; bref, 6 usines existant en 1840 et représentant 20,000 broches, firent place, en 1873, à 76 établissements représentant 800,000 broches et exportant leurs produits dans le monde entier, même en Allemagne.

Ce fut l'âge d'or de la profession.

Dans la seconde période, 1873 à 1890, la situation se modifie complètement.

La Saxe ne nous achète plus ni ses peignés, ni ses fils : elle les fabrique ; les Allemands, de gros clients qu'ils étaient pour nous, deviennent des concurrents plus que sérieux, et les bas prix de leur main-d'œuvre nous créent les difficultés les plus graves sur tous les marchés du monde.



Échelle au 1/600,000e.

CENTRES LAINIERS DE LA RÉGION DE FOURMIES

Un pareil changement s'opérant avec un rapidité extraordinaire, nous porta un coup terrible ; de 1873 à 1880. 70 p. 100 de nos établissements liquidèrent en perdant, tant sur les mauvais inventaires faits que sur la valeur des immeubles, environ 68 p. 100 du capital engagé.

Enfin l'industrie de la filature a dû se mettre, depuis 18 mois, en syndicat, pour rétablir à un taux normal les prix de façon, qui, l'an dernier, c'est-à-dire en 1889 et en ce moment encore, sont descendus à 20 p. 100 au-dessous du prix de revient.

En somme, la région de Fourmies exporte plus des trois quarts de sa production totale, ce qui représente annuellement une valeur d'environ 120 millions de francs (articles de laines peignées). Nous ne parlons pas de l'industrie en général, mais de notre pays seulement.

Les matières premières que nous employons pour notre industrie sont les laines d'Australie, de la Plata, dans une proportion de neuf dixièmes, et les laines de France, dans une proportion de un dixième.

Nous recevons des laines coloniales, soit directement des pays de production, soit par l'intermédiaire des marchés de Londres et d'Anvers.

La faible proportion des laines de France employées par notre industrie provient des départements du Centre, de l'Est et du Nord-Ouest.

Telle était la situation quand eurent lieu les troubles qui ont rendu tristement célèbre le nom de Fourmies. Aujourd'hui, d'après la statis-

tique régulièrement publiée par la Société industrielle, on compte : 111 établissements en activité, occupant 373 peigneuses ; 909,962 broches et 16,286 métiers. En outre il y a : 5 filatures de laines cardées et 14 fabriques de bonneterie.

Fourmies a vu établir son premier établissement lainier en 1823, par M. Théophile Legrand, dont les fils dirigent encore la maison. L'industrie s'est développée à partir de 1849 surtout, quand le peignage mécanique fit son apparition. Les perfectionnements, depuis lors, ne se sont jamais arrêtés.

Fourmies, dans sa gorge, avec ses trop rares eaux, ne pouvait suffire, même en s'annexant Wignehies, à recevoir tous les établissements que la prospérité de l'industrie faisait naître. Aussi les usines ont-elles peu à peu envahi la région jusqu'à l'arrondissement de Vervins dans l'Aisne. Sur la ligne ferrée d'Hirson à Busigny et au Cateau, une chaîne d'usines relie Fourmies au groupe du Cambrésis.

XXIV

LA TROUÉE DE L'OISE

Qu'est-ce que la trouée de l'Oise? — La frontière. — Les diverses passes. — De Fourmies à Hirson. — Anor, ses étangs et ses gorges. — Hirson. — La Chapelle-aux-Monts. — Trélon et Glageon. — L'étang de la Folie.

Glageon. Juillet.

La *trouée* de l'Oise, ou trouée d'Anor, est un de ces points dont tout le monde parle, mais que bien peu de gens ont vu ou étudié. En fait, il n'y a pas de trouée au sens ordinairement donné à ce mot; l'Oise, il est vrai, vient de Belgique, mais c'est alors un si petit ruisseau, il traverse des gorges si étroites et profondes, que bien loin d'être un passage facile, c'est, au contraire, un défilé que l'on pourrait facilement tenir. Mais, au delà des derniers bois, quand l'Oise, ayant reçu le Gland, devient définitivement une rivière, s'ouvrent les grands horizons de la Picardie, c'est-à-dire la route de Paris, barrée seulement par le camp retranché de Laon-la-Fère. Donc, en réalité, la *trouée*

n'existe pas, surtout depuis que les petites places fortes ont été démantelées ; par contre, il y a dans l'épaisse ceinture de forêts de la frontière des passages dont pourrait profiter une armée pénétrant par le territoire belge.

Si l'on prend une carte détaillée de la contrée, par exemple la carte au 1/320,000 du ministère de la guerre, on s'aperçoit que, de la Sambre à la Meuse, règne une ligne de forêts ayant une largeur moyenne de une à deux lieues ; ces bois s'étendent même sur la rive gauche de la Sambre par la forêt de Mormal.

A de longs intervalles, les bois ont été défrichés ; partout où le sol était horizontal et de facile accès, on a jeté bas l'antique abri qui fut jadis la noire forêt des Ardennes. Partout, au contraire, où le sol est rocheux, accidenté, coupé de ravins, les bois sont restés et ont constitué autant de massifs distincts. Ces régions boisées, déjà fortes par la disposition du sol, doivent à leur rideau de grands arbres d'être encore plus difficilement accessibles.

Mais les zones dénudées sont peu nombreuses et peu étendues ; elles forment d'étroites bandes de territoire couvertes de pâturages, entrecoupées de haies vives, comme à Rocroi et Anor, ou de champs cultivés, comme à Beaumont et Cousolre.

Ces passes de la Sambre à la Meuse sont au nombre de six ; ce sont :

La passe de Beaumont, entre la petite ville belge de ce nom et la ville française de Cousolre ; elle s'étend entre les bois de Cousolre et le bois de Madame ;

La passe de Solre-le-Château, entre le bois de Madame et la partie française de la forêt de Rance ;

La passe d'Eppe-Sauvage, entre la forêt de Rance et la forêt de Trélon ;

La passe de Trélon, entre la forêt de ce nom et les bois de Glageon et de la Haie-d'Anor ;

La passe d'Anor, entre la Haie-d'Anor et la vaste forêt de Saint-Michel, à laquelle fait suite la forêt de Signy-le-Petit ;

La passe de Rocroi, vaste plateau compris entre les forêts riveraines de la Meuse et la forêt de Signy-le-Petit.

De tous ces passages, le plus connu est celui d'Anor. Il a été formé intentionnellement après l'invasion de 1815. A cette époque, où l'on ne prévoyait ni les chemins de fer, ni les immenses armées mises en mouvement aujourd'hui, la possession d'une gorge sur la frontière était une chose précieuse; c'est pourquoi les vainqueurs de Waterloo ont ramené la frontière en deça de ce

qu'elle était avant la Révolution. On donna aux Pays-Bas les sources et le cours supérieur de l'Oise et des affluents de la Sambre. L'Oise et l'Helpe-Majeure naissent en Belgique, la Petite-Helpe et la Solre prennent leurs sources à la frontière même.

Pour avoir la libre disposition de ces sources, ce que les Arabes appellent si justement *tête des eaux,* les alliés nous enlevèrent même des territoires situés au delà et les Hollandais y élevèrent des fortifications. Ainsi les petites villes de Marienbourg, de Couvin, de Chimay, de Philippeville et de Beaumont, françaises avant 1789, ont été données aux Pays-Bas et font aujourd'hui partie de la Belgique.

Naturellement, les chemins de fer, en déterminant des voies de grande communication en dehors de cette zone, puisque les vallées de la Sambre et de la Meuse sont les grandes routes de Paris aux pays du Nord, ont ôté à cette région de l'Entre-Sambre-et-Meuse la plus grande partie de sa valeur militaire. On a cependant continué de regarder la trouée d'Anor comme un point stratégique important, puisque l'Oise ouvrait accès dans la Thiérache française. La création du chemin de fer d'Hastière à Chimay, Anor, Hirson et Paris a paru lui donner une valeur

nouvelle. En réalité, la passe a singulièrement perdu de son caractère, et l'on ne saurait la considérer comme base d'une invasion. Elle peut tout au plus servir à une diversion.

L'Oise, après avoir parcouru un moment le territoire belge, sert de frontière pendant trois kilomètres, en longeant la forêt de Saint-Michel, et forme ensuite la limite entre le Nord et l'Aisne jusqu'à la rencontre du ruisseau d'Anor. La rivière, encore ruisselet, court dans une gorge étroite et profonde, bordée de rochers et semée d'étangs; sa vallée ne peut donc servir de passage, pas plus du reste que son affluent d'Anor, venu, par une gorge plus évasée, de la commune belge de Beauvelz, où prend aussi naissance le ruisseau de Saint-Hubert, autre affluent de l'Oise.

Entre ces trois cours d'eau : l'Oise, le ruisseau de Saint-Hubert et le ruisseau d'Anor, s'élève un petit massif de collines d'une singulière régularité géographique, c'est comme une île avec des côtes parfaitement délimitées, des petits vallons, des petits bosquets, des villages, en un mot un monde en miniature. D'aspect : une croupe de pâturages, divisée à l'infini par d'excellents chemins. Le point culminant, absolument dénudé, d'où l'on découvre un vaste horizon, porte le nom caractéristique de Passe-d'Anor.

Si l'on fait abstraction des graves pensées suscitées par l'importance militaire de ce pays, on ne peut s'empêcher d'admirer cette contrée si riante pendant les beaux jours. De Fourmies à Hirson, c'est une succession de sites superbes. A peine a-t-on quitté la ville aux innombrables usines, et l'on est en pleine sylve sauvage, accidentée, creusée de vallons.

A travers les branches des hêtres, on aperçoit, miroitant au soleil, un chapelet d'étangs aménagé pour l'alimentation des usines. Ces nappes, d'un bleu sombre, enchâssées dans les grands arbres, sont d'un effet merveilleux. La lumière parvient difficilement jusqu'à eux, les hautes futaies qui les dominent et les assombrissent leur donnent un cachet d'austère mélancolie.

Le paysage prend toute sa beauté à partir d'Anor, bourgade aux maisons coiffées d'ardoises, étagées en amphithéâtre sur les deux versants d'une étroite vallée, réunis par la longue chaussée d'un étang.

Cette belle étendue d'eau, longue de plus d'un kilomètre, large de 200 mètres, entoure à demi le coteau sur lequel se dresse la partie la plus compacte du bourg ; elle s'allonge dans une vallée resserrée et dominée par des bois, donnant à tout le paysage un relief et un pittoresque bien rares

dans nos pays. Quand les usines n'ont pas pris trop d'eau, on pourrait se croire en présence d'un véritable lac. L'onde profonde se ride et se plisse, à tout instant on s'attend à voir courir quelque voile. Au-dessous de la chaussée, les eaux écument sur les roches, entre les arbres.

Cet étang est le cinquième d'une chaîne formée par un petit ruisseau, les Eaux-d'Anor, qui a un vague parfum biblique par son nom rappelant les Eaux-de-Mérom de Galilée. Les trois bassins supérieurs sont en Belgique, le quatrième est dans un site charmant, aux Anorelles, à la base de la colline boisée de Saint-Hubert, point culminant du département (266 mètres). Ces petits lacs donnent au pays un caractère tout particulier et ne sont pas le moindre charme du beau canton de Trélon.

Après la traversée d'Anor, qui prend des allures de petite ville par ses rangées de becs de gaz et ses grandes écoles, on longe un second étang et, de nouveau, voici la vallée. Rien ne peut rendre la grâce de ce coin de pays : une prairie occupe les pentes et le fond du ravin, des sources claires ruissellent par les chemins, les grandes digitales, les mauves géantes, les campanules, les scabieuses, les marguerites forment d'éblouissantes corbeilles, joie et repos des yeux. Au fond, un

étang étincelle entre les futaies sombres de la forêt de Saint-Michel.

Le barrage est occupé par une forge, plus loin est une autre nappe d'eau resserrée entre des collines abruptes, une petite île, remplie de grands arbres, semble y flotter ; cet étang est formé par l'Oise, l'humble ruisseau qui murmure sous le déversoir deviendra la belle rivière de Compiègne et de Creil.

L'Oise a fait à peine quatre kilomètres sur notre territoire : elle y a déjà formé deux petits lacs, ceux de la Poissonnière et de la Neuve-Forge.

Nous suivons un étroit sentier sur la rive droite de la rivière, de grands rochers l'obstruent et la forcent tantôt à s'apaiser en un lit profond, tantôt à bruire avec force dans les galets. Au pied d'une falaise couverte de chênes, un grand bloc se dresse et divise le courant. Nos compagnons nous racontent que ce rocher a éte jeté là par Bayard, et qu'en soulevant le roc, on peut voir le nom du héros inscrit à la pointe de l'épée.

Au-dessous du rocher de Bayard, l'Oise emplit un nouveau réservoir, capricieusement découpé en baies et en anses, l'étang de Milourd, il fait mouvoir les roues d'une aciérie.

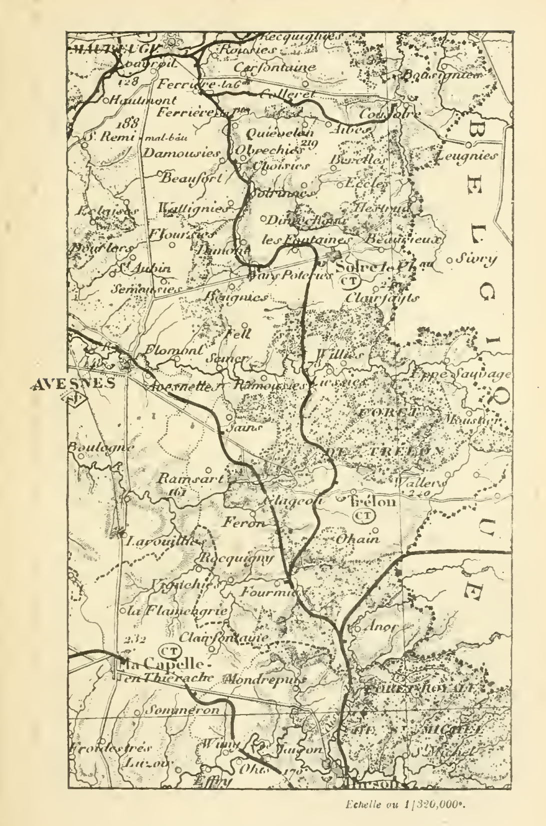
Ici l'on quitte la vallée pour pénétrer dans la forêt de Saint-Michel, admirable futaie aux lon-

gues avenues, aux sentiers ombreux. On n'y rencontre guère d'autres promeneurs que des contrebandiers accompagnés de molosses, des douaniers escortés de ces grands chiens noirs qui font la chasse aux fraudeurs, et des artilleurs de la garnison d'Hirson allant à la frontière boire de la bière belge.

Je suis revenu à Anor pour aller à la « passe ». A peine sorti du bourg, on atteint la campagne libre. Malgré les vergers de pommiers et les haies luxuriantes des pâtures, on découvre tout le pays jusqu'au territoire belge. Des maisons claires et gaies s'alignent sur de beaux chemins bien entretenus, bordés d'arbres fruitiers; par les intervalles laissés entre les vergers, on aperçoit la nappe miroitante des étangs, et, au delà, la masse sombre des grands bois. C'est d'un charme exquis.

Un douanier m'a indiqué un sentier à travers les futaies appelées Haie-d'Anor. Ce chemin m'a conduit à Ohain, une des bourgades industrielles du bassin de Fourmies. Ici les bois s'écartent, faisant place à une grande plaine ondulée cultivée en céréales, betteraves et prairies artificielles. Dans ce vaste espace, trois communes populeuses : Ohain, Trélon et Glageon.

Ce plateau monotone s'étend jusqu'à Baives,



Echelle au 1/320,000e.

LES « PASSES » DE LA FRONTIÈRE, ENTRE COUSOLRE ET HIRSON.

village de l'extrême frontière. Là, surplombant à la fois Baives, Villers-en-Fagnes et le village belge de Mâcon, se trouve un mamelon de forme arrondie, sur le sommet duquel est construite la Chapelle-des-Monts et d'où l'on commande un immense horizon. On a des vues sur toute la haute vallée de l'Helpe jusqu'à Eppe-Sauvage et la longue ligne de hauteurs belges boisées ou découvertes qui font face à la frontière.

C'est la véritable *trouée*. Rien ici ne maîtrise le passage. Trélon, petite ville active, chef-lieu du canton dont Fourmies-Wignehies est le grand centre, Glageon, importante succursale de Fourmies, n'offrent aucun obstacle ; la grande route de Chimay à Avesnes qui les traverse forme la principale rue des deux cités jumelles peuplées ensemble de plus de 7,000 âmes et desservies par une gare commune sur la ligne de Fourmies à Maubeuge.

Si la campagne est nue entre Trélon et la frontière, la forêt, une des plus vastes du Nord (4,400 hectares avec le Bois l'Abbé) est fort belle par ses grandes hêtraies. Les bois encadrent l'étang de la Folie aux eaux azurées, une petite plage de sable sert de station balnéaire à la population. Ce lac gracieux se déverse par le canal de la Folie dans un vallon sauvage ouvert dans

la « fagne de Sains » et, par lui, dans l'Helpe-Majeure.

Tel est ce curieux pays industriel de Fourmies. Il mérite d'être connu non seulement par le grand rôle économique de sa ville maîtresse, mais aussi par ses paysages encore ignorés et dont nous ne savons pas tirer un profit facile en ce temps de tourisme. Plus habiles, nos voisins belges ont su *lancer* la région voisine, depuis Chimay et son étang de Virelles, jusqu'aux rives de la Meuse.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Les chiffres suivis d'un astérisque indiquent les parties les plus étendues sur chaque ville ou industrie citée.

D

E

G

H

M

O

P

Q

R

S

T

W

Y

V

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les sources de la Somme.

II. — Le champ de bataille de Saint-Quentin.

III. — La vallée de l'Omignon.

IV. — De la Somme a l'Ancre.

*

V. — Le pays des phosphates.

VI. — La Nièvre picarde.

VII. — Le pays d'Arras.

VIII. — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne.

IX. — Le pays noir de Béthune.

X. — L'armée au pays noir.

XI. — Alleu, Weppes et Escrebieux.

XII. — Bapaume et la source de l'Escaut.

XIII. — En Cambrésis.

XIV. — Caudry et le canton de Clary.

XV. — Cambrai.

XVI. — La plus grande sucrerie du monde.

XVII. — En Ostrevent.

XVIII. — De la Scarpe a l'Escaut.

XIX. — Le pays noir d'Anzin.

XX. — Valenciennes et le Hainaut.

XXI. — La vallée de la Sambre.

XXII. — La vallée de la Solre.

XXIII. — Fourmies.

XXIV. — La trouée de l'Oise.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

CHEMIN DE FER DU NORD

EXCURSIONS
A
PIERREFONDS ET AU CHATEAU DE CHANTILLY

BILLETS D'EXCURSION A PIERREFONDS

(1er Mai au 30 Septembre.)

LES DIMANCHES ET FÊTES

(Valables dans la même journée ou pendant 2 jours lorsqu'un dimanche et un jour de fête se suivent.

1° — De PARIS à PIERREFONDS et retour

Les dimanches et jours de fête.

1re cl. **11 fr.** (1) — 2e cl. **8 fr. 50** — 3e cl. **6 fr. 25**

Ces billets sont valables par **Compiègne** ou par **Villers-Cotterêts** aussi bien à l'aller qu'au retour, avec arrêt facultatif à Compiègne et à Villers-Cotterêts.

2° — De toutes les gares situées dans un rayon de 100 kilomètres de PIERREFONDS.	1re classe.	2e classe.	3e classe.
1re zone — Jusqu'à 25 kilomètres	2 75	2 »	1 50
2e zone — De 26 à 50 —	5 50	4 »	3 25
3e zone — De 51 à 75 —	8 25	6 50	4 50
4e zone — De 76 a 100 —	11 »(1)	8 50	6 25

BUFFET et BUVETTE à la gare de Pierrefonds et à la gare de Compiègne.

(1) A ce prix il y a lieu d'ajouter 0 fr. 10 c. pour droit de timbre.

BILLETS D'EXCURSION AU CHATEAU DE CHANTILLY

(jusqu'au 13 Octobre inclus.)

Visite du Musée

Il est délivré, dimanches et jeudis de chaque semaine (à l'exception de jours de courses) jusqu'au 13 octobre inclus des billets d'aller et retour, valables pour le jour de leur émission aux prix ci-après et dans les trains suivants :

1° — De PARIS à CHANTILLY et retour

1re cl. **6 fr. 40** — 2e cl. **4 fr. 30** — 3e cl. **2 fr. 80**

Départ de Paris. { Aller : 10 heures et 11 h. 53 m. du matin.
Retour : 4 h. 52 m. et 5 h. 30 m. du soir.

2° — De toutes les GARES du RÉSEAU comprises dans le périmètre fermé par les lignes de Laon à Amiens, d'Amiens à Rouen, et de Tergnier à Saint-Quentin.

Les prix varient selon les points de départ et présentent des réductions de 20 à 65 p. 100 selon la distance.

Départ des gares du réseau. { Aller : Tous les trains (sauf les rapides) comportant des voitures de la classe indiquée par le billet, permettant d'arriver à Chantilly vers 1 h. de l'après-midi au plus tard.
Retour : Tous les trains (sauf les rapides) comportant des voitures de la classe indiquée par le billet, quittant Chantilly de 4 h. 50 du soir à minuit.

CHEMIN DE FER DU NORD

BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 octobre.

BILLETS A PRIX RÉDUITS

Pendant la saison, de la veille de la fête des Rameaux au 31 octobre, toutes les gares du Chemin de fer du Nord (1) délivrent des billets de 1re, 2e et 3e classes à destination des stations balnéaires suivantes :

Berck (station du chemin d'intérêt local) *viâ* **Rang-du-Fliers-Verton, Boulogne** (Le Portel), **Calais-Ville, Cayeux** (station du chemin d'intérêt local) *viâ* **Saint-Valery-sur-Somme, Conchil-le-Temple** (Fort-Mahon), **Dannes-Camiers** (plages Ste-Cécile et St-Gabriel **Dunkerque** (plages de Malo-les-Bains et Rosendael), **Etaples** (Paris-Plage), **Eu** (plages du Bourg-d'Ault et d'Onival), **Ghyvelde** (Bray-Dunes), **Gravelines** (plage du Petit-Fort-Philippe), **Le Crotoy** (station du chemin de fer d'intérêt local) *viâ* **Noyelles, Le Tréport-Mers, Loon-Plage, Marquise-Rinxent** (plage de Wissant), **Quend-Fort-Mahon** (plages de Fort-Mahon et de St-Quentin), **St-Valery-sur-Somme, Wimille-Wimereux** (plages de Wimereux, Ambleteuse et Audresselles), **Woincourt** (plages du Bourg-d'Ault et d'Onival.

Il existe trois catégories de billets (*), (2 savoir :

1° *Billets de saison* de 1re, 2e et 3e classes, valables pendant 33 jours, non compris le jour de l'émission avec facilité de prolongation pendant plusieurs périodes de 15 jours (3), sous condition d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour. Ces billets, créés pour les familles, sont *nominatifs* et *collectifs*. Il est accordé une réduction de 50 p. 100 à chaque membre de la famille en plus du troisième ; *les billets dont il s'agit doivent être demandés au moins 4 jours à l'avance à la gare ou le voyage doit être commencé.*

2° *Billets hebdomadaires* et carnets d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes. Les billets hebdomadaires sont valables pendant 5 jours, du vendredi au mardi, et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales.

Ces billets et carnets sont individuels. Les prix varient selon la distance et présentent des réductions de 25 à 40 p. 100.

Les carnets contiennent 5 billets d'aller et retour et peuvent être utilisés à une date quelconque dans le délai de 33 jours non compris le jour de distribution.

3° *Billets d'excursion* de 2e et 3e classes, des dimanches et jours de fêtes légales, valables pendant une journée.

Ces billets sont ou individuels ou de famille.

Les prix réduits des billets individuels sont indiqués dans les tableaux ci-dessous.

Pour les familles (ascendants et descendants), il est accordé une nouvelle réduction sur les prix des billets individuels d'excursion, allant de 5 à 25 p. 100, selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus.

Nota. — Les billets de saison et les billets hebdomadaires sont valables dans les mêmes trains et aux mêmes conditions que les billets ordinaires du service intérieur.

Les billets d'excursion ne sont valables que dans des trains *spéciaux* ou dans *des trains du service ordinaire* désignés à cet effet par la Compagnie.

Cartes d'abonnement de 1re, 2e et 3e classes, valables pendant 33 jours, et comportant une réduction de 20 p. 100 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.

Ces cartes ne sont délivrées qu'à toute personne qui prend deux billets ordinaires au moins ou un billet de saison pour les membres de sa famille ou domestiques, allant séjourner sous le même toit dans une station balnéaire désignée ci-dessus.

---

1. Les bureaux de ville que la Compagnie du Nord possède dans Paris délivrent egalement des billets pour les stations balnéaires dans les mêmes conditions. Ces bureaux sont les suivants : Paris-Bouloi, 21, rue du Bouloi et rue Coquillière, 31 ; Paris-Planchette, 326, rue Saint-Martin (impasse de la Planchette) ; Paris-Paul-Leloog, 7, rue Paul-Leloug ; Paris-Archives, 63, rue des Archives ; Paris-Gaillon, 5, rue Gaillon ; Paris-Valmy, 33, quai Valmy ; Paris-Madeleine, 7, place de la Madeleine ; Paris-Saint-Antoine, 21, faubourg Saint-Antoine et rue de la Roquette (cour du Cheval-Blanc) ; Paris-Sébastopol, 34, boulevard Sébastopol ; Paris-Saint.Sulpice, 6, place Saint-Sulpice. Paris-Petites-Écuries, 10, cour des Petites-Écuries (entrées : 63, rue du Faubourg-Saint-Denis, 20, rue d'Enghien et 17, rue des Petites-Écuries).

(*) Ces billets sont personnels et ne peuvent être vendus sous peine de poursuites judiciaires.

2. Indépendamment de ces billets, il existe des cartes d'abonnement.

3. Cette prolongation est faite, au retour, par les soins de la gare de départ, avant l'expiration de la 1re période, moyennant le supplément de 10 p. 100 du prix total des billets.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

ARDOUIN-DUMAZET

Haute-Picardie Champagne rémoise et Ardennes

20e VOLUME DU « VOYAGE EN FRANCE »

Un volume in-12 de 400 pages, avec 22 cartes et croquis.
Prix, broché, **3** *fr.* **50** *c. — Élégamment relié,* **4** *fr.*

Ce nouveau volume qui vient s'ajouter à la belle série du « **Voyage en France** » restera incontestablement l'un des plus importants de la collection. Il sert de lien entre les volumes donnant la description de la région du Nord et ceux qui vont être consacrés à l'Est, à la Franche-Comté et à la Bourgogne pour rejoindre la région lyonnaise (7e série).

M. Ardouin-Dumazet fait parcourir au lecteur les vallées de l'Oise et de l'Aisne, depuis la vieille ville de Noyon jusqu'aux confins de la France, à la sortie de la Meuse, vers Givet. C'est une succession de tableaux imposants ou gracieux, décrits de cette plume alerte qui particularise le style de l'auteur. La description de la vallée de l'Aisne,

vers Soissons, du pays de Laon, des beaux paysages de Coucy et de Saint-Gobain, sera une révélation pour nombre de gens à qui les mystérieuses régions africaines sont plus familières que les plus splendides parages de leur propre patrie !

Que d'attraits offrent cependant la fraîche Thiérache, peuplée de vanniers — le site historique de Guise, dominant l'œuvre philanthro-



pique du célèbre familistère — les pentes opulentes d'Épernay, d'Ay, de la montagne de Reims, où nous conduisent des chapitres pleins de couleur et de vie, avant que nous assistions à la préparation du vin de Champagne ! Quels tableaux saisissants de la Champagne pouilleuse, dans les pages consacrées au camp de Châlons et à l'armée qui s'y prépare à sa tâche future !

Après des excursions dans les pays ignorés du Rethelois et du Porcien, l'auteur du « **Voyage en France** » nous fait pénétrer au sein de l'Ardenne, admirable région plus connue où, cependant, il a trouvé matière à découverte en étudiant les curieuses industries de la vallée de la Meuse, en parcourant les champs de bataille de Rocroi et de Sedan.

Il faut lire ce livre, quand ce ne serait que pour bien comprendre tout ce que la race française offre d'ardeur au travail et d'ingéniosité à tirer parti des ressources du sol.

Voici, du reste, la nomenclature des 24 chapitres de ce livre si intéressant :

I. — En Noyonnais. — Le mont Ganelon. — Vallon de l'Aronde. — Vallée du Matz. — Lassigny. — La Divette et son vallon. — Tour de Chiry. — Ourscamps, sa filature et son abbaye. — Noyon. — Les haricots de Soissons : réputation usurpée. — De Noyon à Guiscard. — Guiscard et son château. — Salency et le souvenir de saint Médard. — Plantation des haricots.

II. — En Soissonnais. — Longueil-Sainte-Marie et le Grand-Ferré. — Compiègne. — Au bord de l'Aisne. — Souvenirs mérovingiens. — Attichy. — Vic-sur-Aisne. — Soissons et ses monuments. — L'abbaye de Saint-Médard.

III. — En Laonnais. — Tergnier. — La Fère et ses forts. — De La Fère à Laon. — Apparition de Laon. — La gare. — La « grimpette ». — Les faubourgs. — Vaux et Ardon. — La culture des artichauts. — La cuve Saint-Vincent. — La ville et ses monuments. — Les forts.

IV. — Les vanniers de la Thiérache. — L'Oise. — La vallée de la Serre. — Le Vilpion. — Entrée en Thiérache. — Marle. — Vervins. — Au pays des vanniers. — Origines de l'industrie. — Origny-en-Thiérache. — Forme du travail des vanniers. — Les grèves. — Dans les villages de vanniers. — Hirson. — La Capelle-en-Thiérache. — Buironfosse. — Les chevaliers du lièvre.

V. — Le familistère de Guise. — La forêt du Nouvion. — Le Nouvion et son château. — La Queue de Boué. — L'ancienne Sambre et sa dérivation. — Vallon du Noirieu. — Guise. — Visite au familistère. — Un homme de bien. — L'œuvre de Godin. — Les usines. — Le palais social.

Châtillon-sur-Marne. — Damery. — Le château de Boursault. — D'Oiry à Vertus. — Cramant et Avize. — Vertus. — Les falaises et le vignoble. — Le mont Cormont. — Le mont Aimé. — Les marais de Saint-Gond et le champ de bataille. — Fère-Champenoise.

LISTE DES CARTES

Noyon et ses environs. — Soissons et ses environs. — Le Laonnais. — Laon et ses faubourgs. — La Thiérache et les centres de la vannerie. — Le familistère de Guise. — L'Oise à Guise. — Coucy-le-Château et Saint-Gobain. — Reims. — Épernay et Ay. — Le vignoble champenois. — Les « montagnes » de Reims et de Vertus. — Mourmelon-le-Grand et baraquements du camp de Châlons. — Châlons. — Le Porcien. — Mézières, Charleville et Mohon. — Confluent de la Meuse et de la Goutelle. — Les gorges de la Meuse, de Charleville à Givet. — La Meuse, des Dames de Meuse à Fumay. — Givet. — Rocroi et ses environs. — Champ de bataille de Sedan.

Ce volume, que d'autres vont suivre incessamment, fait juger de l'ardeur et de la persévérance apportées par M. Ardouin-Dumazet dans cette œuvre désormais classique, telle qu'il n'en fut conçu de pareille dans aucun autre pays.

Certes, les géographies de la France ne manquent pas ; mais elles sont ou des compilations de documents, ou des œuvres collectives d'écrivains qui ne pouvaient suivre rigoureusement le même plan, ni surtout posséder une vue d'ensemble et des moyens de comparaison. C'est la France entière, dans sa vie intime, dans son activité commerciale et agricole, dans ses paysages si divers, dans ses souvenirs aussi, qu'un écrivain possédé d'une vive passion pour son pays vent nous faire connaître.

Comme nous le disions en annonçant les volumes précédents, M. Ardouin-Dumazet, dédaigneux des sentiers battus, s'est imposé la tâche de décrire la France d'après ses impressions personnelles, et non en compilant les publications antérieures. Il ne décrit que ce qu'il a vu, les cultures et les industries étudiées sur place, les sites célèbres, comme aussi les coins de terre ignorés, découvertes inattendues auxquelles l'a conduit le hasard dans ses courses.

D'un style toujours clair, alerte et vivant, où l'on sent passer un profond amour pour la terre de France, l'aimable touriste promène le lecteur avec lui, l'oblige à s'intéresser à la vie du paysan et de l'ouvrier; telles de ses pages sur le Morvan, La Touraine, les Alpes, les îles de l'Océan et de la Manche ont été citées partout. Depuis lors, ses descriptions des Cévennes septentrionales, des Alpes, de l'admirable vallée du Rhône, des lumineux paysages de Provence et de la Corse ont eu la même fortune.

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le « **Voyage en France** » sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce professeur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Et le rapporteur du prix Félix Fournier attribué au « **Voyage en France** » par la Société de géographie de Paris a pu dire :

« M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseigements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte.

« Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage. »

Voici le plan complet du « **Voyage en France** », avec le sommaire des chapitres pour chacun des volumes parus ou en préparation :

Volumes parus :

RÉGION DU CENTRE

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — la Flèche et le pays fléchois. — 380 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 370 pages avec 20 cartes ou croquis.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition.*)

LITTORAL ATLANTIQUE

3e Série : I. D'ARCACHON A BELLE-ISLE. — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes ou croquis.

4e Série : II. D'HOËDIC A OUESSANT. — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — archipel d'Ouessant : I. de Beniguet à Molène — II. l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD-OUEST

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 377 pages avec 26 cartes ou croquis.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 429 pages avec 29 cartes ou croquis.

RÉGION DU SUD-EST

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute —

Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages avec 19 cartes ou croquis.

8e Série : **LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. 325 pages avec 22 cartes ou croquis.

9e Série : **BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes ou croquis.

10e Série : **LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Volgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes ou croquis.

11e Série : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne

— rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes ou croquis.

* 12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages avec 30 cartes ou croquis et une grande carte des Alpes françaises hors texte.

13e Série : **LA PROVENCE MARITIME.** — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — de l'archipel des Embiez aux gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes ou croquis.

14e Série : **LA CORSE.** — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille

à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

FIN DU LITTORAL ATLANTIQUE ET BEAUCE

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — la fonderie nationale de Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — les eaux-de-vie de Cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes ou croquis.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres —

l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes ou croquis.

18e Série : FLANDRE ET LITTORAL DU NORD. — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes ou croquis.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes ou croquis.

RÉGION DE L'EST

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages avec 22 cartes ou croquis.

Sous presse :

21e Série : LA LORRAINE. — DE L'AUBE A LA MOSELLE (HAUTE-CHAMPAGNE; BASSE-LORRAINE). — Les bonnetiers de Troyes — la vallée de l'Aube — le pays d'Othe — le pays du fer — en Bassigny — le plateau de Langres — dans les Faucilles — la vallée de la Chiers — le camp retranché de Verdun — en Woëvre — les confitures de Bar-le-Duc — les opticiens de Ligny — les madeleines de Commercy — de Vaucouleurs à Domremy — le pays de Longwy — en vue de Metz — la vallée de la Seille — de Nancy à Avricourt — le camp retranché de Toul — la vallée de la Meurthe — les violons de Mirecourt — la source de la Saône — Épinal — la vallée de la Mortagne — du Donon à Saint-Dié — Gérardmer et Longemer — le Val-d'Ajol — la Moselotte et le Hohneck — au ballon de Servance — le ballon d'Alsace et Giromagny — la trouée de Belfort.

La collection complète comprendra 33 volumes :

22. FRANCHE-COMTÉ.
23. BOURGOGNE.
24. BERRY ET BOURBONNAIS.
25. MARCHE, LIMOUSIN ET PÉRIGORD.
26. AUVERGNE ET VELAY.
27. QUERCY, ROUERGUE ET GÉVAUDAN.
28. LE GOLFE DU LION.
29. LES PYRÉNÉES.
30. VALLÉE DE LA GARONNE.
31. GASCOGNE.
32. ILE-DE-FRANCE.
33. TABLE GÉNÉRALE ET TABLEAU DE LA FRANCE MODERNE.

Tel sera ce « **Voyage en France** », ouvrage d'un si puissant intérêt, conçu sur un plan original, établi et mené à bonne fin par un seul écrivain, ce qui lui assure une unité de vues absolue. Jamais travail plus considérable n'a été tenté pour l'ensemble de notre pays.

Octobre 1899.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT ET Cie.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
214459
A6778v
Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.19.